

Les Comédiens tragiques

George Meredith

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 01

Un bourreau de cœurs ignorant des défaites n'a sans doute pas plus conscience de rôder par la campagne à la poursuite d'une coquette, que la diligente Arachné de tisser une toile destinée à la capture d'un lion dévorant. À dix-sept ans, Clotilde de Rüdiger était lasse de conquêtes. Conquêtes déjà nombreuses, car elle avait commencé tôt, s'étant trouvée, dès son aurore, douée d'une imagination vive, d'une taille parfaite, d'yeux admirables et de rares séductions de teint et de prestance. Elle appartenait, de naissance, à la petite aristocratie de son pays. La nature l'avait prédisposée à la coquetterie, manière d'escrime, passe-temps souvent innocent, souvent utile, mais parfois dangereux, dans ces milieux de barbarie dégrossie qu'on nomme sociétés aristocratiques, où la nature humaine, loin d'être absente, se manifeste au contraire avec une exubérance tropicale, en raison des heures de loisir que lui permettent les copieuses libations de soleil. Une jeune fille que désignent son charme et sa vivacité se voit trop sollicitée de choisir pour arrêter son choix ; le nombre des prétendants lui interdit une immédiate préférence et une décision rapide comme celle des écoliers dans une boutique de pâtissier. Ils prennent ce qu'ils trouvent sous leur main, sans plus user de coquetterie que l'affamée d'amour d'un village perdu, pour qui le clergyman passant devant sa porte représente toute la beauté du monde. Sur un signe, son cœur est à lui. L'ardent désir d'une armée de soupirants encourage au contraire une jeune fille à consulter son goût. Les hommes, en juges appelés à rendre des sentences sur les choses féminines, admettent à peu près cela.

Aussi bien savent-ils qu'un choix fait par un goût encore mal assuré conduit souvent à des méprises difficiles à réparer. La jeune coquette doit donc de toute nécessité se montrer cruelle, comme il nous faut battre l'eau pour échapper à la noyade. Elle n'a pas toujours affaire, d'ailleurs, à des souches ou à des pâtes molles : il lui arrive aussi de tomber sur de vieux roués que leur connaissance du sexe rend habiles à déjouer les ruses de sa jeune individualité. Plus fertile son imagination, source de force pour l'avenir, plus vulnérable se fait-elle en ses jours d'ignorance.

Les premières années de jeunesse de Clotilde et leurs épisodes amoureux s'entourent de ces brumes que Diane, dans son indulgence, fait tomber sur ses téméraires favorites. Elle n'était pas soumise à la rigide surveillance d'une mère française. En France, les mères soustraient résolument leurs filles aux périls d'une lutte inégale entre l'innocence benoîte et la brutale convoitise. On use moins de vigilante prudence, quand on connaît moins les secrets du monde. Les jeunes gens de la haute société, et les jeunes filles plus encore, concluent toujours, de ce qu'ils devinent et respirent dans la vie ardente de leurs proches, que les serviteurs du diable font l'armée des vaillants et l'élite de ce monde, et qu'ils en emportent, à juste titre, les plus précieuses faveurs, grâce à leur fougueuse audace et à leur nature de frondeurs. Ils pèchent, mais ils possèdent le monde ; ils pourront se repentir un jour, mais ils auront possédé le monde. Le monde est la pomme d'or à quoi toute la jeunesse aspire, et l'on accorderait à la mère française la couronne de sagesse, si elle ne s'appliquait si scrupuleusement à rayer l'amour des calculs qu'elle fait pour le bonheur de sa fille.

Disons (car les brumes de Diane sont impénétrables et glacent la curiosité) que Clotilde se promenait avec le comte Constantin,

brillant Tartare affiné à Paris, quand elle fit la rencontre du prince Marko Romaris. C'était dans une ville d'eaux hongroise, au pied des Alpes de Styrie, cadre aimable où mille souvenirs qui flottent dans l'air semblent tisser autant de légendes. Un étranger, vêtu d'un costume blanc à parements rouges, arrêta ses chevaux pour écouter des tziganes rangés en cercle devant la porte d'une auberge, sous une voûte de châtaigniers. Le démon de la musique s'était emparé de lui. Il bondit de sa voiture, arracha un violon à l'un des musiciens, et dès ses premiers coups d'archet, illumina tous les visages. Puis, s'asseyant sur un banc, l'instrument au genou, il se mit à en pincer les cordes et à chanter à plein gosier. L'approche de Clotilde et du comte, et d'autres couples de leur compagnie ne le fit pas taire ; emporté par son ardeur, il jouissait trop de son chant pour se laisser troubler par des intrus ou même leur prêter attention. Il achevait les dernières notes de son chant populaire de farouche tribu, quand les jeunes gens arrivèrent tout près de lui. Il se leva, salua Clotilde en souriant, puis, remonté dans sa voiture, lança un adieu cordial à la bande des musiciens à cheveux plats et teint de cuir, dont ses yeux sombres et sa peau de châtaigne mûre semblaient le faire frère, mais frère de branche divine.

En rentrant chez elle, Clotilde le trouva dans le salon paternel. Il faisait, au nom de sa famille, une visite officielle au général de Rüdiger. Clotilde se souvint alors qu'on attendait cette visite, et que les couleurs favorites du prince étaient le blanc et le rouge. Par une étrange coïncidence, Clotilde portait, ce jour-là, ces couleurs mêmes. Le prince qui l'avait reconnue par divination miraculeuse, lui affirma en s'inclinant qu'il eût mis sa vie en jeu sur cette conjecture. Adieu au comte Constantin. La destinée avait sans doute envoyé le prince au moment propice, car Clotilde eut

l'impression très nette qu'il était le messager de son ange gardien. Aussi n'hésita-t-elle point à frapper le coup précis qui congédia l'avantageux Tartare, tout furieux d'une telle inconstance. Un seul coup, comme le destin.

Elle s'aperçut qu'outre sa beauté, sa douceur de manières et ses dons de chanteur, le prince était bon ; elle devint amoureuse de la bonté à quoi le comte Constantin ne pouvait prétendre. Elle changea donc d'idéal, mais s'avisa bientôt que la bonté peut n'aller point sans faiblesse, et se représenta, pour la première fois, le héros digne de la subjuguer. Le prince Marko, avec toute sa douceur, enfant souple et docile qu'il était, brûlant de lui plaire et ravi de lui obéir, pouvait-il être le vaillant qui lutterait avec elle, qui la terrasserait et la tiendrait dans ses liens ? Comment rêver en lui un Siegfried ou attendre de lui un fils de Siegfried à bercer dans ses bras ? Elle se fit une glorieuse image de la femme capable de repousser le prince et son rival, et conclut que dédaigneuse d'un Adonis, et victorieuse d'un séducteur fameux, cette femme avait fait montre de décision et d'indépendance, et d'une force de caractère peut-être sans exemple. Une supériorité spirituelle qui la faisait planer au-dessus de ces deux hommes, — du méchant, en raison de sa vilenie, du bon, à cause de sa faiblesse, — lui donnait le sentiment de mériter, peut-être de pouvoir un jour captiver le meilleur de tous, le meilleur, s'entend, au point de vue féminin, c'est-à-dire le plus fort, le grand aigle parmi les hommes, le maître de la terre et de l'air.

« Celui qui me dominera », disait-elle.

Une jeune fille à l'intelligence vive et au charme séducteur qui vient à se croire douée de force de caractère, n'a pas de peine à ranger le monde à son avis, et pourvu que ses prétentions ne

heurtent pas de front leurs habitudes d'esprit, ses parents sont les premiers à faire chorus avec elle et à consolider une opinion prête à prendre racine au moindre soupçon d'approbation. Le père de Clotilde, vieux général goutteux, passé de l'infanterie dans les services diplomatiques, répugnait à d'inutiles discussions qui soulevaient en lui des colères véhémentes. Sa mère, ancienne beauté de son cercle, demandait à l'art de la conversation un vestige dernier de suprématie, pour ne pas s'éclipser tout à fait dans les murs. Ses frères et sœurs n'étaient pas d'âge à lui disputer la première place.

Influencé par l'état de la politique, l'esprit de la société de cette époque était révolutionnaire. Démocrates hardis, les jeunes gens laissaient entendre à leurs aînés que le temps était venu de leur céder la place, tandis que les vieux, bouche bée devant une impudence brouillonne, prenaient la mine ahurie et fréquente dans les fastes de l'histoire, du conservateur dépouillé dont la stupeur paralyse la rage.

Clotilde usait avec tact de la liberté qu'elle exigeait et la dépensait plus en exubérances verbales qu'en caprices de conduite. Si elle ne gardait pas toujours une parfaite maîtrise de sa langue, c'est qu'elle recherchait de préférence la conversation des hommes pour discuter toutes les affaires et les complications humaines, et qu'ils l'encourageaient avec cette admiration souriante qui pousse vers les sables mouvants l'aventureux causeur. Reconnue dans son monde et partout réputée pour une originale, de l'Allemagne à l'Italie et dans le Midi de la France, elle prenait mieux conscience chaque jour de cette glaciale solitude qui est l'apanage des âmes haut placées. Son Bacchus Indien, comme un savant professeur avait appelé le prince Marko, était un enfant

chéri et non un compagnon. Pour lui, au contraire, elle était ce qu'elle cherchait en un autre. Autant elle se jugeait à plaindre de n'avoir pas rencontré l'homme prédestiné, autant elle le plaignait d'avoir trouvé la femme, et ce double apitoiement la poussait parfois à des démonstrations chaleureuses, évocations d'une tendresse qu'elle déplorait en secret de ne point ressentir. Car elle savait reconnaître qu'il est plus douloureux de voir l'objet après lequel on soupire en vain, que de vainement soupirer après un objet invisible. Quand elle arborait, pour sa plus grande joie, les couleurs du prince Marko, c'est pour l'absent, pour l'inconnu caché qu'elle soignait sa parure : c'est pour plaire au maître de son cœur qu'elle plaisait au prince, et cette charitable duperie l'habituait à une sorte de duplicité. Mais, à vrai dire, l'aigle attendu, comment proclamerait-il sa nature d'aigle, sinon en s'affranchissant de nos règles mesquines, en brisant des liens, en saisissant son bien au mépris des conventions vulgaires ?

Les intrigues que nouait et dénouait son imagination, et ses idées de grandeur, Clotilde les tirait de ses lectures, mélange de philosophie effleurée et de graves romans réalistes. Elle n'y découvrait pourtant, malgré toutes ses recherches, nul moyen plus terrible pour son héros d'affirmer sa divinité flamboyante que le vil expédient du mariage. Après plus amples réflexions, elle retrouva son calme : elle méprisait le procédé, mais ne voyait pas de quelle autre façon son dieu pourrait s'imposer à la médiocrité du monde moderne. L'arracher à la mort, ce serait une pâle imitation d'héroïsmes désuets. Publier un livre à tapage était chose singulièrement plate. Des exploits guerriers consacrés à la défense d'une patrie pouvaient illustrer le soldat, mais ne donnaient pas à l'homme la marque de l'aigle. Clotilde avait un point de vue très large et éclectique : elle détaillait un Napoléon dont

elle n'eût pas voulu être l'impératrice. Son maître devait être un gentleman. Poètes, princes, guerriers, potentats, défilaient devant son imagination, sans fixer son choix.

Jusqu'ici, et pour incomplet que soit ce portrait liminaire, Clotilde n'est pas sans émules parmi ses pareilles. D'autres jeunes femmes se sont détournées de nous sans retour pour nous avoir vus maigres et misérables ou débordants de chair sous l'habit féerique qu'elles avaient tissé aux mesures du maître attendu. Mais le monde tumultueux entourait une Clotilde encore malléable, bien qu'elle commençât peut-être à perdre le souvenir du marteau et de l'enclume, et les sollicitations du monde sont bien faites pour inciter une ardente imagination à incarner son idéal dans une image vivante. Après quoi, pour peu que les hommes justifient son choix, le vivant gardera les couleurs de l'idéal. Et l'histoire atteste qu'il peut faire figure d'aigle.

« Savez-vous que vous parlez étonnamment comme Alvan ? » dit un jour à Clotilde, d'un air intrigué, un de ses compatriotes, qui descendait avec elle du rocher de Capri.

Il appartenait à un monde inférieur au sien : celui des arts et lettres. Elle n'avait jamais entendu ce nom d'Alvan, ou n'en gardait aucun souvenir. Mais comme elle se targuait d'une universelle connaissance, surtout en ce qui concernait les célébrités de son temps, et considérait avec quelque envie un monde qui peut prétendre à la première place, elle répugnait à faire aveu d'ignorance. Elle creusa donc sa joue d'une fossette, comme si elle se fût souvent entendu adresser pareille remarque, et sourit d'un air entendu.

Chapitre 02

— Cet Alvan, qui est-ce donc ? demanda-t-elle à l'une de ses tantes, dès que l'occasion se présenta.

Deux mains aux doigts tremblants se levèrent vers le ciel. Pareille manifestation d'horreur était rassurante : il s'agissait évidemment d'une célébrité.

— Alvan ! Au nom du ciel, ma chère Clotilde, que peux-tu vouloir connaître du pire des démagogues, d'un être méprisable, et d'un Juif ?

Clotilde fit observer qu'elle avait seulement demandé qui était cet homme. « Est-il intelligent ? » insista-t-elle.

— C'est l'un des plus vils de ces misérables qui veulent renverser le trône et la société pour assouvir leurs sales passions. Voilà !

— Mais est-il intelligent ?

— Comme Satan en personne, dit-on. C'est vraiment un homme néfaste et dangereux. Ta curiosité n'aurait pu s'exercer sur un pire individu.

— Au point de vue politique, voulez-vous dire ?

— Naturellement.

La bonne dame n'avait envisagé aucune autre espèce de danger, à propos d'un homme de cette classe.

Comparer un homme à Satan ce n'est pas toujours atténuer l'intérêt qu'il excite. Clotilde était curieuse d'apprendre en quoi ses façons de parler rappelaient celles d'Alvan. S'il était vraiment

le furieux qu'on disait, elle ne pouvait lui ressembler qu'en ses moments d'extravagance, c'est-à-dire en ceux dont elle faisait le plus de cas. Or, elle n'avait rien d'une créature frénétique, malgré toute son originalité, et, puisqu'elle ressemblait à Alvan, elle ne pouvait songer à lui sans adoucir le portrait qu'on lui en traçait. De sottes gens l'avaient bien prise pour une folle ; c'en était assez pour conclure qu'Alvan était, comme elle, victime des préjugés qu'il dédaignait. Elle prenait parfois plaisir à affirmer son mépris pour les conventions vulgaires, et jouissait du scandale soulevé par cette attitude. Elle se sentait dans l'esprit, en pareil cas, quelque chose de satanique, et ces circonstances étant celles qui lui donnaient d'elle-même la plus haute estime, elle eût admiré l'homme qui s'était acquis, au su de tous, un titre aussi redoutable, — s'il n'eût été Juif.

Le Juif, sur Clotilde, faisait le même effet que la chair de porc sur le Juif même. Ses parents partageaient cette horreur de la Juiverie, et leur terme favori pour tout ce qui vivait de bassesse et se vautrait dans la fange était celui de Juif. Fait d'autant plus remarquable que les veines de la jeune génération charriaient une trace de sang sémitique, dont l'origine se trouvait dans la souche maternelle.

Évidemment, l'abjection qui se déguise en satanisme pour la terreur des poltrons, constitue la forme la plus vile d'une impudence qui vise à l'inconscience, et une insolente impudence, sous des traits de Juif, avec un nez et des lèvres de Juif, a de quoi causer une insurmontable répulsion. Clotilde renonça à s'occuper d'Alvan, et le compatriote qui l'avait comparée au politicien juif eût pu s'estimer heureux de ne plus se rencontrer avec elle en Italie.

Elle s'était cependant fait une idée du langage alvanesque et cherchait à l'adopter sans rien abandonner de sa netteté chrétienne et sans le moins du monde incliner vers la Juiverie. Elle en acquit une si étonnante pratique, qu'elle parvint à faire, d'un mot, sursauter un cercle, à disperser une assemblée de dames sages et mûres comme un flot de ballons emportés par le vent, voire à faire tressaillir les représentants du sexe fort.

Vers cette époque, elle refusa un nouveau prétendant proposé par ses parents et, tombant en disgrâce dans sa famille, alla passer quelques mois chez une vieille et proche parente, dans la véritable capitale intellectuelle du pays. C'est là qu'un soir, un brillant officier de haute naissance, lui dit dans un bal, à propos d'une opinion hardiment indépendante qu'elle venait de formuler :

— Je vois que vous connaissez Alvan !

Encore Alvan !

— Non, je ne le connais pas, protesta-t-elle, car l'officier auquel elle s'adressait était d'une classe sociale bien supérieure à celle d'Alvan ; et son haussement d'épaules impliqua qu'elle jugeait à peine nécessaire de se défendre d'une telle imputation.

— Si ! vous devez le connaître ! insista l'autre. Où trouverait-on une femme qui puisse penser et parler comme vous, sans connaître Alvan et sans partager ses idées ?

Clotilde fut surprise et piquée de ce doute.

— Je ne le connais pourtant nullement ; je ne l'ai jamais rencontré, jamais aperçu, affirma-t-elle, je ne vois pas d'ailleurs où je pourrais me trouver avec un homme de cette sorte.

Elle s'indignait, mais grande fut sa stupeur, autant que sa joie secrète, d'entendre un noble de son propre monde, un brillant officier, s'écrier :

— Allons, allons ! un peu de sincérité ! Passe pour les moucherons qui voltigent autour de nous de parler ainsi d'Alvan, mais nous deux, nous pouvons nous donner la main et proclamer hautement que nous le connaissons et l'aimons.

— Si c'était vrai, je l'avouerais tout de suite, mais je vous répète qu'il m'est parfaitement inconnu, déclara Clotilde, qui commençait à voir le Juif sous un autre jour.

— Vous l'affirmez ?

— Parole d'honneur !

— Vous ne l'avez jamais rencontré, jamais vu ? Vous n'avez jamais lu aucun de ses écrits ?

— Jamais ; je connais son nom, voilà tout.

— Alors, fit d'un ton pénétré l'officier, je vous plains tous deux de rester séparés, car vous avez été faits l'un pour l'autre. Les idées que vous exprimiez tout à l'heure, et jusqu'aux termes dont vous usiez, je les ai entendus dans la bouche d'Alvan. Il a sur la société et l'histoire des vues personnelles identiques aux vôtres ; vos traits mêmes rappellent les siens ; vous parlez comme lui ; on croit reconnaître dans votre voix la sœur de la sienne. Vous ne le croyez pas ? Tenez : vous avez dit, en parlant de Pompée : « Le Pompée de Plutarque », et mieux ; — cela paraît incroyable à qui vous entend affirmer ne pas connaître et n'avoir jamais écouté Alvan, — vous avez dit que Pompée semblait avoir été gratifié par les dieux de tous les dons pour rendre plus solennelle son immo-

lation à César qui, lui, ne valait pas « le coup de dent d'une jolie femme ». Eh bien, écoutez ceci, et croyez bien ce que je vous dis : l'autre soir, à la table d'Alvan, une allusion à certain César moderne a fait dériver l'entretien sut le vrai César, et bientôt sur le Pompée de Plutarque, selon l'expression d'Alvan. Il en a dit précisément ce que vous venez de dire vous-même, dans les mêmes termes, sans omettre le mot du « coup de dent ». Je vous en donne ma parole. Et vous avez tant de phrases en commun : on dirait que vous êtes des associés en aphorismes. « Les barrières sont faites pour ceux qui ne volent point ». Voilà ce qu'affirme Alvan. Je multiplierais les exemples de ce genre, qui m'ont frappé pendant que nous causions.

— Il faut que je sois une plagiaire sans vergogne, fit Clotilde.

— À moins que ce ne soit lui, riposta le comte Kollin.

Laissons ici la place au chœur antique, pour expliquer que les idées précédentes flottaient dans l'air à cette époque. Des étincelles, jaillies de la forge du Vulcain politique et passées dans les écrits du temps, pouvaient avoir, à leur insu, frappé Alvan et Clotilde, qui en usaient, en toute bonne foi, comme d'épigrammes originales. Dans leur pays, la littérature, loin de se confiner à un étroit pâturage, envahit un large champ (mi-prairie et mi-marécage) du monde social. Leurs lectures les mettaient en relations de sympathie avec les penseurs et les écrivains de l'époque. La source de leur mot commun sur le « Pompée de Plutarque » peut se découvrir dans un savant article sur l'art de portraitiste du sage de Chéronée. Le mot de Plutarque sur le « coup de dent » les avait, à cause de leur similitude de goûts, frappés tous deux par sa délicate cruauté, comme il avait frappé d'autres lecteurs. Et quant à César, Clotilde en faisait grand cas, regrettant seulement,

pour ajouter au charme de son évocation, qu'il n'eût pas été doué de la beauté de son rival. Certains traits de Plutarque, sur la jeunesse de Pompée, avaient séduit son imagination, voire touché son cœur. Soyons-lui indulgents : elle aimait l'homme en lui, et s'il n'eût fini par être vaincu, son cœur de femme l'eût préféré. Notons aussi que le nom de Pompée ne prenait pas pour elle l'allure absurde que lui donne l'orthographe anglaise, mais comportait ce ton de noblesse qui sied aux hautes et lamentables fortunes. Si elle ne suivait pas le vaincu, c'est uniquement à cause de la séduction de la victoire, et parce qu'elle se sentait contrainte à rendre hommage au vainqueur. Hommage d'esclave dont la préférence secrète allait au héros magnifique qu'avaient adoré la fleur des Romaines.

Mais un César même, Alvan ne pouvait l'être, puisque Juif. Pourtant, un Juif dont le comte Kollin parlait avec tant de chaleur, devait constituer une exception, et c'est de l'exception que rêvait Clotilde. Peut-être avait-il la tête de César. Elle se représentait un crâne énorme, chaudière d'un cerveau en ébullition, au métal terni par le feu, noirci, dépoli, graisseux, imprégné de suie, tête de gnome formidable et malicieux. Ses questions avides sur un homme très connu lui apprirent qu'Alvan, en dehors de sa haute situation politique, jouissait d'une réputation de parfait convive, mais ne lui fournirent aucune indication sur sa mine : sans doute, dans une ville où l'on pouvait journellement le rencontrer, ne songeait-on point à décrire sa personne, et Clotilde ne chercha pas trop à élucider la question, car piquée d'entendre sans cesse célébrer le génie d'Alvan, elle souhaitait conserver des traits déplaisants à l'image qu'elle s'était faite de lui. Sa bravoure était aussi notoire que ses talents, et il en avait donné naguère une preuve frappante à la ville. Il défendait les idées chères à Clo-

tilde et leur gagnait des multitudes d'adeptes. Causeur, écrivain, orateur, il était de plus savant, tandis qu'elle ne pouvait se targuer de savoir, ni d'éloquence. Elle bavardait de façon exquise, souvent piquante, attendant de son imagination des trouvailles qui ne sortaient pas des livres, et de son aimable impudence une plus sûre originalité. Mais pour la première fois, un solide savoir lui inspirait du respect. D'émérites professeurs de droit ou d'histoire témoignaient pour Alvan du même enthousiasme que le comte Kollin. Dans le monde littéraire et artistique qui raffolait de lui, il était l'objet de toutes les conversations familières ; on rappelait ses talents de causeur, on célébrait ses déjeuners et ses soupers, sa franche ambition, son indomptable énergie, son intrépidité et son empire sur les femmes ; on se disait le nom d'une baronne férue d'amour pour lui, sans jamais songer à le blâmer. Il avait, au contraire, affirmé sa valeur chevaleresque en se faisant le champion de la dame. Bas-bleu affirmé et déjà loin de sa jeunesse, elle avait été la première à découvrir le prodige, à l'élaguer, à le redresser, à le mettre en lumière. Alvan était l'un de ses ouvrages politiques, et sans doute le meilleur. Vieille affaire, au surplus, mais qui ne laissa pas d'exciter la curiosité de Clotilde. Le rapprochement du nom d'Alvan et de celui d'une femme, — même d'une femme déjà mûre, — lui fit conclure à l'extraordinaire puissance intellectuelle et magnétique de cet homme, qui pouvait, malgré ses disgrâces physiques, susciter un tel dévouement chez une personne de haute naissance. Elle chargea son princier esclave, qui l'avait suivie et ne s'éloignait jamais d'elle, de se procurer les renseignements les plus précis sur le fameux Alvan.

Le prince Marko s'efforça de seconder ses désirs : il était au courant, lui aussi, des bruits concernant Alvan et la baronne et

s'étonnait que la dame de ses pensées s'inquiétât de gens qu'elle avait bien peu de chance de rencontrer jamais. Il lui demanda la raison d'une telle curiosité. Clotilde répondit de façon évasive, en accusant l'affreuse étroitesse d'esprit de la haute société. On ne pouvait trouver que profit à s'intéresser à un monde plus éclairé que le leur, à un monde où les idées foisonnaient, et où les idées grisaient comme un vin. Le prince s'inclina : si Clotilde professait de telles opinions, il était bon pour lui de s'y ranger aussi et le seul contact d'une belle main suffisait, tant qu'il se prolongeait, à les lui faire partager, comme un individu éloigné d'une batterie électrique en ressent la secousse à distance, par l'intermédiaire d'un seul fil. Chocs, blessures ou ruptures, il tenait pour bienfaits tout ce qui venait d'elle. Mais à la curiosité de Clotilde, il n'apportait guère d'aliments ; il ne savait pas parer ses récits de couleurs nouvelles et se conformait volontiers au style télégraphique. Bacchus Indien plus ou moins inutile, il symbolisait assez bien la beauté et le vide d'un monde dont Clotilde éprouvait, avec une surprise nouvelle, l'étroite médiocrité, chaque fois qu'elle tentait de s'évader de son bocal à poissons d'or pour plonger dans la mer tumultueuse des hommes ; elle en venait à dédaigner les grâces raffinées, et se sentait, quand elle n'en subissait pas l'odeur, un goût subit pour les bouffées de tabac, encens familier de ces cercles où les paroles étaient du vin.

Elle finit par désespérer de se trouver jamais en présence de l'homme qui accaparait ses pensées au détriment de tous les autres. Elle souhaitait le rencontrer pour apprécier sa valeur autant que pour critiquer une idole. Un héros populaire ne pouvait guère répondre à son idéal, mais elle était curieuse de s'en assurer ; malgré le rayonnement dont il s'entourait, elle espérait, par sa seule vue, justifier son animosité et libérer son esprit de la dé-

testable hantise de ce prodigieux petit Juif. Ajoutons qu'une compassion attendrie pour le prince Marko la poussait encore à saper son illusion. Quand elle ne croirait plus à l'existence d'un homme miraculeux, elle pourrait témoigner au prince une douce sympathie et peut-être répondre à ses désirs. Elle ferait ainsi la joie de ses parents, comme elle ferait la joie de tous en se montrant raisonnable et terne, en disant adieu aux rêves, et en allant, sur un « bonsoir », dormir avec les bêtes.

Un jour, en arrivant chez une amie nouvelle, habitante de ces plates régions où elle aimait frayer à sa descente des cimes, elle trouva la dame en toilette d'apparat, radieuse, effervescente : « Quel déjeuner, ma chère ! » ; la prodigalité, la gaîté, les anecdotes, l'esprit, la profusion de tout ce qui fait le prix de la vie ! Comment rêver rien de pareil ? Ni son mari ni elle ne gardaient souvenir aussi magique ! Où ce déjeuner avait-il donc eu lieu ? Chez Alvan, naturellement ; où le soupçonner ailleurs ?

— Vous connaissez Alvan ? s'écria Clotilde, soudain exaltée par les transports de son hôtesse.

— C'est un des meilleurs amis de mon mari.

Clotilde simula le désespoir en se tordant les mains :

— Oh ! l'heureuse femme qui connaît Alvan ! Tout le monde l'approche donc, sauf moi ? Quelle injustice ! Et pourquoi ? Parce que je ne suis pas mariée ? Soit ! Je vais me marier demain matin, pour avoir le droit de rencontrer Alvan demain soir.

Personne ne se méprend au sens d'un tel désespoir et la dame en sut trouver l'exacte traduction : « Car tel est mon bon plaisir ! » On aime toujours avoir un héros à produire, et un ami

à qui le montrer. Elle était d'ailleurs habituée à présenter Alvan à des admirateurs.

— Inutile d'attendre à demain, fit-elle ; venez donc chez nous ce soir ; nous aurons Alvan.

— Vous m'invitez ?

— Certainement. Vous me ferez plaisir en venant. Alvan sera sûrement des nôtres ; il me l'a promis et ne manque jamais à sa parole. N'est-ce pas M de Crestow à qui je suis redevable de votre connaissance ? Elle vous amènera…

Mde Crestow était une cousine par alliance de Clotilde, dame sentimentale et très férue de protocole. Elle ne vit aucune objection à faire participer Clotilde à l'une de ces réceptions qui attiraient les plus beaux esprits de la ville et de la nation, et son mari consentit à les rejoindre au sortir d'une séance de la Chambre où devaient se voter les crédits militaires. Tout s'arrangea donc pour le mieux et sans difficulté. Clotilde apporta un grand soin à sa toilette et disposa avec une négligence étudiée ses boucles d'or autour de son beau front. Elle pouvait se trouver entraînée à un entretien sérieux, et la jeune beauté prête à soutenir une discussion contre un homme doit savoir garder ses charmes en réserve, pour opérer, au moment voulu, des mouvements de flanc. Le tout est de vaincre l'adversaire.

Chapitre 03

Postée à l'entrée du salon pour accueillir ses hôtes, la maîtresse du logis adressa à Clotilde un murmure et un signe de tête ; Al-

van était arrivé et se trouvait là-bas. C'en était assez pour une jeune fille avisée, et quittant le sillage de sa compagne, Clotilde coula ses regards par une baie sans portes dans une pièce où trois hommes, adossés aux rayons d'une bibliothèque, fumaient en causant. Les bouffées de tabac rendaient leurs traits indistincts, mais Clotilde vit que l'un d'eux était de superbe stature. Dans le second, elle reconnut le maître de la maison, Juif adouci, et discerna du premier coup, dans la personne du troisième, les affreux stigmates de la race d'Assuérus. Il n'y avait pas à s'y tromper, et trois chapeaux superposés sur son crâne ne l'eussent pas plus clairement désigné. Les caricatures vengeresses du dieu Pan, exécutées et brûlées sous forme d'un diable velu à sabots et à groin, par les prêtres d'une religion qui voulait extirper son culte, n'étaient pas plus hideuses. Clotilde s'effondra sur un sofa. Tel était donc le héros de ses pensées. Oh ! Juif ! cinquante fois Juif et rien que Juif !

Les trois interlocuteurs passaient cependant dans le grand salon, et Clotilde put apprécier la beauté singulière de l'homme qu'elle avait remarqué tout d'abord. Penchée sur le cadre d'ivoire de sa broderie, elle savourait le contraste qu'il présentait avec son voisin. Le visage de cet homme était celui de l'orateur né : yeux rayonnants, nez hardi, bouche nerveuse, tout proclamait en lui l'éloquence et l'énergie et le désignait pour un rival de Cicéron parlant au Forum, avant de prendre la tête des armées pour marcher à l'empire. La décision, la force, l'intelligence qu'annonçaient ses traits et son attitude s'alliaient à une sorte de douceur hautaine. Hélas, un homme de si glorieuse prestance ne pouvait être que chrétien ! On se représentait, sur l'injonction divine, un aigle fondant sur son casque. Si riche et si impétueux était son sang, que les émotions conformes à son sujet se reflétaient sur

son visage à mesure qu'il parlait, illuminant d'un silencieux éclair la diversité de son verbe abondant et universel. Le regarder, c'était l'écouter. Oui, il suffisait de le regarder. C'était un homme d'espèce nouvelle, de trace divine, et sa beauté dépouillant d'un seul coup de ses mièvres séductions le Bacchus Indien, le réduisait à l'état de poupée de cire, de hochet à paillettes, aux yeux de la jeune fille éperdue et soudain consciente, jusqu'au fond de son être, de sa qualité de femme. Elle se sentait de plus en plus petite, à mesure qu'elle le contemplait.

Soyez certains qu'elle sut du premier coup qui était cet homme. Elle affirme en vain le contraire, elle le savait. Son âme s'épouvantait à l'idée que ce fût Alvan, et redoutait à peine moins que ce ne fût pas lui. Partagée entre ces terreurs de doute et de certitude, elle jouait avec son cœur au chat et à la souris, échappait au chat, pourchassait la souris, se torturait et ouvrait de grands yeux. C'est lui ; non ; lui ; non ; c'est certain ; c'est impossible ! Et soudain : Si c'est lui, oh malheur ! Si ce n'est pas lui, oh douleur ! car c'est Alvan qu'elle venait voir, en définitive ; Alvan et elle avaient les mêmes idées et des expressions si merveilleusement pareilles que le comte Kollin en était stupéfait. Si cet homme n'était pas Alvan, la déception serait amère, mais la supposition que ce fût lui menaçait Clotilde d'un immédiat et éternel esclavage.

Ce visage, pourtant, pouvait-il être celui d'un Juif ? Clotilde s'en repaissait. Le noble profil, le teint d'ivoire et les yeux lumineux ; Juif de l'exode espagnol, sans doute, et non de souche polonaise. Il y a le Juif noble comme le Gentil bestial, et l'on ne trouve pas, chez le plus sublime des Gentils, majesté comparable à celle du Juif élu. Il est bien venu à tenir sa race pour chérie du

ciel, malgré les châtiments dont le ciel persiste à l'accabler. Grave quand il vieillit, le noble Juif, dans sa jeunesse, sert de flèche à l'arc de son sang fougueux d'oriental, et dans la force de l'âge… tenez, il apparaît tel que vous le voyez là : superbe de prestance aisée et dominatrice, flamme qui surgit pour inspirer l'intelligence et se laisser tempérer par elle.

Clotilde s'attendait donc à ce que ce personnage à la mine si peu juive fût Alvan, et préparait, pour consigner le fait dans son journal, des expressions d'extrême surprise. Forcément cela ne pouvait être que la plus parfaite des surprises.

Les trois causeurs, cet homme et les deux autres de sa tribu, que l'attention de Clotilde faisait servir à une comparaison trop sacrée pour n'être pas profane, (les comparaisons s'imposent aux esprits désemparés), les trois causeurs vinrent prendre place sur le sofa à deux faces où Clotilde feignait de s'absorber dans son travail. Elle eût consenti à se réduire aux dimensions d'une tête d'épingle pour avoir le droit, moyennent une telle insignifiance, d'écouter l'orateur. Mais il n'y avait guère à craindre de ne pas l'entendre et le danger était plutôt de subir trop intensément l'ensorcellement de sa voix. Elle avait, cette voix, des sonorités moelleuses de clarinette, et n'eût été le sujet de l'entretien, Clotide eût cru entendre le grand Pan jouer de la flûte près des roseaux. Jamais elle n'avait imaginé débit aussi vigoureux et aussi musical, pareille variété d'harmonie, pareille abondance, pareille vivacité : ruisseau, fleuve, torrent, c'était tout un orchestre naturel en un seul instrument. Mais le développement du thème comportait aussi des modulations moins pastorales, des notes qui brûlaient le sang et subjuguaient Clotilde. Elle commençait à voir clair dans la discussion, quand la vivacité avec laquelle Alvan

soulignait certaines affirmations impétueuses, réveilla son orgueil en un sursaut de révolte. Elle fit un retour sur elle-même ; elle aussi, elle savait penser ; son monde tenait sa pensée pour aussi originale qu'intrépide sa conversation, et ne l'eût pas jugée, sans doute, trop inférieure à cet Alvan en audace mentale. Elle se réveillait : bouton de fleur encore fermé, elle éprouvait un irritant désir de livrer son parfum secret et de se faire apprécier à son tour.

Elle brûlait de parler, de donner son opinion. Mal faite à prêter une oreille complaisante, elle s'était plutôt accoutumée à imposer ses vues et à se faire écouter. Elle ne se souciait pourtant pas, pour l'instant, de prendre la parole, et trop bien élevée pour attirer sur elle l'attention générale, elle souhaitait moins encore déposséder l'orateur d'une tribune qu'il occupait si bien. Elle avait seulement soif de mêler sa voix à la sienne, et l'inconnue qu'elle était n'y pouvant prétendre par une approbation, elle attendait de tout son être un prétexte à dissentiment. Déclarer à un étranger : « Voilà qui est bien dit, monsieur ! » est plus difficile à une jeune fille que de se récrier : « Non, c'est une erreur ! » car l'intrusion, toute gratuite dans le premier cas, trouve au contraire, dans le second, son excuse dans la chaleur des sentiments heurtés. Au surplus, la contradiction sonne bien, tandis que l'approbation, murmure servile, fournit un piètre moyen de présentation. Clotilde attendait donc un motif plausible d'intervention. Elle brûlait de fièvre, sans trop se rendre compte cependant de l'aiguillon qui la piquait. La surexcitation l'arrachait à elle-même, comme on dit, et au vaisseau des conventions, pour la livrer aux flots de sa tumultueuse nature. Mais le causeur ne lui avait pas encore fourni de prétexte à dissentiment : contrainte à

l'approbation, elle se sentait traînée, dans une soumission totale, derrière le char du vainqueur.

Parlant de l'action et de sa supériorité en politique, il illustrait sa thèse de faits historiques, tout au crédit des Français et au détriment des races anglaise et allemande qui inclinent plutôt vers le compromis. De l'Angleterre, il parlait comme d'une puissance finie, d'un peuple « tourné en graisse » qui a atteint, dans un entassement d'or, son but unique, et ferme sa porte à toute idée hardie. L'action, c'est la vie de l'âme aussi bien que celle du corps. Le compromis est une mort virtuelle, un pacte entre la pleutrerie et les aises, au nom des convenances. C'est le compromis qui accumule autour de nous les déchets corrompus ; c'est par lui que nous étouffons, que nous pourrissons. La guerre au mal sous toutes ses formes ne saurait cesser et s'accommoder d'une paix quelconque. À nous donc de trouver notre joie dans la guerre, dans une action sans fléchissement, ce qui ne veut pas dire sans finesse. L'action galvanise les intelligences, suscite les grands talents, donne l'émulation, prête de la grandeur aux âmes ennemies, et assure au bien de l'espèce de valables conquêtes. En douter, c'est douter que les recherches contribuent au progrès. Il évoquait la force de Rome au temps de ses troubles, son déclin au temps de son apaisement. Rome en lutte mettait la main sur le monde ; Rome engourdie appelait le Goth et le Vandale.

Antithèses accumulées par un pamphlétaire de carrière, où soudain Clotilde trouva le prétexte attendu.

Ce fut à l'occasion du personnage d'Hamlet dont il esquissait l'analyse pour accentuer, par contraste, le caractère de l'inaction. Il faisait observer à propos de la jeunesse pleine de promesses du

prince, de quels dons précieux le jeune homme était primitivement comblé.

— Il est fou, d'emblée ! s'écria Clotilde.

Son interruption fit l'effet d'un éclat de tonnerre. Il y eut un bruit soudain de talons sur le parquet, et son héros se tourna vers la jeune fille qu'il regarda en face. Leurs regards fulgurants se croisèrent sans faiblir. Yeux braves de part et d'autre, ceux de l'homme fixés sur une belle créature et elle armée de tout son courage pour affronter cette crise.

Sur un signe, les deux acolytes s'éloignèrent. Et lui, agenouillé sur le sofa, se pencha vers Clotilde, les mains jointes.

— C'est vous ? Est-ce donc par une contradiction de votre part que débutera notre intimité ?

— Après l'apparition de son père, Hamlet est fou, balbutia Clotilde en cherchant son hôtesse du regard, car sa folle audace faisait soudain place à une terreur panique.

— Qu'avons-nous besoin de présentation ? reprit l'autre. Nous nous connaissons. Je suis Alvan et vous êtes celle dont m'a parlé Kollin. Comment s'y méprendre ? Lucrèce la blonde ; le serpent à crête d'or, sage de toute une atavique sagesse ; Aurore sortant des nues ; en un mot, Clotilde !

Le cœur de la jeune fille bondit, à entendre son nom ainsi prononcé. Elle rit, le visage radieux. Que cet homme fût Alvan, qu'il la connût et dît son nom, cela lui faisait l'effet de l'heureuse solution d'une énigme. Il fit le tour du sofa et vint à elle, en s'inclinant, la main ouverte. Elle lui tendit la sienne. Elle aurait dit, s'il

le lui eût demandé : « Pour toujours ! » Et il semblait qu'elle la donnât pour toujours, en effet.

Chapitre 04

— Hamlet, nous y reviendrons, fit-il en s'asseyant près d'elle. Je saurai vous convaincre.

Elle hocha la tête.

— Oui, oui ; c'est entendu ; une femme ne démord pas de son opinion, et la réalité n'est pas, de moitié, aussi obstinée. Mais, pour l'instant, nous ne sommes pas à Elseneur, et c'est de deux personnages autrement importants qu'il s'agit. Vous savez que je souhaitais vous rencontrer ?

— Faites-vous périodiquement proclamer vos désirs, ou faut-il qu'une inspiration nous les révèle ?

— Kollin avait raison : les façons du serpent ne sauraient être que serpentines. Je savais que nous devions nous rencontrer. Il n'y a pas de vrai jour tant que restent séparés la déesse du matin et le dieu du soleil. Et je me sens bien dieu, depuis que j'ai entendu parler de vous.

— Vous êtes sûr de votre divinité ?

— Parce que je crois à la vôtre.

Ils s'inclinèrent, souriant de ce courtois échange.

— Et maintenant, reprit-il, cette rencontre…

— Qui ressemble tant au reste du monde peut bien avouer sa faiblesse, répliqua-t-elle.

— Tant ! c'est si peu que vous voulez dire ! Car le monde, je le quitte ou le retrouve à mon gré. Avec vous, il n'en ira pas de même.

Clotilde chercha en vain une riposte. Elle eût voulu se révolter contre ce ton d'autorité, mais ne parvenait pas à en prendre ombrage. L'attitude impérieuse de cet homme et le charme ondoyant de son sourire la soumettaient à une totale sujétion, malgré le péril qu'elle sentait à paraître trop vite répondre à ses avances hardies.

— C'est à Capri que l'on m'a pour la première fois parlé de vous, fit-elle.

— Et moi, j'y suis arrivé sept jours après votre départ.

— Vous connaissiez déjà mon nom ?

— Ne questionnez pas trop les sorciers. Voici la date : le 15 mars. Et vous étiez partie le 8.

— Oui, je crois m'en souvenir. Il y a un an de cela.

— Nous nous sommes manqués alors ; aujourd'hui, nous nous rencontrons. Une année perdue ; tout le temps d'une année ! Réfléchissez à cela, et songez à tout ce que vous me devez en compensation ! Je souhaitais tant un camarade à Capri. Pas « une jeune fille », et moins encore un homme ; la féminité intelligente, chose fort lointaine, d'ordinaire, de l'intelligence des femmes. Ce camarade, je le voulais jeune et beau, de votre sexe évidemment, mais pourvu de cœur et de compréhension, souhait que je tins

pour insensé jusqu'au jour où j'entendis parler de vous. À votre défaut, je parcourus l'île en compagnie de Tibère, qui est mon tyran favori. Sur mon avis, nous prîmes l'offensive contre les patriciens, et les Annales furent rédigées, non par un membre du parti aristocratique, mais par un plébéien démagogue, qui fit de mon supplice, ordonné par l'empereur, un récit des plus pathétiques. Il excusait tour à tour mon impérial maître et moi-même, affirmant que le malentendu était irrémédiable entre nous, car nous nous aimions autant que nous détestions nos fonctions respectives ; comme l'homme appartient plus à sa charge qu'à lui-même, c'était évidemment la moindre part de son ami que chacun de nous aimait. Moi, le plus faible, j'étais donc condamné, comme l'eût été Tibère, si j'eusse été le plus fort. Je m'inclinai et lui fis tenir, avec mes adieux respectueux, des conseils pour se garder des assassins. Voyez, mademoiselle : en différant votre départ de sept jours, vous m'auriez sauvé la vie. Le fonctionnaire est toujours homme artificiel, et j'aurais dû savoir qu'il ne garde pas assez de naturel pour lutter contre sa fonction. Au surplus, je comptais sur l'attachement de l'empereur, oubliant que les princes ne sauraient être nos amis.

— Vous êtes mort bravement ?

Clotilde se prêtait au jeu avec une grande affectation de sérieux.

— Dites : simplement. Mon heure était venue et, sans attitude tragique, je laissai le fleuve de vie s'écouler de mes veines vers des rives moins étriquées. Oh ! Capri : mer de saphir, saphir du ciel ; on croit à la vie là-bas ; à l'heure même où son flot commence à descendre, on y vibre aussi ardemment avec la vie qu'à la marée montante dans notre Nord pâle et rabougri, dans notre

climat du poisson séché. Sincèrement, je souffris plus de mourir une seconde fois, quand je sus qu'une Lucrèce à cheveux d'or était venue dans l'île sept jours auparavant. Mais, voyons : la musique italienne, qu'en dites-vous ?

— Musique amoureuse et martiale, stupide et monotone.

— Parfait ! les yeux d'Alvan lancèrent une flamme de joie. Oh ! camarade des camarades ! Cette année perdue va me paraître plus lourde à mesure que j'apprendrai à mieux apprécier les suivantes. Stupide, oui ! nous battons les Italiens, sur le terrain musical, comme les Français nous battent en politique. Pas de vie sans intelligence ! En art, comme en politique, les imbéciles sont un obstacle plus gênant que les morts : on a plus de peine à se frayer un chemin à travers leurs rangs. Il le faut pourtant, si l'on ne veut pas que les Philistins, comme les jeunes sauterelles, dévorent toute l'herbe verte de la terre. On vous a sans doute appris à frémir à la seule pensée d'un démagogue ?

— Je ne frémis jamais, affirma Clotilde.

— Oh ! diamant frais issu des mains du lapidaire ! Vos mots sont à facettes. Eh bien, c'est avec un démagogue, un démagogue déclaré, un démagogue et un Juif que vous causez en ce moment. Vous semblez tenir la chose pour naturelle, au lieu de faire montre de bruyante incrédulité. Le chrétien, comme le politicien, croit à la perpétuité de types éternels, modelés sur le monstre qu'on lui a appris à haïr. Pourtant le Juif s'est quelque peu christianisé et nous avons judaïsé le chrétien. De même, devant les conservateurs croulants, le démagogue s'est légèrement teinté de conservatisme. Considérer sous un angle particulier chacune des choses que l'on vous a fait apprendre en bloc, telle doit être votre

tâche, à vous, l'une des rares capables d'y suffire. Nous ne sommes pas des buveurs de sang, croyez-le. Moi, moins que tout autre. Par exemple, je déteste et je refuse le duel. J'ai décliné des cartels, ce qui ne m'a pas empêché de me montrer homme de cœur. Sans parler de sa barbarie, l'imbécillité du duel me révolte. C'est sa folie qui lui vaut l'estime de vos nobles et la sanction d'un barbon royal. Pas de sang pour moi. N'en croyez pas moins, cependant, que tout ce qui veut me barrer la route, Je le balaye. Comment ? demandez-vous ? Par l'intelligence. S'abaisser à la force brutale, à la vile astuce, c'est avouer sa faiblesse intellectuelle, c'est renoncer à la seule vraie maîtrise pour se ravaler au niveau de la bête. Comment je succéderai en mes desseins ? Peut-être avec votre aide. Vous ne sursautez pas ; vous ne vous récriez pas ? Fort bien ! Je n'ai qu'une piètre estime pour le comédien amateur. Il pullule et n'est pas amusant. Pourquoi me laissez-vous parler seul ?

— Saurais-je mieux faire ?

— Vous écoutez de façon délicieuse.

— Parce que ce sont choses agréables à entendre.

— Vous avez une oreille nacrée, comme un coquillage sur la grève.

— Et c'est la mer immense qui gronde près de lui.

Alvan se rapprocha.

— Je vois, à regarder dans vos yeux, que l'on peut vous écouter et vous parler. Cœur à cœur donc ! Oui, la mer pour vous bercer, la mer pour vous emporter aussi, dans le calme, souhaitons-le, mais dans la tempête s'il le faut. Vous êtes ma proie ! L'amie

charmante qui nous a mis en présence est venue me prévenir avec enthousiasme : ; « J'ai trouvé la femme qu'il vous faut, Alvan ! » C'était celle dont un autre m'avait conté l'excursion à Capri. « Mais, attention, disait Kollin, attention au serpent à crête d'or ; il glisse dans la main. » Est-ce vrai ? C'est un avertissement pour moi de mieux assurer ma prise. Je vois l'avenir, maintenant, l'avenir qui m'était apparu, jusqu'ici, comme une terre sans soleil. Avez-vous remarqué combien est reposante la vue du soleil sur la campagne ? C'est, pour l'œil, une impression de calme, de possession, de fin gagnée, — non pas la fin des labeurs, juste ciel ! — mais cette paix de l'âme qui est un renouvellement des forces, un plongeon dans les eaux fraîches de la vie. Évoquez vos visions d'Italie : rappelez-vous la lumière et les couleurs italiennes, la clarté, la plénitude lumineuse, les ombres pensives. Montagnes et contreforts boisés y sont massifs, profonds et parlent à l'esprit. On les voit palpiter, on taille des images de dieux dans cette mer, dans ce ciel, dans ces pics qui vivent avec vous, qui rassasient les cœurs affamés et arrachent l'âme inquiète à sa couche d'épines. Eh bien, vous êtes ma campagne ensoleillée. Il faudra lutter pour vous conquérir, et cette perspective ne m'est pas moins une promesse de quiétude. Il y a peut-être en vous du sable mouvant : les sables ont des reflets dorés, comme les vôtres. Soit ! on les fixera, ces sables. J'ai foi en vous autant qu'en ma victoire finale. Certes, il faudra combattre, et la lutte promet d'être rude. Mais je vois plus loin que la bataille, car je ne doute ni de vous, ni de moi. Nous usons des mêmes phrases et des mêmes aphorismes, paraît-il. Signe que nos âmes sont accordées à l'unisson. Que diriez-vous si je vous comparais à Paris, au cœur de Paris, à Lutèce ?

— Il faudrait soutenir la comparaison.

Il rit et différa le propos, effleurant divers sujets, à la façon d'une hirondelle qui, au sortir du nid, plonge du bord du toit pour raser la surface d'une rivière. Il revenait sans cesse à elle, l'entraînait dans son vol, provoquait ses ardentes répliques, préparait par ses essais et coups de sonde le compliment suprême et unique dont ces communs essors devaient lui fournir les éléments.

Elle était comme une danseuse étourdie par la valse et que la vue, dans une glace, de son image tournoyante étonne et rassure à la fois. Il lui plaisait de s'entendre discuter, de s'entendre comparer, de trouver, dans cette analyse dont elle était l'objet, la certitude que c'était bien elle qui écoutait cet homme, ce parfait étranger qui la réclamait pour sienne, et à qui elle donnait son acquiescement en ne le repoussant pas ; elle se laissait entraîner par cette ronde vertigineuse et magique qui l'arrachait de plus en plus à son être réel pour lui imposer une personnalité imaginaire, qui la contraignait à avancer, en lui déniant le droit de faiblir, d'appeler le monde à l'aide et de se cramponner à lui, bien qu'il fût assez proche pour arrêter, à son geste, la terrible ronde. Le monde était tout proche, en effet, et commençait à ouvrir de grands yeux. Un peu effarée de cette curiosité, Clotilde se sentait pourtant en présence de l'irrésistible, et en face de l'irrésistible, la convention fait l'effet d'une construction lézardée, qu'un torrent balaye sans le moindre bruit de poutres brisées. Quiconque éprouve sa puissance, redevient primitif et s'enfuit au hasard des chemins, sans souci de sa nudité. Préparez-vous autant que vous voudrez à la crise, mais laissez le sage vous prévenir que vous n'en atténuerez pas les effets. Clotilde s'était fort bien préparée, au point de s'être acquis une réputation d'originalité qu'elle prenait, à son grand dam, pour indépendance d'esprit et courage.

Elle s'était préparée à l'irrésistible, et Alvan aussi : elle pour l'affronter, lui, pour en jouer le rôle. L'originalité fameuse et hautement proclamée de Clotilde, n'en faisait-elle pas, à l'avance, la proie désignée d'un homme qui affirmait si bien son estime pour cette qualité chez une jeune beauté de bonne race ? Ils s'étaient évoqués l'un l'autre, ne différant qu'en ceci dans leurs anticipations, qu'il s'attendait à la trouver belle, tandis qu'elle croyait voir en lui un moderne Ésaü. Quand elle découvrit une beauté virile et superbe au lieu de l'épaisse laideur du satyre enfanté par son imagination mensongère, elle subit, en une tempête divine, la révélation de l'irrésistible. Ils appelaient tous deux la beauté dont ils avaient fait la condition de leur servitude consentie ; lui, devant le charme prenant de Clotilde, ne craignit pas d'entrer dans un filet, qu'il jugea léger à ses épaules, et tint pour la plus belle de ses parures ; elle, si bien soumise, dans les questions sérieuses comme dans les futilités, aux conventions mondaines, fut saisie d'un parfait désarroi : elle ne savait plus ce qu'elle faisait, où se posait sa main, ne commandait plus à son visage, buvait les regards qu'il jetait sur elle. Ses yeux ne révélaient plus de pensée et ne voyaient plus les choses dans la réalité, mais à rebours et sous des lueurs fugitives. La sensation de sa main libérée lui révéla qu'elle venait d'être prisonnière : un regard jeté autour d'elle lui rappela que ces hommes et ces femmes qui l'entouraient n'étaient pas des fantômes ; des lambeaux de phrases retrouvés, des paroles entendues, approuvées ou réfutées, éclairaient à ses yeux les profondeurs du gouffre qu'elle venait de franchir. Elle ne s'en montrait pas moins aussi prompte qu'Alvan à proposer et à poursuivre les thèmes propres à faire ressortir la vivacité de son esprit et à souligner au moins la force de son caractère. La splendeur intellectuelle de son adversaire l'éblouissait et étouffait en

elle la notion de son propre charme : elle faisait feu, pour briller, de tout son esprit ; quant à sa beauté, aux grâces de son visage, c'étaient choses puériles, qui lui faisaient l'effet d'un conte enfantin, avec une parcelle, une ombre, un soupçon de vérité ; c'était un pauvre charme de son sexe, un charme purement féminin et quasi méprisable. Le don d'intelligence était plus rare, et plus rare encore l'audace morale. Oh ! pouvoir rivaliser avec le talent de parole de cet homme, avec son abondance, son ardeur, sa souple énergie, avec la sonorité pleine qu'il savait tirer du moindre sujet. Il n'avait qu'à frapper et l'airain résonnait ; il y avait une cloche dans chacun de ses mots ; la Nature jetait son cri et tout, dans l'univers, prenait un sens ; il n'y avait plus de déchets morts, plus d'affligeante lourdeur. Son intelligence aiguisait la lumière. Et qu'il était humain ! quelle suprême tolérance que la sienne. Dès que, renonçant à frapper d'un doigt impertinent aux portes de la pensée ou à crier au hasard pour éveiller un écho, Clotilde s'efforçait de réfléchir, la fermeté de pensée de cet homme la faisait frémir ; dès qu'elle commençait à ressentir les choses, et non à se faire un jeu de ses sensations, sa tendre sagesse la bouleversait. Chose étrange : avec tant de dons précieux qui auraient dû lui rendre trois fois cher le don de la vie, il était intrépide. Elle devinait par intuition, bien plus que par ses dires, qu'il ignorait la crainte. Cette seule raison l'eût attachée à lui comme une ombre. Elle eût, du premier coup, percé à jour la bravache et traité de fat un médiocre qui eût, comme lui, fait valoir l'abondance de ses ressources. Son habitude du monde et sa pénétration naturelle la mettaient à même de discerner la faconde et de ne la point confondre avec la hauteur de pensée. Alvan parlait franchement de lui-même, sans plus hésiter à se faire connaître que l'Alpe hautaine dressée dans le ciel. Intrépide,

confiant, habile, il ne pouvait qu'être ce qu'il se croyait : invincible. La femme qui serait la compagne de cet homme devrait participer à toutes ses richesses, y compris le courage. Clotilde conclut aussitôt qu'elle en était pourvue au même degré que lui. N'en donnait-elle pas la preuve ? La présence, autour d'elle, des braves gens qui ouvraient de grands yeux, la laissait indifférente ; la proximité de ses proches ne troublait en rien son exaltation. Assise sur un char de feu, en compagnie de son dieu du soleil, elle volait au-dessus de leurs têtes. C'était le courage qui l'inspirait, rien que le courage, un courage agissant et supérieur à toutes ses témérités passées, à ces témérités verbales qu'elle avait crues si audacieuses. Maintenant enfin elle agissait ; maintenant elle se montrait digne d'aller de pair avec l'annonciateur et l'incarnation de l'action.

Alvan en était enfin venu au parallèle promis entre Clotilde et Paris, la ville qu'il chérissait entre toutes. Elle symbolisait, à ses yeux, la déesse à l'intelligence fulgurante, aux conceptions vives, aux ardentes réalisations, passionnée pour ses héros et toujours prête à les mettre à l'épreuve, plus gracieuse que tous les poèmes et plus familière que Muse ne le fut jamais ; légère entre des mains légères et ferme jusqu'à la mort au nom d'un principe ; sans légèreté entre des mains vigoureuses, mais inébranlable au contraire, et toujours, oh ! toujours adorable.

La comparaison demandait quelque effort pour s'adapter à une jeune femme. Alvan parlait-il sérieusement, ou avec un soupçon de sérieux seulement ?

Il exultait. Il avait trouvé la femme de ses rêves, la femme jeune, originale, raffinée, de bonne naissance. Il avait, pour l'appeler, des raisons sérieuses. Il s'était fait un nom et se trouvait

sur un terrain solide, avec de belles promesses d'avenir, en tant que chef d'un parti dont on célébrait alors les possibilités, et qui de fait, ne s'est pas plus effondré qu'il ne s'effondrera, malgré la main de fer appesantie sur lui. Sa jeunesse avait été dirigée par un singulier mentor, qu'on eût appelé Athénée, si ce n'eût été manquer au renom de retenue de cette déesse, mais dont la tête était sage, sage autant que blanchie maintenant. Elle était douée d'une originalité véritable, et une originalité grisonnante mérite mieux l'attention qu'une jeune beauté en fleur. Si l'originalité féminine était notre plus impérieux souci, la palme irait à la femme grisonnante : elle a traversé la bataille sans perdre l'étendard qu'elle arborait, et c'est bien là une victoire. Pourquoi faut-il, hélas ! que le gris des cheveux, si émouvant dans l'art, nous glace dans la réalité ?

La découverte d'une originale tout embaumée de printemps, plus tendre, plus chaleureuse que l'ancienne amie, couronnée d'or au lieu de neige, et tout aussi intrépide, tout aussi passionnée, fut pour Alvan une joie immense. Il l'accueillit sans étonnement, parce qu'il avait foi dans sa propre fortune, dans cette étoile, apanage commun des audacieux, qui lui amenait à point nommé d'heureuses choses, en récompense de ses énergiques efforts dans une direction supérieure et opposée à sa voie naturelle. Le destin l'avait fait attendre et son hiver s'était prolongé. Le souffle du jeune printemps n'en était que plus suave et parait Clotilde de tous les attributs de ses rêves. Il en concluait qu'elle les possédait et ne doutait plus de son aptitude à la conquérir. Les barrières sont faites pour ceux qui ne volent point. Les barrières, elles étaient faciles à prévoir autour d'une chrétienne de haute naissance, mais non moins certain était le courage qui lui donnerait des ailes. Alvan tirait cette conclusion de sa propre

connaissance, autant que d'un premier regard jeté sur Clotilde. Elle était évidemment assez sensible aux impressions pour les rendre avec fidélité, et Alvan la gratifiait sans hésitation de son propre courage pour servir de base à son originalité tant vantée.

Des importuns venaient de temps en temps les interrompre, des fâcheux qui demandaient des conseils sur des sujets variés, sur la façon de conduire une affaire ou sur l'interprétation exacte d'un axiome de politique ou de littérature. Alvan répandait à chacun, puis congédiait les intrus en implorant la paix, pour ce soir-là. Clotilde applaudit à la fidélité de sa mémoire, à propos d'un poème de Heine qu'il lui récita, et ils se lancèrent des vers de l'incomparable poète, transparent hydromel où perce parfois un goût acide et où le miel dissimule un aiguillon acéré. Tendresse, cynisme, scabreuses et chatoyantes incongruités se mêlent dans ces vers où se reconnaît la voix de la pure poésie, mais dont les éléments impurs font surtout la popularité, dans une société raffinée qui incline au libertinage par forfanterie autant que par goût naturel. Alvan, avec un mélange d'indolence royale et de royale malice, cita ce distique qui souligne l'inutilité d'une méchanceté dernière d'infidèle :

« Les baisers, c'était dans l'ordre,
Le coup de dent était de trop. »

Clotilde ne put s'empêcher de rougir. Le comte Kollin en avait trop dit. Elle baissa les yeux et son visage se figea. Mais cette éclipse fut passagère et l'entretien rebondit. Alvan lui fit grâce de l'allusion à Pompée : il appréciait une réserve qui s'alliait à tant d'intrépidité et la rougeur de Clotilde le flattait. À Kollin, elle pouvait faire part de ce qu'une rougissante sensibilité l'empêchait de lui dire à lui ; ce n'était pas, d'ailleurs, l'étroitesse d'esprit qui

lui interdisait d'aborder tous les sujets. Alvan appréciait sa hardiesse autant que la froide curiosité qu'elle manifestait pour les choses des sens, mais il appréciait plus encore la distinction qu'elle établissait entre ses interlocuteurs.

Le signal du souper lui permit d'apprécier chez Clotilde une autre des perfections qu'il exigeait d'une femme. Assis côte à côte à table, ils burent ensemble un noble vin du Rhin, un vrai Rauenthal. Sa vigueur physique et morale faisaient souhaiter à Alvan que sa future compagne, sans rien sacrifier de sa grâce, fût pourtant pour lui, sans arrière-pensée et sans minauderie, un bon compagnon de plaisir ; verre en main, il prétendait exprimer avec elle sa gratitude au ciel prodigue et sa bienveillance envers les hommes. Une femme selon son cœur, s'il pouvait la découvrir, devrait répondre à ce rêve. Se faire, par une juste appréciation de ces dons, l'interprète de la bonté du ciel envers l'humanité, c'était un rôle qui lui convenait et dont il partageait, à son insu, le goût avec les Philistins, et avoir une épouse aussi sagace que lui sur ce trône temporel, c'était un espoir merveilleux. Clotilde sut pleinement répondre à sa joviale humeur de Salomon festoyant. Elle n'était pas dépourvue de discernement sur les bouquets des vins. Elle avait entendu, à la table paternelle, des connaisseurs formuler leur verdict sur tel et tel crû, et sacrifiait à cette forme de patriotisme qu'est dans son pays l'enthousiasme pour le vin du Rhin. Causerie et émotion l'avaient, au surplus, fort altérée ce soir-là. Elle vida donc son verre avec délices et déclara le vin royal. Alvan, ravi, battit des mains : « Alors vous n'appréciez pas cette décoction de raisin sec que l'on s'est mis à nous servir, à l'imitation du Sauternes, sous couleur de flatter le goût féminin pour le sucre ? »

— Non, non ! Donnez-moi la vraie grappe, le raisin du Rhin, tout gonflé de légendes, parfumé d'elfes et de luths d'argent.

— Admirable ! Il leva son verre : « Je bois au vin de la vigne, à la jeune épousée, fiancée ensoleillée, épouse divine et jamais trop douce, jamais écœurante, comme le fruit desséché dont l'unique atome de sucre concentré contient dix promesses de goutte. Pas de jus de raisin sec pour nous ; foin des grappes flétries sur pied. À nous le sang de la grappe dans sa jeunesse ardente des baisers du ciel. J'ai une cave débordante du Rhin le plus généreux. Nous la mettrons à mal ensemble, nous la saignerons tous deux, n'est-ce pas, aux jours de gloire qui nous attendent ? » La perspective de cette commune griserie de soleil, à la fin d'une journée de furieux labeur, lui arracha un véritable cri, dont l'explosion fut étouffée par le verbeux et incessant bourdonnement d'un souper continental. Clotilde acquiesça, toute de cœur avec lui, belle compagne du faune folâtre. Elle se sentait entrée dans un pays de féerie.

Ils se réfugièrent bientôt sur un divan, dans un coin favorable à l'intimité, pour reprendre des propos incessants et harmonieux, divers et renaissants, comme deux ruisseaux qui se joignent et se divisent, courent un instant côte à côte et se pénètrent encore pour se séparer à nouveau. Ils s'écartaient de leur sujet sans interrompre le flot de leurs paroles, et la prolongation insolente de leur tête-à-tête annonçait aux vagues atomes épars autour d'eux qu'une chose sacrée était en voie de formation ou venait de naître. Les invités regardaient de leur côté et échangeaient des coups d'œil entendus, mais sans se hasarder près d'eux. Le magicien, qui sait tant de coups pour se jouer de la nature, pouvait se flatter, ce soir-là, d'avoir exécuté son tour le plus ancien et tenu

pour fabuleux, d'avoir donné corps au rêve des poètes rarement réalisé et trop prodigieux pour paraître admissible en notre temps de civilisation moderne. Force était pourtant de se rendre à l'évidence : la soudaine révélation du dieu impétueux à deux êtres confondus en un seul par son apparition, s'affirmait à tous ceux qui savaient comprendre les choses humaines : le coup de foudre était sensible. « Est-ce aimer, que n'aimer pas au premier regard ? » Que si la nature, leurs caractères respectifs et l'art d'une soubrette à tordre les cheveux d'or de sa maîtresse les avaient préparés pour la torche de l'amour, au moins étaient-ils manifestement enflammés et brillaient-ils d'un plein éclat. Le Temps même, le vieux gentleman tatillon dont nous connaissons l'humeur autoritaire et les rappels quinteux à l'heure du lit et du sommeil, se laissait attendrir par la magie de leur état et s'abstenait de les avertir qu'il faisait succéder le jour à la nuit. Il lui fallait partir et obéir à l'éternelle contrainte, mais jusqu'à la dernière minute il les oubliait sur la rive enchantée, où l'éternité avait, pour un moment, tracé autour d'eux un cercle magique, et leur laissait un instant l'illusion d'avoir tranquillement écarté le vieux voiturier de la route poussiéreuse. Ils ne lui surent naturellement aucun gré de cette mansuétude quand les devoirs de sa charge le contraignirent à les rappeler à l'ordre, mais il ne les menaça point, par représailles, de venir un jour leur reprendre le lambeau divin qu'ils avaient arraché à ses flancs et entendaient garder entre eux, dans toute sa fraîcheur et « à jamais ».

L'heure approchait d'une aube de mars, quand Alvan aida Clotilde à s'encapuchonner et à mettre son manteau. Ils descendirent ensemble l'escalier, et virent, à la porte, un vaste clair de lune dessiner en traits noirs et nets sur la pierre et le gazon le réseau des rameaux dénudés.

— Nuit annonciatrice du printemps, fit Alvan. Venez.

Il la souleva pour lui faire franchir les degrés du perron, comme un homme assuré de son privilège. Pas plus que ses amis, Clotilde ne contesta ce droit, tant Alvan semblait paré de splendeur royale par le coup de foudre qui les avait frappés ensemble. De telles hardiesses et bien d'autres encore, que notre île ne connaît pas, s'observent sur le continent, où le tragique de l'amour garde sa tradition vivante. Peut-être une atmosphère marine émousse-t-elle la foudre ; peut-être les cuirasses des insulaires sont-elles renforcées pour résister à ses coups ; peut-être la chaleur tropicale qui l'engendre et la déchaîne fait-elle défaut ; peut-être les brumes empêchent-elles d'en distinguer les effets ; peut-être n'y a-t-il pas de géants chez nous. Mais même là, aux yeux de gens nourris de sensibilité et accoutumés à s'incliner devant l'affirmation de l'amour, la conduite d'Alvan semblait dépasser toutes les bornes. Il fallait, pour l'imposer sans esclandre, un dieu comme lui, couronné par un autre dieu, roi et maître des cœurs. Son attitude disait : « Elle est à moi ! je l'ai conquise ce soir » ; celle de Clotilde l'approuvait, et force était au digne couple qui suivait de modeler son maintien sur le leur. Moitié par habitude, moitié par habileté instinctive, Alvan avait péremptoirement usurpé une autorité qui, une fois admise, ne pouvait plus guère lui être disputée et lui assurait un terrain solide pour se lancer, avec la fougue d'une passion partagée, à l'assaut des derniers obstacles. Les parents de Clotilde ? Il prévoyait des difficultés de leur part. Mais qu'est-ce qu'une difficulté ? Une haie sur le champ de course, un adversaire sur la plateforme de combat, un nœud sous le fil d'une épée, une digue opposée aux flots du ciel. Sans préférer, cette fois, l'obstacle, car c'eût été préférer la lutte à la femme, il savourait à l'avance la perspective vivifiante d'une

résistance vaincue comme une partie de la dot qu'elle lui apportait. De bons soldats, qui ont conquis leurs grades dans les batailles, sont souvent de tempérament pacifique et n'appelleraient jamais la guerre, si la vue de l'ennemi ne déchaînait leurs instincts combatifs, si le son des clairons ne mettait leur sang en feu et ne faisait d'eux des chevaux sur un champ de courses. Le démon intime d'Alvan se fût réjoui d'un combat qui lui eût assuré la possession de Clotilde, car la lutte donne au triomphe la saveur de la passion, et la victoire embellit la conquête. Il n'en était pas moins décidé à se plier, dans la mesure du possible, aux conventions de semblables rencontres et à faire céder violence et brutalité devant l'étiquette ; son triomphe, il le devrait à son ascendant personnel et à son éloquence convaincante.

Àla question qu'il posait à Clotilde sur ses sentiments, elle répliqua : « Je me sens emportée par un centaure ! » Il rit, car ce n'était pas la première fois qu'ouvertement ou à mots couverts, on lui appliquait pareil terme.

— Non, fit-il pour chasser la nuée des souvenirs ; assez de cet homme quadrupède. Vous doutez-vous pourtant de la tentation à quoi vous l'exposez ? Qu'est-ce qui nous empêcherait, à ce moment précis, comme je fais claquer ces doigts, de prendre, centaure et nymphe, le chemin du bonheur ? Un bond, un temps de galop, et nous serions au pays d'aurore, laissant parents et amis, ahuris par la poursuite, nous chercher à tâtons dans la nuit. Mais non : plus de scandales, malgré cette lune d'argent dont la radieuse et ensorcelante sérénité nous incite à la folie. Qui se grise de rêverie est d'autant plus prêt au délire qu'il prolonge son extase ; s'il ne s'agissait, entre nous, que d'un temps de galop, le beau visage de cet astre nous suffirait. Mais, très chère, — sa voix

se faisait plus grave, — la sphère qui doit illuminer notre vie, il faut en faire le tour. Je n'en ai vu, jusqu'ici, que l'autre face, le mauvais côté, un visage ravagé de regrets, de rêves noirs, de passions éteintes, d'illusions flétries, une vieille terre volcanique sans soleil, sans eau, sans fleurs, où ne pousse qu'une herbe amère. Si jamais vous voyez ma bouche se crisper, vous saurez que je retrouve le goût de cette herbe, et comme j'ai besoin de l'antidote que vous m'apportez, je ne serai pas centaure pour vous conquérir, car c'est dans ce triste pays que les centaures fatigués retrouvent l'écurie, et c'est cette herbe amère qu'ils finissent par paître. J'espère que vous ne craignez pas les métaphores et les paraboles : Nous autres, Juifs, en usons volontiers.

— Je comprends très bien, fit Clotilde, mais elle s'arrêta court, tant par scrupule de sincérité que par crainte de s'entendre demander une explication.

— Encore faut-il que la métaphore ne soit pas, comme le traité de la nature du métaphysicien, une torche destinée à éclairer le soleil. Vous alliez dire ?…

— J'allais dire : je crois comprendre. Mais voilà que vous recommencez à m'emporter.

— Puisse cette impression ne jamais vous abandonner.

— Jamais !

— Quelle nuit ! Alvan leva les yeux. Nuit désignée pour notre rencontre et nos fiançailles. Nous approchons de votre logis, sans doute ?

— C'est la troisième maison, là, dans la clarté.

— La lune se fait plus blanche pour l'illuminer.

— Vous voyez ma fenêtre éclairée ?

— Par la lampe de la vestale. Faut-il l'éteindre ?

— Vous êtes trop loin. Et c'est une flamme céleste, monsieur.

— Céleste, en vérité. Ma promesse de ciel ! Le croissant de Diane planera toujours pour moi sur cette maison, Clotilde ! Que n'est-elle à des lieues, ou que la porte ne s'en ouvre-t-elle pour moi !

— Un bon chevalier trouverait en moi son humble servante.

Mû par une impulsion soudaine, Alvan se pencha vers elle :

— Quand vos parents arrivent-ils ?

— Demain.

Il lui prit la main :

— À demain alors ; pas de pire mal que les atermoiements.

Clotilde se sentit le souffle coupé. Parlait-il sérieusement, cet homme dont le seul nom faisait scandale dans sa famille et dans son monde ?

Son enjouement tomba, et c'en fut fini du plaisir qu'elle prenait aux échanges de courtoisies.

— Dites-moi l'heure la plus propice à cette entrevue ? insistait Alvan.

Elle s'arrêta court, saisie de terreur panique, à l'idée de la colère de ses parents et de leurs réactions diverses.

— Mon père, fit-elle, ma mère…

— Demain ou après demain, pas plus tard. Ne différons pas. Vous êtes à moi ; nous ne faisons qu'un, et plus tôt ma cause sera plaidée, mieux cela vaudra pour nous deux. Si je pouvais entrer dans cette maison et voir vos parents à l'instant, je sens que je conjurerais le mauvais sort. Ne voyez-vous pas que le temps nous est dû et que les minutes sont notre or, qui nous glisse entre les doigts ?

Clotilde retira brusquement sa main qui reposait sur le bras d'Alvan. Ce n'était pas pour la reprendre, mais pour ne point l'abandonner en gage à cet homme qui ouvrait un abîme à ses pieds. En proie à une terreur mortelle, elle s'écria

— Oh ! pas encore, pas tout de suite !

Elle tremblait, et l'angoisse qui la suffoquait rendait sa supplication plus éperdue :

— Songez un peu… pas encore… Plus tard, peut-être. Il ne faut pas les inquiéter pour l'instant… Pas si vite. Je suis… Je ne puis… Attendez, je vous en conjure…

— Mais vous êtes à moi ? protestait Alvan ; vous le sentez comme moi. Il ne peut pas y avoir de véritable obstacle entre nous.

Elle poussa un soupir où elle s'efforçait de faire tenir un monde de prières. Par terreur de l'éloquence, d'Alvan elle chercha à l'empêcher de parler, sans souci de l'inanité de ses propres paroles :

— N'insistez pas. Oui, un jour, ils consentiront ; ils pourront consentir… Mon père ne va pas très bien… Ma mère… elle ne va pas très bien non plus. Ils ne vont pas très bien ni l'un ni l'autre… Épargnez-les pour l'instant…

Pour ne pas se laisser emporter malgré elle, elle s'arracha au dos du centaure et sauta sur la terre désenchanteresse ; elle se détacha de lui en esprit et trouva les yeux de ses parents et de son entourage pour considérer ce prétendant aux airs hautains, au sang juif et à la réputation bruyante, bruyante comme celles qui font siffler les oies et les serpents du monde. Elle le vit avec leurs yeux, froidement, par un de ces miracles de la lâcheté qui laissent la tête active et glacée, malgré l'activité persistante d'un cœur qui voudrait la réchauffer.

Alvan perçut cette faiblesse :

— Et si je décidais que cela doit être ? fit-il.

— Comment faut-il vous supplier ? reprit-elle avec un frisson, comprenant qu'elle avait laissé passer l'occasion de lui glisser entre les doigts, comme savent le faire, au moment critique, des femmes rompues aux façons du monde ou de très habiles jeunesses. Elle avait perdu sa chance par excès de franchise, car c'est ce nom qu'elle donnait à sa lâcheté.

— Allons ! je vois que la tâche sera rude ! soupira Alvan devant le désarroi qui bouleversait Clotilde. Pourquoi ne pouvez-vous pas, sans terreur, vous élever à mon niveau ? Le chemin s'offre à nous ; libre à nous de nous y engager. N'avez-vous pas senti, ce soir, que nous sommes faits l'un pour l'autre ? C'est votre destin qui vous fait signe, et l'on ne se joue pas sans danger de son destin. Regardez-moi : ne m'accordez-vous pas assez d'empire sur

moi-même pour supporter tout ce qu'ils me feront supporter, et pour savoir, par ma volonté, venir à bout de la leur ? Oh non ! plus de délais.

— Si ! cria-t-elle ; il le faut !

— Vous l'affirmez ?

Clotilde n'eut pas le courage de réitérer sa protestation. Elle tremblait de façon visible ; elle eût eu moins de peine à se faire enlever sur l'heure qu'à lui assigner un jour pour venir voir ses parents. Mais elle redoutait plus encore qu'il prît l'initiative, et tel était en lui le caractère de maître des destinées, qu'elle le sentait de taille à provoquer les événements. Il était son rêve incarné, son aigle parmi les hommes et elle se sentait comme un agneau entre ses serres ; elle ne résistait plus : seule vivait en elle la terreur de sa puissance et une notion accablante et toute neuve de la réalité.

— Je vois, fit Alvan, le cœur soudain alourdi par cette inaptitude à seconder son effort. La protestation apeurée de Clotilde lui rappelait tous les fardeaux dont il était chargé : sa fâcheuse réputation auprès des parents de Clotilde, ses chaînes si lourdes à détacher. Et pourtant il était d'âge à réprimer ses impulsions, s'il le fallait, et à étouffer un feu moins ardent que celui de ses passions.

— Soit ! acquiesça-t-il. Il eût été si facile, cependant, de sauter par-dessus la haie pour gagner la grand'route, et de prendre hardiment le raccourci au lieu de s'attarder en d'interminables détours. Un peu de décision suffirait, un éclair de volonté, un redressement du cœur. C'est comme cela que se gagnent les batailles. Ce ne sont pas de tendres jeunes filles qui les remportent,

il est vrai, et pour celle-ci, la tâche est trop lourde. Allons, nous sommes dans votre main, enfant ! Adieu, serpent à la tête d'or. Dormez, rêvez, et osez nier au réveil que vous m'ayez donné votre âme ! Serpent, vous l'êtes bien ; chacun peut voir votre crête d'or, et quant à votre coup de dent, je l'ai éprouvé. J'ai connu la morsure avant les baisers. Injuste renversement de l'ordre naturel des choses. À propos, Hamlet est bien empoisonné, intoxiqué par la voix du fantôme.

— Fou ! il est fou ! fit avec un sourire Clotilde, qui recouvrait ses esprits.

— Il était bilieux de naissance et avait hérité du tempérament paternel. Rien de sa mère. Généreux d'esprit et prompt à l'exécution, il savait réfléchir quand il restait quelque place entre la coupe et ses lèvres. Il était de nature complexe et avait la conscience chatouilleuse comme celle de la mère endormie qu'éveille un cri encore en puissance de son nourrisson ; avant l'apparition du spectre, c'était un héros tout simple, dont une bouffée d'action eût chassé la mélancolie. Après, c'est un moraliste confus attendant que les vents viennent pousser ou arrêter son bras. L'apparition de son père empoisonne son sang apathique et achève de déranger une tête farcie de philosophie de Wittemberg. Avec une cervelle bourrée de métaphysique et un sang empoisonné, avec des yeux ouverts sur le monde invisible et sur un monde concret tout bouleversé, on peut bien offrir les apparences de la folie. Mais il avait toute sa tête et, dans son corps malade, sa raison ne fut jamais détrônée.

— La folie seule peut excuser sa conduite envers Ophélie.

— Un sang empoisonné excuse assez bien une infidélité.

— Non !

— Même envers une Ophélie de cinquante ans ?

Clotilde rit, sans trop savoir pourquoi, mais fut heureuse de pouvoir rire. Ses amis l'attendaient à la porte de la maison. On échangea des adieux et Alvan se retira. Clotilde se demanda alors ce que pouvait être cette Ophélie de cinquante ans qui, pour excuser l'homme qu'elle aimait, devrait accuser un venin de serpent ou l'amour d'une femme plus jeune, qu'il traitait de serpent à crête d'or.

Quel amant, quel admirable amant, qui savait, à propos du moindre sujet, établir une analogie avec leur propre cas !

Et elle ? Elle se rejeta hardiment sur le dos du centaure, dès qu'Alvan fut réduit à l'état d'ombre et que cessèrent d'être imminentes les réalités dont il la menaçait.

Chapitre 05

Àdes confessions comme celles de Clotilde, il faudrait ajouter une brève préface où seraient fustigés son sexe et le nôtre, pour empêcher le mépris d'étouffer, chez le lecteur, tout intérêt pour l'écrivain. Son histoire, Clotilde l'a livrée au public, mais elle n'a pas eu l'art de présenter cette apologie.

Au lendemain de sa rencontre avec son aigle, elle vit le prince Marko. Elle se fit douce pour lui, en prévision de son chagrin, et n'eût guère, au surplus, pu se montrer différente envers un esclave si beau et si soumis. Quand la caresse de ses yeux et de sa

voix eurent amené Marko à un état de sensibilité aiguë, elle lui asséna le coup, loyalement.

— Marko, mon ami, vous savez que je ne puis mentir. Laissez-moi donc vous dire que j'ai hier rencontré l'homme à qui il suffirait d'un geste pour m'appeler à lui et m'entraîner au bout du monde.

Les yeux ardents que le Bacchus indien fixait sur elle se mouillèrent et lancèrent un éclair. Si le bonheur de Clotilde était en jeu, il s'inclinait : il connaissait Alvan.

Et voilà comment Clotilde s'acquitta de son devoir et engagea sa foi.

Les jours suivants, elle eut la terreur de rencontrer Alvan, de l'apercevoir, d'entendre parler de lui. Elle redoutait jusqu'au bruit d'un nom qui retentissait si loin dans le monde. Elle n'avait pourtant pas de motif immédiat d'inquiétude, car ses parents avaient différé leur voyage, mais c'était l'impétuosité d'Alvan et sa royale assurance qui l'épouvantaient, comme l'attente d'un coup de feu épouvante les nerveux. Faute pourtant de le rencontrer, de l'apercevoir ou même d'entendre parler de lui, elle se remit à soupirer, comme l'enfant que sa curiosité incite à toucher l'objet qui l'a d'abord terrifié. Son désir s'exaspéra ; l'illusion de son courage lui revint ; elle espéra qu'Alvan allait se présenter pour demander sa main, s'étonna qu'il ne vînt pas, lui en voulut de cette négligence ; elle lui eût, pour un peu, reproché de s'être arrêté aux hésitations d'une fille absurde et si différente de ce qu'elle était en réalité, d'une pauvre fille mal préparée à la vie et seulement soucieuse d'épargner aux siens un coup trop soudain. Elle n'avait agi, en toute générosité, que par égards pour eux, et

Alvan aurait dû comprendre que celle qu'il traitait d'enfant eût consenti, sur sa prière, à fuir avec lui. Sa considération même pour lui était, somme toute, cause aussi d'une apparente lâcheté. C'eût été à lui de s'en aviser et de la contraindre à moins de prévoyance. Il aurait dû la sentir capable de bravoure et comprendre qu'elle était digne de lui. Et s'il pouvait, faute de connaissance assez approfondie, la taxer de faiblesse, l'amour eût dû mieux l'éclairer.

Mais était-ce bien de l'amour qu'il éprouvait ? La foi recouvrée en sa ferme volonté évoquait à l'imagination de Clotilde les exploits que n'eût pas manqué de lui inspirer l'amour, si elle eût joui d'une liberté d'homme. Elle n'eût certainement pas écouté une petite sotte éplorée, ni laissé se creuser un abîme après les folles minutes de la première déclaration. Le prince Marko savait aimer, lui ; c'était un véritable amour que le sien, et auquel ne manquait aucun des signes de la passion.

Clotilde se mit à analyser l'amour de Marko et se sentit pénétrée de sentiments divers : pitié, gratitude se disputaient son cœur, et cette sorte d'émotion faite d'admiration et de douloureuse estime que susciterait chez un musicien le bruit rendu par un noble instrument fracassé. Le prince la servait fidèlement, malgré sa répugnance pour certaines des missions que lui confiait sa dame. C'est à lui qu'elle devait s'adresser pour avoir des nouvelles d'Alvan. Il lui fournit des détails sur le vieux procès et sur le plaidoyer prononcé par Alvan lui-même, pour justifier un délit commis en faveur de la baronne : rien moins que la soustraction brutale à l'adversaire d'un document favorable à la cause de la dame. C'était un de ces cas qui donnent grande matière à discussion et qui ont leur noblesse autant que leur vilenie. En

l'espèce, l'opinion du monde, comme le reconnut bravement Marko, n'avait pas été défavorable à Alvan.

La bonne M de Crestow et son mari avaient, fort judicieusement, donné aux parents de Clotilde des éclaircissements sur la mémorable soirée, et le bruit soulevé par leur récit autant que les épithètes décernées à Alvan disaient l'accueil qu'eût reçu sa proposition de mariage. Clotilde ne pouvait espérer frayer dans des maisons où fût invité « le démagogue en délire et l'histrion populaire », dont le nom même était interdit en sa présence. Force lui était donc d'avoir recours à Marko, et comme elle ne pouvait exiger de services sans retour, elle le cajolait. Elle souffrait de le voir souffrir. Celui qui jette des miettes à son chien favori se laisse aller, de temps en temps, à lui octroyer une bouchée de viande ; il sait l'absurdité de ce geste, mais le ravissement du mendiant muet est touchant, et un tout petit morceau ne peut guère lui faire de mal. D'ailleurs, si quelqu'un avait des droits sur elle, c'était le prince : sans cesse en adoration, jamais importun, il la replaçait sur un piédestal d'où l'avait rudement délogée celui qui l'avait soudain soulevée pour la laisser retomber. Une main abandonnée à son esclave lui était une merveilleuse récompense ; une faveur plus marquée le faisait défaillir. À côté d'un paisible et obéissant amour qui la rendait reine, l'impérieux amour qui l'avait fait descendre d'un trône lui apparaissait dépréciateur et insolent. Ainsi, après la scène du « coup de foudre », où elle avait joué son rôle, se résignait-elle presque, malgré quelques désirs intermittents, à ne pas revoir le noble acteur. La scène ne pouvait plus s'effacer de sa mémoire ; elle appartenait désormais à l'histoire et le souvenir d'Alvan lui infligerait toujours un choc délicieux.

Elle se trouvait, pour l'instant, en vacances d'été avec sa famille, et Marko les accompagnait. Présence toute fraternelle, se disait Clotilde, pour n'accorder pas trop d'importance aux qualités du prince et à ses propres émotions On apprécie mal un simple gentleman à l'ombre des géants, mais l'expérience que la jeune fille avait acquise des façons de géant lui faisait mieux savourer les libertés qu'elle pouvait prendre en cette sorte d'intimité fraternelle, plus chaleureuse, à vrai dire, que le terme dont elle usait ne semblait l'impliquer. Elle jouissait mieux du poème de la vie — comprenez : pouvait mieux à loisir jouer avec le feu et méditer sur ses charmes, — en compagnie de Marko. Très jeune, à peine au sortir de l'adolescence, et d'une timidité rassurante, il empruntait à un geste de la main aimée toute sa force ou toute sa faiblesse. Clotilde pouvait en jouer en toute sécurité et songer à un jour lointain, — conclusion peut-être de quelque naufrage moral, — où elle ferait son bonheur.

C'est quand elle prenait fantaisie de disséquer ce jeune cœur qu'elle manifestait la plus étrange humeur de tendre cruauté. C'est qu'à la vérité, elle voyait en lui un reflet de sa propre image : comme elle, il adorait un objet inaccessible ; comme elle, il rampait, tour à tour, et planait dans le ciel ; comme elle, il se montrait le plus radieux ou le plus abject des êtres. À cette comparaison qui lui faisait contempler sa propre image et lui donnait d'elle-même une connaissance précise, elle devait le plaisir de pouvoir affirmer : « Voilà qui me ressemble ; voilà qui me ressemble fort ; voilà qui me ressemble terriblement », jusqu'à l'instant où la comparaison, cessant de chatouiller en elle une aimable illusion d'affinité, la piquait assez vivement pour lui faire dire : « Ceci, c'est lui, ce n'est plus moi », et accorder au jeune sujet de sa vivisection une caresse qui le ranimait. C'est la pitié et

une impulsive tendresse qui l'inclinaient à cette concession après l'opération anatomique à laquelle elle venait de se livrer. Poursuivant sur un autre une recherche que devait seule interrompre sa propre souffrance, elle avait, tant que cette souffrance ne s'était pas manifestée, l'illusion d'opérer sur un cadavre. Du moment où l'exactitude de leur ressemblance lui causait un sursaut sous la pointe du scalpel, elle interrompait sa dissection et se faisait douce pour le sujet dont elle venait de surprendre la vie.

— Cet amour que vous éprouvez pour moi, Marko, est-il si profond ?

— Je vous aime.

— Vous me tenez pour ce qu'il y a de plus haut et de meilleur au monde ?

— Sans aucun doute.

— Vous m'aimez assez pour tout supporter de moi ?

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Même l'infidélité ?

— Vous seriez vous-même !

— Ne dites-vous pas cela faute de pouvoir, en moi, soupçonner le mal ?

— Que je vous voie seulement.

— Vous êtes bien sûr que le bonheur n'étoufferait pas votre amour ?

— L'a-t-il éteint déjà ?

— Vous supporteriez de me voir danser à la musique de cet homme ?

— Ah ! ciel ! la musique ! Ne dites pas cela ! Mais si, je supporterais tout.

— Et si vous étiez témoin de sa puissance sur moi, du pouvoir de son seul souffle ?

— Je… Ah !

— Quoi ? Et si vous voyiez sa musique m'ensorceler, dès les premières notes du prélude ?

— J'attendrais.

— L'attente pourrait être longue.

— Je me rongerais le cœur.

— Nourriture amère.

— J'attendrais qu'il vous repousse et je m'agenouillerais devant vous.

Clotilde sentit son cœur se serrer. La ressemblance entre eux était décidément trop prodigieuse pour pouvoir être considérée sans trouble. La confuse impression d'un honteux asservissement lui donnait un coup dans la poitrine ; elle luttait contre elle-même et, s'attendrissant sur sa victime, lui ouvrait les bras. Le cajoler c'était adoucir la brûlure de sa propre plaie, car elle ne pouvait décidément ressembler si fort à un être qu'elle plaignait et consolait.

Elle était douce par charité. Que si on l'accuse de cruauté, on veuille songer aux faiblesses humaines et à la tentation que pou-

vait offrir un jeune homme prêt à souffrir mille morts pour un froncement de sourcil, ou à ressusciter pour un sourire. La sensibilité de Marko piquait Clotilde, comme la découverte de spécifiques destinés à rendre au corps sa vigueur exalte le brillant empirique : il nous tuerait avec aménité pour faire éclater le miracle de notre résurrection. L'adoration invite la déesse mortelle à donner de sa puissance des manifestations dont le dévot adorateur est plus qu'à moitié responsable.

Clotilde s'était mise à méditer sur le refus opposé par Alvan au rôle de centaure, et dans le terme d'homme quadrupède dont il s'était servi, elle trouvait matière à réflexion. Il entendait la conquérir légalement, après avoir exercé sur elle un empire absolu. Intention louable, mais propre à décevoir l'imagination et les habitants du royaume sentimental d'amour. Une jeune romanesque, dès qu'elle se sent subjuguée, ne voit plus la nécessité d'être légalement conquise ; la légalité, à son sens, rend la sujétion inutile, et inversement, se plier aux deux conditions, c'est, selon elle, de l'esclavage domestique.

Avec son Bacchus Indien, l'imagination de Clotilde pouvait se donner libre cours ; docile à toutes ses fantaisies, il la suivait toujours. — Vite ! en selle, et en route. Devant eux, voici l'orée de la forêt des terreurs ; sur la lisière s'élève un dernier hameau avec ses habitants aux visages hallucinés ; la charpente délabrée de leurs huttes tombe en poussière, et d'une voix expirante comme une brise nocturne, hommes et femmes chuchotent un sinistre avertissement. Mais qu'importe ; en avant ! La forêt ne peut être plus redoutable qu'un monde soufflété. Ils boivent une tasse de lait et piquent des deux, car ils se sentent sur le chemin des Indes d'or, du pays de la vigne et du soleil. Absurdité ! Avec un Marko,

on ne saurait prétendre qu'à une tasse de lait. C'est en vain qu'on galope et qu'on tente de se frayer un chemin : il faudrait un Alvan pour conduire Clotilde à la vigne ensoleillée. Alvan, prose splendide, saurait accomplir ce que le timide rameau de poésie ne peut qu'essayer. Ce n'est pas à Alvan qu'une fée malicieuse, sous les traits d'une vieille femme, eût offert une tasse de lait, pour rendre ridicule aux yeux de sa fiancée, son image en face des périls. Mais, ô lamentable ironie du sort ! celui qui pourrait ne veut pas, et celui qui voudrait ne peut pas !

Que l'on ne croie point, au surplus, que l'intime désir de Clotilde fût d'être enlevée par son héros. Très simplement humaine, elle souhaitait d'abord de surmonter, grâce à son aide, les difficultés du chapitre initial de son roman, de franchir les premières assises de la forêt ; après quoi, elle serait toute hardiesse pour affronter le pays inconnu, où son imagination n'évoquait plus de terreurs, et galoper sans peine vers la terre du soleil. Oui, mais elle serait alors dans la main du grand géant de la prose, et le poète serait bien loin. Tant qu'il restait près d'elle, elle pouvait bien lui prodiguer ses sourires. Il réagissait, avec une sensibilité si exquise, à toutes les variations d'humeur de sa belle ! Elle n'eut pas besoin de lui dire qu'elle avait, même sans lui parler, revu Alvan. Un regard suffit à Marko pour le deviner. L'ombre humide de son grand œil oriental prit un éclat qui attendrit Clotilde. Son cœur de femme la poussa à une charitable duplicité ; tout en avouant la vérité, elle s'efforça de rassurer Marko.

Elle avait appris qu'Alvan, s'il se dissimulait, ne restait pas inactif. Un de ses amis, lié aussi avec la famille de Rüdiger, vint donner à Clotilde de ses nouvelles. C'était un professeur éminent, homme mûr, sérieux et respecté. Il se doutait que la famille de la

jeune fille ne pouvait se montrer favorable aux prétentions d'un démagogue juif, mais Alvan sut obtenir qu'il lui ménageât une entrevue avec Clotilde, y prêtât la main, offrît même sa propre maison à cet effet. Il n'eut, pour cela, besoin d'aucune aide. Si sa réputation avait de quoi le desservir auprès d'un homme du monde, sa force de caractère, servie par des mérites solides et des dons brillants, pouvait, au contraire, lui attirer les sympathies d'un savant honoré. L'éloquence au service d'une juste cause a bien des chances d'échauffer les esprits les plus graves, et la cause pouvait, à juste titre, paraître excellente au professeur : un homme qui promettait d'être le génie politique de son temps, mais qui ne s'était pas, jusqu'alors, montré modèle de vertu, n'eut pas de peine à lui persuader que son mariage avec cette jeune fille serait son havre de salut.

Quant au second pas, c'est Clotilde qui en fut l'involontaire instigatrice.

Elle se trouvait, au bras du professeur, à l'un des grands bals d'hiver donné par un de ses confrères, lorsqu'il lui dit :

— Alvan est ici.

Elle répondit :

— Non ; il n'est pas encore arrivé.

Comment pouvait-elle deviner qu'il ne se trouvait pas parmi la foule ?

— Et maintenant, est-il arrivé ? demanda bientôt le professeur.

— Non.

On ne voyait pas Alvan, en effet.

— Et maintenant ?

— Pas encore.

Le professeur regardait autour de lui ; Clotilde attendait, et soudain :

— Maintenant, il est arrivé ; maintenant, il est dans la pièce, fit-elle.

Et l'autre aperçut Alvan : sa tête dominait une cohue d'admirateurs qui se pressaient autour de lui pour le féliciter d'un article récent.

Clotilde avait beau jeu à invoquer le prétendu magnétisme exercé sur elle par Alvan. À mesure que s'avançait la soirée, elle sentit, à force de penser à lui, croître ses appréhensions, puis s'assombrit et finit par éprouver une véritable terreur panique qu'elle prit pour le signe physique de sa présence. Cependant l'heure étant avancée, Alvan finit par arriver, en effet. Le contact de sa main, la reprise de leur entretien, si naturelle que la longue séparation semblait n'être point intervenue, confirmèrent chez Clotilde la foi en une influence qu'elle était tentée de croire surnaturelle. Et le visage du professeur, sur lequel elle risqua un coup d'œil, lui montra qu'il partageait sa conviction. Alvan et lui s'entretenaient à l'écart de cette rencontre. Alvan vit sans trouble le prince Marko entraîner Clotilde au rythme de la danse, et consacrer toute l'ardeur de son amour sans espoir à l'éphémère éternité de sa possession. Puis, quand Marko eut ramené la jeune fille à ses amis :

— Voilà donc, fit Alvan, un de ces dragons qui veillent sur mon fruit d'or, et qu'il me faudra balayer de mon chemin.

— Lui ! se récria Clotilde, en sentant que Marko ne pesait guère plus que ne l'impliquait son accent. Lui ! mon esclave muet ! Il est inoffensif et ne compte pas au monde des dragons.

Elle avait perçu, sous l'apparente outrecuidance des paroles d'Alvan, une violence virile. Les rivaux avaient échangé le coup d'œil circonspect, ferme et furtif à la fois, des lutteurs au premier contact. Et pour le feu de ce regard, Marko n'avait pas trouvé son maître.

— Lui, ne pas compter ; avec des yeux pareils ! s'écria Alvan. Il s'aidait de sa connaissance préalable du sexe pour déchiffrer sans trop d'erreurs le caractère de Clotilde. La rumeur publique l'y aidait et donnait corps à des soupçons dont la véhémence de son accusation fortifiait en lui l'amertume :

— Je sais tout ; sans exception ; tout, tout, vous dis-je. Mais qu'importe, si je remporte sur vous la victoire que je remporterai… à la condition que vous m'aidiez un peu.

Il s'étonna de n'entendre point Clotilde protester contre ce « tout » emphatique, alors que le silence même de la jeune fille était un hommage à sa perspicacité. Maints amoureux et amants d'excellente tenue ont contribué à la préparation de cette drogue amère qu'est pour eux le silence en face d'un pardon magnanime ; contraints de l'absorber, ils ont dû faire appel à tout leur courage pour avaler sans sourciller le tonique. À aucun moment de leurs singuliers rapports, les sexes ne s'éloignent davantage l'un de l'autre. L'accusée a ses raisons pour garder le silence : ses peccadilles grossissent, à ses yeux, en proportion de

la générosité qui les excuse, et cette conviction, aiguisée par les reproches de sa conscience et la terreur d'une mystérieuse pénétration, lui coud les lèvres. Elle n'imagine pas l'effet de son silence sur le magnanime accusateur. Reconnaissons, au surplus, au détriment du bon renom des hommes, que certains amoureux n'ont pas su conserver jusqu'au bout leur noble attitude et persister à dire : « Pauvre enfant ; tu es femme ! » Ils en ont réduit l'effet à néant et détruit jusqu'au souvenir, en se laissant entraîner à un interrogatoire bégayant et à d'insistantes questions d'amoureux bafoué. D'autres, au contraire, ont su garder leur calme, mais n'ont pas digéré le tonique faute d'avoir préparé leur organisme à son absorption. Sans doute trouvent-ils bien amère et bien lourde cette drogue qu'ils avalent, pour en finir à jamais avec une gênante vétille, et qui fait d'eux pour toujours les dyspeptiques de l'amour. Bien rares ceux qui savent jusqu'au bout garder l'accent de leur exorde, en face d'une belle silencieuse, dont, au lieu de la protestation d'innocence angélique, au lieu de la rougeur, du flot d'indignation qu'ils attendaient, la pâleur dénonce douloureusement la culpabilité.

Il fallait la trempe robuste d'Alvan et son orgueil de vainqueur pour donner de la sincérité à son affirmation : « Je sais tout, mais qu'importe ? » Le silence même de Clotilde, qui reculait à l'infini les limites de ce « tout » pour le trop perspicace observateur qui avait déjà déduit nombre des traits de caractère de la jeune fille : impulsive, sans volonté, et assez encline au mensonge, ce silence même ne troubla pas Alvan. Il aurait pu faire remarquer que ce n'est pas une sainte qu'il cherchait, mais une compagne joyeuse, parfaitement féminine, et entièrement dans sa main, jeune, aimable, gracieuse et de bonne naissance. Qu'on la confiât à sa garde et son seigneur répondrait d'elle. Façon vi-

rile et généreuse d'envisager la situation, qui sied bien à la confiance robuste du vainqueur. Comment eût-il jugé, sous le coup d'une rebuffade, d'un refus ou d'une défaite ? Que fût-il advenu d'eux si les circonstances n'avaient pas prêté à Clotilde une allure d'héroïne et l'avaient empêché, lui, de faire à ses propres yeux, figure de héros ? Sages les mères qui soumettent leurs filles à une active surveillance, ne serait-ce que pour les préserver de la condescendante générosité de l'homme, — tant que l'âge, en tempérant l'ardeur de ses sentiments pour le sexe, ne leur a pas donné ce caractère que, faute de mot sonore, on peut qualifier de fraternel.

Clotilde ne connut jamais, et Alvan eût été incapable de situer l'origine de cette noire accusation qu'il devait un jour lancer contre elle ; ce fut en une heure de délire, il est vrai, mais la chose était en lui et représentait plus que l'écume de sa frénésie.

Après la soirée du bal, ils se revirent sous le toit tutélaire de l'aimable professeur, et au cours d'une de ces visites, leur hôte, un peu inquiet peut-être, procéda, après présentation de Clotilde à la sœur d'Alvan, à une demi-cérémonie de fiançailles. Clotilde, ainsi confrontée avec la réalité, modifia son attitude à l'égard des siens. Mais une mercuriale essuyée à la suite du rapprochement de son nom et de celui d'Alvan, lui fit à nouveau perdre pied. Elle attendit de lui chaque jour la démarche qu'elle l'avait, une fois de plus, supplié de n'entreprendre point, et qu'elle redoutait autant qu'elle s'étonnait de ne pas lui voir accomplir. Puis la roue des choses tourna, comme elle tourne devant ceux qui attendent des circonstances les décisions qu'ils ne savent pas prendre eux-mêmes, et les deux amoureux se trouvèrent encore une fois séparés. Clotilde pensa un moment au cloître. Mais sa vénérable pa-

rente mourut en mettant sa main dans celle du prince Marko ; il fallut envisager l'idée de ce mariage. Une maladie la tint prostrée ; elle contempla en pensée la paix du tombeau.

Un peu avant cette maladie, le prince, devenu l'hôte du général, avait, par son exquise grâce, gagné tous les cœurs de la maison. Charme, fraîcheur, et maintes des perfections que l'on imagine chez un Bacchus Indien étaient innés chez lui. Au cours de sa convalescence, Clotilde se demanda où elle pourrait trouver mieux que l'adoration d'un jeune dieu, qu'il lui serait permis en retour de chérir sans déchoir, et dont le bonheur consoliderait la santé chancelante. Elle avait bien vu la souffrance le consumer ; point n'était besoin de lui enseigner la vertu spartiate ; il savait se laisser ronger le cœur en silence. Le bonheur, au contraire, en faisait une fleur au soleil, et le bonheur, c'est d'elle seule qu'il l'attendait. Pourquoi donc lui dénier une si facile aumône ? Les convalescents sont souples et sans désirs, ou leurs désirs, du moins, manquent d'impétuosité ; le sang neuf qui pénètre leur être comme un pâle rayon du jour n'y remue pas les vieilles passions ; ils ont une âme d'enfant à laquelle un soupçon d'expérience nouvelle ne fait, sans l'assombrir, que prêter une gravité attendrie.

Le médecin prescrivit un séjour de montagne et, profitant de l'invitation d'une Anglaise dont elle avait fait la connaissance en Italie, Clotilde l'accompagna et s'en fut, avec elle, respirer l'air alpestre. Marko retomba à l'état d'un personnage de rêve maladif. Une lettre du professeur annonça qu'Alvan villégiaturait sur une haute cime toute proche, et le jeune sang se mit à rouler comme un torrent dans les veines de Clotilde. Lui ! si près ! comment le rejoindre !

Elle avait entendu cet axiome, dans la bouche d'Alvan : « Deux désirs font une volonté. »

Il parlait du désir de deux amants, cela va sans dire. Jamais ne fut prononcée phrase plus délicieuse et plus pleine de promesses que celle-là, où l'on croit entendre un gazouillement de naïfs amoureux. Or, Clotilde connaissait bien son propre désir. Était-ce aussi celui d'Alvan ? Le flot vigoureux et chaud de son sang renouvelé s'insurgeait à cette idée : le désir d'Alvan ne pouvait être que le sien, et leurs désirs unis faisaient une volonté que Clotilde sentait d'autant mieux à elle qu'elle était aussi celle d'Alvan. Elle fit monter en selle son amie et les amis de son amie, et prit avec eux le chemin de la cime d'où l'aigle blessé dominait lacs et montagnes. Le professeur avait dit qu'il s'était tué de travail. Alvan menait une vie triple et laissait charger ses épaules du fardeau de trente existences. Mais peut-on mesurer les héros à l'aune commune ? À voix haute, comme dans son for intérieur, Clotilde prenait intrépidement sa défense, excusait sa conduite à son propre endroit et qu'il se fût laissé battre après l'avoir conquise. Il avait mille occupations, une ambition à satisfaire qui n'avait rien à voir avec l'amour, des chaînes à briser, des tentations, des inclinations… Elle n'avait pas, dans son entourage, écouté amis et ennemis d'Alvan, correspondu avec des hommes de valeur, aussi flatteurs que flattés de ses lettres, sans comprendre qu'un homme comme Alvan voit s'ouvrir maints chemins quand on l'empêche de s'avancer dans une direction donnée. Et maintenant que son sang renouvelé et fort lui inspirait le courage nécessaire pour faire une seule volonté de deux désirs, elle voyait très clairement leurs situations respectives, assez clairement, du moins, pour excuser Alvan plus facilement qu'elle-même. Sa radieuse et jeune vigueur lui donnait une exacte compréhension des choses. Où

elle se trompait, c'est quand elle s'imaginait ne plus devoir redouter à l'avenir l'impétueuse tendance d'Alvan à transformer en faits précis des visions de rêve. Mais elle avait l'ardeur sans égale du convalescent pour les faits positifs tant qu'ils ne frappent point à la porte : les rêves lui paraissaient odieux, fades et impuissants à entretenir la vie. Elle se lança dans le torrent, confiante dans la force dominatrice d'Alvan et dans son empire sur les hommes et les événements pour la faire aborder à quelque havre sûr, — rêve des cœurs assoiffés de réalité.

Chapitre 06

C'était dans un vaste hôtel alpestre, sur une de ces cimes où la mort de l'hiver fait place, aux approches de l'été, à une vie fiévreuse et bavarde. Assis dans sa chambre, à sa table de travail, Alvan abattait sa vigoureuse besogne de gladiateur politique, quand un jeune Suisse vint lui annoncer avec un ricanement tout rond qu'une dame à cheval le demandait en bas. Qui pouvait être cette dame ? Il évoqua divers noms, sans que sortît pour lui des brumes la pensée de Clotilde. Quand il la reconnut, à la porte de l'hôtel, son visage s'illumina, comme sous l'effet d'un rayon de soleil.

— Clotilde ! Au nom du ciel !

Elle eut un grave sourire, et ils échangèrent un salut.

Ravie de la joie intense qui transperçait sous la surprise d'Alvan, Clotilde lui sut gré de se montrer si beau devant ses amis.

— J'étais en train d'écrire, expliqua-t-il. Devinez à qui ? Je venais d'achever mon fatras politique et je commençais une lettre pour charger le professeur de me ménager une entrevue immédiate avec votre père.

— Vrai ?

— Vérité pure, comme vous le verrez. Ainsi donc vous êtes venue, vous m'avez trouvé ! Je veux être traité de manchot si je vous laisse échapper, cette fois !

— Deux désirs font une volonté, selon vous.

Il lui répondit par une explosion d'enthousiasme.

Que la jeune fille eût cherché à le revoir c'était, à ses yeux, le signe d'une capitulation qu'il était prêt à payer d'un dévouement absolu. Cette venue aplanissait toutes les difficultés.

Clotilde le présenta à la ronde, et il fut enrôlé dans la petite troupe. On eût dit d'un homme à qui le sphinx vient de parler. Ils gravirent ensemble les derniers étages de la montagne et atteignirent un second caravansérail, d'où l'on voit, dans la grisaille du matin, émerger de singulières gens enveloppés de couvertures et de bonnets de nuit, pour assister à la naissance de l'astre du jour et recevoir son premier salut.

Alvan suivait lentement, à côté de Clotilde, le chemin de montagne. Il disait :

— Deux désirs ! Le mien était dans votre cœur, et vous l'avez marié au vôtre. Enfin, nous voici réunis en un seul ! Ne parlons plus du temps perdu. Mon désir, à moi, suffit presque, à lui seul, à faire une volonté, n'est-ce pas ? Et il a si bien cajolé le vôtre,

que la dormeuse s'est éveillée et que la source a jailli de terre. Unies maintenant, nos deux volontés peuvent bien mettre le monde au défi de nous séparer. Comment y parvenir ? Mon désir est votre destinée ; le vôtre, la mienne. Nous ne faisons qu'un.

Et s'exaltant, il dramatisait sa passion :

— Fussiez-vous à l'autel, je vous arracherais à l'homme qui vous tiendrait la main. Vous ne pouvez m'échapper. Je vous poursuivrais dans la tombe, où votre ombre pâle appellerait mon ardeur pour se réchauffer ; oui, jusque dans la tombe ! Parlez ; — non, regardez-moi ; cela suffit. C'est un Titan que vous avez devant vous et que vous pouvez, comme le métal dans la fournaise, façonner à votre gré. Liquide ou solide, faites-en un dieu ; faites-en la rivière Alvan ou le roc Alvan, mais qu'il marche ou qu'il s'attache, il restera votre maître. Voilà l'éternelle rançon ; l'âme créatrice devient nécessairement l'esclave de sa créature, et demeure sous sa dépendance, même quand elle l'élève jusqu'au ciel. Oui, regardez-moi ! Ah ! ces yeux ! je les connais ! ils fondraient le granit ; ils glaceraient la flamme. Transpercez-moi, doux yeux ! Et maintenant tremblez, car il y a en moi de quoi vous faire peur.

— Prenez garde ! supplia Clotilde, frémissante.

— Garde à quoi ? Au monde, ô mon ciel ? Ce n'est pas vous compromettre que de me regarder, et je n'ai pas honte de mon adoration. J'étais dans l'affliction ; vous êtes venue ; j'ai reconnu ma déesse et j'ai adoré. Le monde, Lutèce, est un monstre à deux visages. Sincères ou hypocrites, il déchire Les faibles, mais ceux qui unissent la force à la sincérité, il les laisse pratiquer en public les rites de leur culte, il les adule et fait chorus avec eux. Je vous le dis : en amour, la force est la seule sincérité, et le monde qui le

sait, flaire le vent à notre entour. C'est cela notre privilège. En politique, de même, nous savons que la force est la seule réalité ; le reste n'est que nuages. Derrière le voile des conventions humaines, la force se dissimule toujours, et se pénétrer de ce fait, c'est posséder la baguette divinatoire, c'est échapper à tous les traquenards. Le maître, c'est celui qui découvre la véritable puissance ; le chef, celui qui l'éveille et la pétrit. Pourquoi ai-je toujours réussi ? Parce que je n'ai jamais douté. Les voies du monde s'ouvrent d'elles-mêmes à qui s'avance d'un pas ferme. Vous, — est-ce à votre honneur ? Je laisse à d'autres le soin d'en juger, — vous m'avez plus longtemps résisté que quiconque. J'ai une Durandal pour abattre les pans de montagnes, une voix pour les oreilles qui savent entendre, un filet pour les papillons, un hameçon pour les poissons et le courage nécessaire pour piquer une tête dans l'eau, mais le feu follet ne veut pas se laisser prendre. Il faut attendre, attendre que le pousse vers nous son désir de retrouver une âme. Et le voici venu. L'âme, il l'a trouvée, et voyez comme, du même coup, le monde, le vieux monstre encore sans âme — nous nous efforçons de lui en donner une ! — se mue en fantôme impuissant à faire obstacle ou à terrifier. Oui, c'est bien une âme que je vous donne, quoi que vous en pensiez. Je vous donne la force qui exécute, le courage qui entreprend. C'est l'âme qui fait tout ici-bas ; le reste n'est qu'illusion. À quel signe on reconnaît l'amour ? Comme on reconnaît la musique : à la note pure que rend une corde bien tendue. La corde bien tendue, c'est la musique et c'est l'amour. Cet air de montagne, plus léger à mesure que nous montons côte à côte, me fait vibrer comme une harpe.

— Oh, parlez ; parlez encore ; parlez toujours ! ne cessez pas de me parler ! s'écria Clotilde.

— Vous sentez la griserie de la montagne ?

— Je sens que vous me la révélez.

— Parlez-moi des livres que vous avez lus.

— Oh ! de la littérature romanesque, pauvre bagage.

— Quand nous lirons ensemble, vous ne direz plus cela. La littérature légère, c'est le jardin, le verger, la fontaine, l'arc-en-ciel, la vaste perspective ouverte sur le monde comme sur nous-mêmes. C'est notre sang qui coule, notre histoire en abrégé. La littérature romanesque ! Le Philistin l'exècre, faute de voir en lui-même ou au dehors. Le desséché qui la condamne s'avère rameau sans écorce et sans sève, retranché de l'arbre de vie. Le vulgaire réclame un plaisir à sa ressemblance ; qu'il se vautre dans sa bauge sans attenter à la beauté de la noble fiction. À nous, public d'élite, les bons écrivains de la littérature délassante. Poètes, romanciers, critiques, dramaturges, à eux un rang honorable dans ma République. Je n'ai pas de place parmi eux ; ce sont les lois et les sciences qui ont fait de moi un politicien et m'ont mis sur la route du pouvoir. Et je le dis hautement pourtant, je dois autant aux œuvres de fiction qu'aux livres de science pure, autant à l'étude du sang humain en mouvement qu'à la reconstitution savante de squelettes préhistoriques. Arrière, ceux qui condamnent la fiction et n'ont pas de goût pour les recherches littéraires ! N'aimer pas les jeux de l'esprit, c'est manquer d'esprit simplement ; le critérium est sûr. Mais nommez-moi vos livres.

Elle en cita deux ou trois.

— À quand la première année de la République du D Alvan ?

— Clotilde ? Il se tourna vers elle.

— Mon cher seigneur ?

— Ces braves gens qui vous accompagnent, dites-moi, nous les quittons demain ?

— Les quitter ?

— Ensemble ! Plus de séparation. La première année, le premier jour de notre République, ce sera demain. Vous et moi, nous la proclamerons sur ces hauteurs. À plus tard les cérémonies. Nous en ferons la moisson et les lierons en gerbe pour les offrir au monde, avec nos compliments. Demain !

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Je suis sérieux comme le Talmud. Décidez tout de suite, dans l'exaltation merveilleuse de cette heure.

— Je ne puis vous écouter, cher seigneur.

— Mais votre cœur bat.

— Je ne suis pas maîtresse de ses battements.

— Dites que j'en suis le maître, alors. Je prépare tout pour demain ?

— Non, non, non ! Mille fois non ! Vous avez lu trop de romans et de poèmes. Je devrais, si j'étais sage, vous repousser avec dédain.

— Allez-vous me faire faux-bond, jouer au feu follet, me filer encore entre les doigts ?

— Il faut me conquérir selon les règles, loyal chevalier.

— Voulez-vous au moins vous laisser conquérir ?

— Et vous, êtes-vous bien cet Alvan qui ne voulait pas être centaure ?

— Je suis un malheureux qui poursuivais un feu follet et qui ai rencontré un rétiaire dont le filet m'emprisonne la tête et les bras. Je croyais avoir affaire à une femme, une femme qui demandait protection, et voici qu'homme ou centaure, elle me tient ligoté. Ceci entre nous deux. Songez seulement à notre défi au monde et fiez-vous à moi ; prenez ma main et jetons-nous dans la mêlée. Dans ce combat-là, c'est moi le meilleur combattant. Fiez-vous à moi et tous les obstacles tomberont. Fuir, c'est résoudre le problème.

— C'est vrai ; c'est vrai ! Je me sens plus de courage, maintenant ! fit Clotilde.

Les yeux d'Alvan se dilatèrent et pesèrent sur elle de toute son attention pensive.

— Mettez donc votre courage à l'épreuve, pendant que vous y croyez.

— Comment se fait-il que tout de monde me croie brave, sauf vous ? gémit Clotilde.

— Parce que je possède une pierre de touche pour reconnaître la vérité. Je suis votre réalité ; tous les autres sont des fantômes. Aux autres vous pouvez en imposer, pas à moi. De courage pour un plongeon, vous en êtes capable, et ce sera le salut pour vous. Fuyons vers le sud, vers l'Italie, et le combat qui viendra, c'est moi qui le soutiendrai ; vous n'y prendrez aucune part. Mais la lutte quotidienne et domestique, seule, loin de moi que vous entendrez calomnier, vous sentez-vous de taille à la soutenir ? Non,

rendez-vous mieux compte de ce que vous valez : jetez les dés au nom de l'amour, et partons demain.

— Alors, fit Clotilde avec une malice démoniaque, vous ne vous croyez pas de force à me conquérir sans scandale ?

— Aidez-moi et j'y parviendrai, fit-il sur un ton d'inhabituelle humilité, comme si son orgueil eût soudain fléchi.

Clotilde laissa tomber sa main, dont il se saisit.

— Vous semblez ignorer l'art des nuances, fit-elle.

Il se récria :

— Comptez les années de la vie, mesurez-les ; pensez à l'œuvre qu'il faut accomplir, et demandez-vous si l'on peut gaspiller son temps et sa force à retarder l'inévitable. Ramper sur des degrés que l'on franchirait d'un bond, passe pour des paysans dévots dont le sanctuaire fait le but suprême et qui se traînent sur les genoux. Mais pour nous, c'est là que la vie commence. Notre sanctuaire, à nous, il est devant nous, autour de nous, partout où nous serons ensemble. J'ai travaillé et gâché ma vie ; je n'ai pas vécu et j'ai soif de vivre.

Elle murmura avec ferveur :

— Vous vivrez ! mais se repliant aussitôt dans ses retranchements :

— Demain matin, nous pourrons nous promener. Il faut m'accorder un peu de répit ; nous aurons toute la matinée pour discuter nos projets.

— Vous savez que vos désirs sont des ordres, répondit-il en la contemplant.

Comparée à lui, elle était vraiment une enfant, et si leur différence d'âge lui était une excuse à prendre en main sa destinée, elle expliquait aussi son scrupule à peser de tout son poids sur sa décision.

Àla longue table d'hôte, où le bruit des conversations commençait à couvrir celui des couteaux et des fourchettes, la jeune fille s'enorgueillit de la certitude secrète de son empire sur le géant. Parmi les professeurs célèbres, les officiers prussiens, les Français et Italiens enjoués et l'ordinaire appoint de voyageurs anglais des deux sexes dont la mine de profond dégoût pour la conversation n'était pas faite pour animer l'entretien, Alvan se mit à lancer des idées générales et à prendre le dé de la causerie. Cela paraissait naturel, parce qu'il était orateur né, et que son esprit s'avérait aussi meublé qu'étincelant. De plus, il avait une bienveillance spontanée qui le portait à s'intéresser à toutes les manifestations de la vie. Clotilde, à l'entendre, s'expliqua sa popularité dans toutes les classes et tous les partis, et sa réputation de séducteur auprès des femmes. Son amie anglaise était dans le ravissement et le soir, au cours d'un entretien familier, elle posa des questions auxquelles la jeune fille répondit sur ce ton évasif qui est déjà une manière d'aveu.

— N'êtes-vous pas fiancée ? trancha l'honnête insulaire.

Non, Clotilde n'était pas fiancée, au sens exact du terme. Il n'était pas facile, à vrai dire, de définir sa situation. Elle avait, pour complaire aux vœux d'une mourante, — sa plus chaude tendresse terrestre, — consenti à mettre sa main dans celle du prince

Marko, et pour le plus grand plaisir de ses parents, confirmé cette sorte de promesse en témoignant au prince des attentions très précises. Mais tout cela, elle l'avait fait pour avoir la paix et pour la joie de Marko. Elle avait réservé son consentement définitif, et l'engagement était incomplet. Marko savait bien, lui, qu'il y avait un autre homme, un génie de l'anneau, un être irrésistible. Il avait été prévenu qu'au cas où l'autre viendrait la réclamer… Et, ce soir même, elle allait lui écrire pour lui dire, pour lui exposer, dans tous les détails… À la vérité, elle les aimait tous deux, mais de façon différente… Et tous deux l'aimaient ! Il fallait qu'elle fît son choix, mais… Les points de suspension sont les meilleurs symboles pour rendre intelligibles les subtilités cardisophistiques, et ils servent si souvent au dialogue que l'écrivain peut bien en user parfois dans son texte. La conversation féminine, en particulier, recourt à des armées de points quand elle touche à certains sujets du cœur incertain, et ne pas les comprendre aussi bien au moins que les mots, quand les mots nous ont, pour ainsi dire, amenés au bord de l'expression et montré les précipices, c'est faire preuve d'une lourdeur bien paysanne.

Le matin se leva sans soleil, et les voyageurs emmitouflés s'en allèrent saluer un ciel aussi emmitouflé qu'eux-mêmes. Ils rentrèrent trempés, en exprimant sur des modes divers une déception qui n'excluait pas quelques rires. Alvan manifesta franchement son dépit : cicerone improvisé, il eût voulu présenter à sa bien-aimée le spectacle, à lui cher, du char d'or et des coursiers du soleil bondissant au-dessus des cimes et des lacs. Ce désappointement se mua en consternation quand il entendit l'amie de Clotilde annoncer son départ immédiat. Elle avait protesté contre l'interprétation païenne que donnait Alvan de la réalité solennelle du lever du soleil, et l'accusait de détruire, ou de réduire,

par une définition trop matérielle, une grandeur qui, à son sens, devait son essence au mystère. Elle ne se laissa pas tenter par la promesse d'un lever de soleil réussi, si elle voulait différer son départ. Son enfant, qui relevait de maladie, était resté en ville, au pied de la montagne, et elle ne pouvait s'attarder plus longtemps. Alvan insista. Clotilde venait de tousser dans l'air humide du matin et il serait dangereux de l'exposer à nouveau. Ne l'avait-on pas entendue tousser ? Si, la bonne dame l'avait entendue mais, en ce qui la concernait, force lui était de partir : comment rester plus longtemps quand elle laissait un petit malade au lit ?

— Voyons, madame, allez-vous la traîner dehors avec une toux pareille ?

— Songez à mon enfant, répliqua l'Anglaise, et Clotilde convint qu'elles avaient décidé de descendre ce jour-là, et que la place de son amie était près de son enfant.

— Impossible ! gronda Alvan ; l'enfant est en pleine convalescence et c'est vous qui courez au-devant du danger. Il discutait avec l'absurde femme et opposait des arguments de raison à l'instinct maternel. Naturellement, il fut battu, et dut s'incliner en rongeant son frein. Son impatience fit à Clotilde l'effet d'un cri étranglé dans la gorge.

— Mères et enfants sont trop forts pour moi, fit-il, un peu honteux de cette excessive insistance. Puis, aidant Clotilde à s'envelopper chaudement, il lui fit des recommandations sur la façon de respirer l'air cru de la montagne.

— Je vous admire de savoir céder, fit-elle.

Il eut un froncement de sourcil, puis sourit :

— Vous savez bien ce que je voudrais implorer.

Elle le supplia d'avoir confiance en elle, sans pourtant arrêter le torrent d'imprécations passionnées qui partit à l'adresse de la pauvre Anglaise, selon un rite dont sont presque partout victimes ses compatriotes, dès qu'au sortir de leur île ils s'écartent des voies où les saluent hôteliers et valetaille. Mais Clotilde fit observer que son amie ne faisait pas montre de froideur en songeant à son enfant.

— Oh oui, ces gens-là savent faire leur devoir, fit-il d'un ton morne, mais avec un souci de justice.

— Et somme toute, c'est à elle que vous devez de m'avoir vue.

— Vous avez raison, concéda-t-il, et il s'ingénia, à force de courtoisie, à faire oublier sa violence.

Clotilde s'éloigna sous une lourde averse et disparut bientôt dans un pan de brume, mais au pied de la montagne un messager lui remit une lettre d'Alvan, torrent brillant de lave épanché de son cœur après la séparation et confié au petit montagnard qui savait devancer les voyageurs du grand chemin. De l'autre côté du lac, en entrant dans son hôtel, elle trouva un télégramme. Le soir le fil lui transmit un « Dormez bien », puis un « Bonjour » à son réveil. Un récit enjolivé des faits de la journée lui parvint par la même voie, puis le soir, ce souhait : « Dieu vous garde ! »

— Qui pourrait lui résister ? soupira Clotilde. Elle se sentait exaltée, vibrante, flattée, ravie, mais aspirait en même temps au calme et souhaitait un abri où échapper à l'excès de vie dont il l'entourait. Cette fois, il ne fallait pas compter sur un refroidissement de sa ferveur.

— Quel merveilleux, quel idéal amant ! admirait son amie.

— S'il n'était que cela, fit pensivement Clotilde ; s'il n'était que cela, chère Anglaise, on pourrait bien lui résister. Mais tous les amants, Alvan les domine de haut ; c'est un homme merveilleux et idéal, un homme si grand, si généreux, si héroïque, si gigantesque, que ce qu'il veut doit être.

L'autre n'eut pas de peine à saisir la transparente indication : Clotilde attendait d'elle de nouveaux éloges.

— On reconnaît en lui un parfait gentleman, fit-elle observer, en femme qui avait entendu, le matin même, Alvan commander son bain et qui l'avait vu, en dépit de sa contrariété, user de courtoisie à son endroit.

Clotilde acquiesça d'un signe de tête bref ; son idée à elle était infiniment plus haute, et elle ne goûtait guère cette adaptation à un géant du microscope britannique. Il lui déplaisait d'entendre traiter de parfait gentleman l'homme qu'elle tenait à juste titre pour une magnifique nature. Cependant, estimant avec raison que les plus grandes qualités en supposent de moindres, elle se disait que la moindre qualification devait s'appliquer en l'espèce à une effigie élégante, qui pourrait, pour les étreintes, s'animer de fort agréable façon.

Chapitre 07

Le surlendemain, Alvan descendait dans la plaine pour la rejoindre et comme lors de leur précédente rencontre, elle eut l'impression de ne l'avoir pas quitté. C'est l'impétuosité d'Alvan qui

créait cette illusion. Il était le rayon matinal des soleils d'été ; son ardeur, stimulant du premier coup le sang de Clotilde, en chassait toute la réserve hésitante qu'amène souvent l'éloignement, et que fortifient la terreur des démarches à entreprendre et la pudeur des démarches accomplies, comblait en un mot les brèches et dissipait les inquiétudes que creusent au contraire et accusent les hommes froids. Clotilde, qui s'était habituée au feu de ses messages, eût préféré qu'il continuât à la faire tressaillir et frémir de loin, mais elle ne lui réserva pas moins un chaleureux accueil et, réconfortée par son étincelante présence, oublia bientôt toute timidité. Elle se crut, par cette vaillance nouvelle, haussée à son niveau, et pensa le prouver, en discutant avec lui les moyens pratiques d'assurer leur union. Pour commencer, elle avait droit à des éclaircissements sur un sujet que ses parents ne pouvaient manquer d'invoquer contre lui, celui de la baronne.

Elle demanda à voir un portrait de la dame.

Alvan tira une photographie de son portefeuille et observa à la dérobée les paupières de Clotilde, tandis qu'elle scrutait les traits flétris de la femme grisonnante. En pareil cas le jeu des paupières révèle l'esprit critique ; celles de Clotilde s'abaissèrent au point de presque mêler leurs cils, marque de dédain mortel qui fit rougir Alvan.

— Songez à son âge, fit-il, en indiquant une date de naissance qui plaçait la baronne au rang des aïeules.

Clotilde haussa les épaules et, renonçant brusquement à sa contemplation décevante, hocha la tête sans lever les yeux et tendit de côté la carte à Alvan avec une expression dont le douloureux verdict était irréfutable.

— Il y a vingt ans ! gronda-t-il. Pour incroyable que la chose pût paraître à Clotilde, la baronne avait été belle à voir, vingt ans plus tôt.

Clotilde se remit à hocher la tête et soupira. Alvan haussa les épaules ; elle le regarda et ce regard lui fit détourner les yeux. Pour la première fois, depuis leur connaissance, elle se voyait un avantage marqué, et comme l'occasion promettait d'être rare, elle n'entendait pas la laisser échapper. Elle poussa un nouveau soupir, et Alvan fut blessé du peu de cas qu'elle faisait de son ancienne conquête.

— Maintenant, bien sûr ! fit-il avec impatience.

— Je ne puis ressentir de jalousie, ni craindre de rivalité, répliqua-t-elle d'un ton désabusé.

L'ironie de son regard et son hochement de tête incitèrent Alvan à vanter l'énergie de la baronne et sa générosité.

Clotilde ne cessait pas de hocher la tête avec malice.

— Oui, concéda-t-elle, c'est une tête vigoureuse, une tête vigoureuse et une forte mâchoire, par Lavater ! Vous étiez jeune, audacieux, aventureux ; elle vous a paru séduisante dans sa détresse. Maintenant, elle est vieille, et vous êtes amis.

— Amis, oui, approuva Alvan en rendant un hommage mérité à la largeur d'esprit de la jeune fille.

— Nous sommes amis ! répéta-t-il avec un soupir sorti du fond de sa poitrine. Le mot que Clotilde lui avait dédaigneusement soufflé était un baume à sa vanité blessée, et son épiderme endolori appelait trop le pansement pour qu'il s'arrêtât au mobile qui

le faisait appliquer. La dédaigneuse hauteur surprise dans les yeux que Clotilde fixait sur la photographie l'avait assez humilié pour qu'un mot d'elle pût le soulager. Cependant, malgré sa susceptibilité chatouilleuse, il ne fit rien pour enterrer le sujet, au prix d'une dérobade qui eût pu laisser planer des soupçons injurieux sur ses sentiments à l'égard de la vieille femme ou de sa jeune rivale.

— Amis, vous le dites bien ; bons amis. Seulement, vous devriez comprendre que le cas est un peu, un tout petit peu différent du nôtre. Je ne puis pas, et ne voudrais pas non plus, supprimer le passé. Ce serait pour moi une douloureuse épreuve que de rompre le lien qui nous unit. À supposer que ce fût chose possible. La gratitude m'attache à elle. Elle est vieille, maintenant, mais eût-elle deux fois son âge, que je lui resterais fidèle. Vous haussez les sourcils, Clotilde ? Eh bien, j'étais jeune, quand je rencontrai cette femme. Elle se trouvait dans une situation désespérée et m'honora de sa confiance. Malgré ma jeunesse, je pris sa défense et ne reculai devant rien pour faire triompher sa cause. J'avais affaire, sachez-le, à un homme puissant, le moins scrupuleux des adversaires, un mari qui cherchait à dépouiller sa femme de tous ses droits. Ce que j'ai fait alors, je le referais aujourd'hui. Je m'étais engagé à fond ; j'avais juré de protéger une victime indignement traitée. Je ne m'arrêtai point à des bagatelles, vous ne l'ignorez pas, vous qui avez lu mon plaidoyer devant le tribunal. Ce que je savais de l'affaire me justifiait à mes propres yeux, mais ma famille me rejeta et le monde me honnit. J'avais consacré à la baronne mon temps et ma fortune, et compromis ma réputation à son service : elle prit, très judicieusement, toutes dispositions pour me rembourser en partie sur ses biens personnels et n'avoir pas à rougir de se sentir mon obligée. Ne voyez rien d'extraordi-

naire dans ce que les hommes d'expérience trouvaient tout naturel. Quant à ce qui touche les affaires du cœur, nous sommes maintenant aussi éloignés l'un de l'autre que les deux pôles.

Alvan parlait avec volubilité. Il avait dit tout ce que l'on pouvait attendre de lui.

Ils se trouvaient dans un bois, et passaient entre des rangées de sapins, dont les rayons fauves du soleil doraient la sombre verdure. Entre tous ses compagnons à l'écorce nette, un des arbres se montrait rongé de lichen. Noir comme son ombre, de ses basses branches traînantes à sa cime empanachée, il offrait une sinistre vision.

— Je vais composer une épître élégante et déférente, ingénue et retenue, soumise et exquise, puérile et docile, proposa Clotilde ; je vous la donnerai à lire, et si vous en approuvez les termes, nous l'expédierons à la baronne.

— Ah ! je reconnais bien la sagesse de mon serpent à crête d'or, riposta Alvan. Et maintenant, occupons-nous de ma visite à vos parents. Dès demain je vous suivrai. En avant contre les canons. Une pointe jusqu'au Léman nous amènera chez eux dans l'après-midi. Je vous verrai le soir. Ainsi notre séparation ne sera pas longue, cette fois. Tous les auspices sont favorables. Nous ne serons pas riches, mais pas pauvres non plus.

Clotilde fit observer qu'elle ne serait pas sans apporter un certain appoint à la communauté.

— Ne comptons pas là dessus, protesta-t-il. Nous ne serons certainement pas riches, car vous n'attendrez pas que je gagne de l'argent avec ma plume. Écrire pour de l'argent, c'est la chose qui

me répugne le plus au monde. Composer vers ou romans pour un public stupide qui juge selon son propre goût les mérites de votre œuvre, pouah ! Quant au journalisme appointé, c'est une servitude d'Égypte. Pas d'esclavage comparable à celui qui enchaîne le journaliste payé. Ma plume, c'est ma fontaine, la clef de mon être, et je me donne, je ne me vends pas. J'écris quand j'ai quelque chose à dire et dans le sens qui me convient ; sinon, pas un mot !

— Jamais je ne vous demanderai de vous vendre, se récria Clotilde, j'aimerais mieux manquer du strict nécessaire.

Il lui serra le poignet. Ils étaient revenus devant l'arbre séché au triste manteau noir. C'était, parmi l'armée de ses semblables, le seul sapin vêtu de cette livrée lugubre et saturnine. Ils le reconnurent au passage et poursuivirent leur chemin.

— Au moins la femme de Sigismond Alvan ne sera pas pauvre en renommée, reprit-il, en déployant tous ses trésors de séduction.

— Aussi ma plus haute ambition est-elle d'être la femme de Sigismond Alvan, s'écria Clotilde.

Ces paroles étaient grisantes comme un vin et le cœur d'Alvan s'épandit en une explosion joviale :

— Non, par le ciel, vous n'avez pas fait un si mauvais choix. La femme de Sigismond Alvan est assurée d'occuper partout la première place. Regardez-moi.

Il levait la tête, carrait ses larges épaules, et ouvrait tout grands ses yeux d'aigle. Il s'était retrouvé et sa nature altière

s'épanouissait à nouveau, après l'humiliante rétraction de sa vanité sous un regard de jeune fille.

— Croyez-vous qu'un homme comme moi puisse marcher au second rang ? Je consens à travailler et à combattre sans relâche, mais j'entends aussi obtenir le prix du combat et le savourer à loisir. Je ne suis pas taillé sur le maigre patron des humbles martyrs d'une cause, moi qui jette dans le plateau de la balance un poids si décisif. J'aime les beaux fruits, ma toute belle, et ma République, ô splendide Lutèce, aura des dignités enviables à vous offrir.

La flamme de ses yeux, l'assurance de son accent étaient faits pour donner du poids à ses promesses. Il poursuivit :

— Femme de l'Élu du Peuple, n'est-ce pas, à votre gré, un titre aussi glorieux que celui de l'épouse d'un souverain héréditaire, radotant de droit divin sur son trône vermoulu ? Mon trône, moi, je le devrai à mon travail, à cette intelligence consacrée aux intérêts populaires. Le peuple, naguère foulé aux pieds dans la poussière, je lui redonne confiance, comme j'ai réconforté dans ma jeunesse une femme persécutée. Je suis le soldat de la justice, dressé contre l'armée des oppresseurs. Mais j'exige ma récompense. Si je vis pour me battre, je vis aussi pour jouir. Je réclame ma place, que je n'aurai pas seulement gagnée par mes services, mais par ma clairvoyance. J'ai su voir et prévoir, lire dans la nuit, lire la page blanche, parce que je suis soldat et prophète. L'intelligence humaine, aigle et foudre de Jupiter sur cette terre, est dorénavant le seul titre à la majesté ! Ah ! ma toute belle ! quand elle entrera dans la ville à mon côté et entendra les acclamations du peuple, elle ne croira pas avoir fait un mauvais choix.

Transportée, Clotilde pressa tendrement le bras qui la soutenait.

— Nous aurons peut-être de rudes combats à livrer et d'amères déceptions à subir avant ce jour-là, reprit-il. L'heure approche, mais il faut l'attendre encore, sans cesser de travailler. Je sais le secret de conduire la foule, d'organiser sa puissance et de la rendre aussi irrésistible que je la crois en définitive bienfaisante. Je la dirigerai selon les lois naturelles. Je ne suis pas un théoricien en chambre, un songe-creux ou un visionnaire : je suis l'homme de science politique. Le jour où le peuple comprendra mon système, il n'aura qu'un pas à faire pour le mettre à exécution. Un seul pas ; un pas qui se fera de mon vivant ou peu après ma mort. Moi, je suis là pour indiquer au peuple la route du triomphe, la route qu'il devra prendre et qu'il prendra tôt ou tard, puisqu'il est sûr, tôt ou tard, de triompher. Mais ce n'est pas la route qu'on appelle Progrès. Le progrès, pouah ! c'est une tentative bourgeoise de compromis. L'avenir, c'est au peuple qu'il appartient, au peuple et à l'intelligence populaire. En attendant, mon étoile brille, et Je vois maintenant son éclat réfléchi.

— Je remarque, fit Clotilde, avec toute la ferveur que pouvait exiger le plus magnifique des amants, je remarque que vous ne baissez jamais les yeux, que vous ne regardez jamais à terre, mais toujours en haut, ou droit devant vous.

— D'autres que vous l'ont remarqué, approuva-t-il en souriant. Mais nous voici encore devant cet arbre funèbre. Tous les chemins mènent à Rome et le nôtre semble éternellement nous conduire vers lui. C'est le soul mort des alentours.

Il regardait le sombre panache de la cime et l'enflure des branches pudiquement parées de leur dépouille mortelle ; cette mousse, à l'examiner de près, semblait faite d'ébène semé de sel, dont les minuscules cristaux gris donnaient à la masse sombre un éclat livide. On eût dit d'une vieille sorcière, au milieu de la fumée de ses incantations.

— Pas un pouce épargné, fit Alvan, en arrachant une touffe du fuligineux lichen ; cet arbre est mort, mort comme un tronc abattu et dépouillé de son écorce. Beau sujet pour un poète en veine de mélancolie, n'est-ce pas Clotilde ? pour un poète qui viendrait ici, au clair de lune, méditer sur une querelle avec sa maîtresse, ou sur le mal qu'il aurait entendu dire d'elle. À ce propos, ma belle amie, laissez-moi vous supplier de ne jamais prendre en mon honneur de sombres vêtements, si le sort m'appelait le premier à grossir l'armée des ombres infernales. La femme qui affiche en public son mari défunt me paraît manquer de décence, malgré toute la perfection avec laquelle elle peut jouer son rôle de veuve professionnelle.

Il secoua de ses doigts la poussière de lichen et fit observer que le contraste entre la décrépitude du sapin et la prospérité de ses congénères était peut-être plus frappant encore sous le soleil. Puis ses yeux se reportèrent sur la chevelure de son amie où des serpents d'or semblaient se jouer, tandis qu'à petite distance l'arbre paraissait couvert de ternes lézards.

— Verrai-je bientôt votre baronne ? demanda soudain Clotilde.

— Pas avant la cérémonie. Chaque chose à son temps. Vous comprenez : une vieille amie qui fait place à une nouvelle venue,

jeune, belle, casquée de tresses d'or… au premier moment… Mais elle a le cœur solide, je vous en réponds. Soyez sans crainte ; je la connais jusqu'aux moelles ! Elle souhaite mon bien et sert mes désirs. Si je lui ai quelques obligations, elle m'en a de bien plus lourdes encore. Tout ce qu'elle exigera, c'est que ma femme soit digne de moi, doive m'être une bonne compagne dans les luttes à venir. Or, ma fiancée, j'ai sondé son cœur et j'y ai trouvé la moitié du mien : cela suffit pour qu'elle soit agréée par la baronne.

Ils laissèrent derrière eux l'arbre fatal.

— Nous prendrons soin de ne plus revenir par ici, fit Alvan sans regarder en arrière. Cet arbre sort des plantations du monde infernal, où ses pareils bordent l'Achéron. Il s'est miré dans le sinistre fleuve ; Hécate et Hermès le hantent ; Phœbus ne saurait l'éclairer. Symbole de la mort triomphante, il nous paraît lugubre, mais semble familier à ceux de là-bas. Là-bas ! Quand y descendrons-nous ? Le frisson qui agite cet arbre, c'est l'air qui circule entre la vie et la mort, c'est le passage des fantômes qui vont et viennent. Il est planté sur la ligne de démarcation, et j'ai senti le frôlement des ombres. Vous aussi, je crois. La véritable raison — il y a toujours une raison matérielle — c'est que vous aviez chaud et que la fraîcheur du vent vous a saisie pendant que vous aviez les yeux levés. En ce qui me concerne, je me demandais, à ce moment précis, s'il y avait une raison qui pût nous séparer et je devais m'avouer que la mort pourrait nous jouer ce tour. Mais la mort, mon amour, est loin de nous deux !

— Est-elle aussi déplaisante, en réalité, que sur sa photographie ? demanda Clotilde.

— Qui ? la baronne ? Alvan ne put s'empêcher de rire. Il avait été plus facile de défendre la baronne contre son mari que contre cette enfant. C'est la meilleure des camarades, la plus sûre des amies. Elle a ses défauts et ne goûtera peut-être pas le décret qui lui annoncera sa déposition définitive, mais soyez-moi fidèle, et je me porte garant qu'elle vous le sera à vous-même, comme elle me le fut sans aucune défaillance. Ma pauvre Lucie !… Elle est l'hiver, je vous le concède, mais pas l'hiver des steppes. Comparez-la à l'hiver d'un noble pays, à un beau paysage de neige. Les traits de son visage… Elle a une haute intelligence. Que ne dois-je pas à son enseignement ? On rencontre parfois des hommes qui ont de la femme en eux sans être efféminés : ceux-là sont l'élite des hommes. Et les plus remarquables entre les femmes sont celles qui, pour posséder un peu de force masculine, ne perdent pas une once de leur charme féminin. La baronne est de celles-là : cerveau viril, cœur de femme. Je la tenais pour unique avant d'avoir entendu parler de vous. Et voyez ma situation entre vous deux ! Son seul défaut, vous pouvez me l'imputer aussi : elle est venue avant moi, comme je suis venu avant vous. Vous gâterai-je comme elle m'a gâté ? Non, non ! S'incliner devant un jeune homme, c'est reconnaître en lui l'héritier d'un trône, et je respecte la loi salique autant que j'aime mon amour. À une jeune fille, je n'offre pas ma soumission, mais protection et appui. Vous ne me mènerez pas, mais vous me donnerez de la force, et si vous êtes cajolée, ce sera sans gâterie. Ne vous attendez pas, au surplus, à me voir l'aspect de cet arbre funèbre, avant que mes années atteignent la centaine. Et même alors, il pourra en cuire à ceux qui voudront s'asseoir sous mes branches, avec l'idée que je n'aurai plus de sève parce que ma tête sera décolorée. Nous autres Juifs avons le sang vigoureux. Nous sommes la force de la

terre. Nous vous servons, mais il faut que vous pourvoyiez à nos besoins. Sensuels ? Nous avons certainement d'excellents appétits. Pourquoi pas ? Nous sommes héroïques aussi. Soldats, poètes, musiciens, maîtres du Gentil en arithmétique mentale, la plus acérée des armes, nous ne le surpassons pas moins par notre sens commun et notre aptitude à la solidarité. Oui, et à la charité aussi ; sans cela, quels trésors de vengeance n'aurions-nous pas accumulés ? Nous possédons déjà les coffres-forts ; bientôt, nous détiendrons les hauts emplois. Et quand le suffrage populaire sera aussi libre que le cours du sang dans un corps sain, le Juif se trouvera à la tête, au pinacle de toutes les communautés modernes, car il en est l'intelligence dominante. Maintenant, ne voyez dans cette apologie qu'une riposte au stupide mépris affiché pour les Juifs. Je ne suis pas le champion d'une race. C'est au monde, c'est à l'homme que je m'intéresse.

Clotilde fit observer qu'il avait de nombreux amis, tous hommes éminents, et une masse d'adeptes parmi le peuple.

— Oui, admit-il ; oui : Tresten, Retka, Kehlen le Niçois. Ah ! si je ne m'en tenais pas à la légalité, si l'on en venait aux mains, je pourrais compter sur de bons lieutenants.

— Parlez-moi de votre entrevue avec l'Homme de Fer, fit-elle avec une tendre fierté.

— Cette petite tête ambitieuse veut donc tout savoir ? fit Alvan, en caressant de ses lèvres les boucles d'or. Eh bien, nous nous sommes rencontrés, en effet. C'est lui qui en avait manifesté le désir. Nous convînmes que, pour un moment, nous nous trouvions en terrain neutre. Il pourrait, un jour, se voir contraint de me décapiter ou moi de le bannir, mais rien ne nous empêchait,

en attendant, de comparer nos plans de gouvernement. Il me fit voir son jeu ; j'abaissai le mien devant lui : cartes sur table, comme au whist à deux. Il ne mit pas ma sincérité en doute et moi, je l'étonnai en prenant au sérieux tout ce qu'il me disait. Il a eu trop affaire aux diplomates, le vieil Homme de Fer, aux diplomates qui ne croient qu'à la duplicité. Je l'aime pour son amour du sens commun et son dédain des mesquines roueries. Il sait duper un adversaire, mais son adresse est celle des géants : simplicité et prestesse de manœuvres, il n'y a rien qui affole davantage les pygmées. Et c'est comme cela qu'il les attrape, à pleins sacs ! Le monde, ou je me trompe fort, verra de grandes choses : deux géants aux prises. Nous nous sommes réciproquement soumis, avec toute l'aménité désirable, des plans diamétralement opposés, des plans à faire dresser les cheveux de l'Europe ! Et nous nous sommes quittés avec un sentiment d'estime mutuelle. C'est un rude homme, comme l'était mon ami l'empereur Tibère, et comme le fut Richelieu. Napoléon était une belle machine, voilà la différence. Oui, l'Homme de Fer est un rude homme, mais nous pouvons nous affronter. Il n'a pas beaucoup d'idées ; seulement celles qu'il a, il y tient dur comme fer et saurait les faire entrer jusqu'au tréfond du globe. Il a des perceptions vives et de l'imagination : il sait imaginer un plan ennemi, en scruter et en pénétrer toutes les complications, prévoir les combinaisons de son adversaire et ses desseins probables. C'est bien. Nous nous sommes reconnus égaux sur ce point. Il tient à la royauté qui masque son vizirat et lui épargne la peine des patients discours et de la persuasion ; ces talents-là, il ne les possède pas ; ce n'est pas du fer. Nous, nous pensons qu'un métal plus précieux viendra à bout du fer quand s'élargira le conflit. Mais il ne faut pas rabaisser un tel adversaire, et je ne fais pas plus fi de lui qu'il ne le

fait certainement de moi. S'il avait été doué de patience et de facilité de parole, s'il n'était pas petit hobereau, il aurait pu prendre le parti du peuple, en qui il sent la seule véritable force. Et de cette force, il sait bien que le peuple prendra tôt ou tard conscience. En attendant, son parti est encore assez puissant pour ne lui laisser point la crainte de la défaite, et sans doute est-il aussi monarchiste de naissance et de tempérament. Il est singulièrement simple, et, au fond, nullement cynique. Son apparent cynisme n'est fait que d'irritabilité. Ses paroles de mépris lui sont arrachées par les obstacles et accablent les choses, les êtres ou les nations qui entravent son action ou ne peuvent servir ses desseins ; il ne craindra pas de gourmander son roi, si son roi se montre rétif, bien qu'il le respecte au fond ; il tonne contre la patrie de votre amie, parce qu'elle ne se laisse pas assigner de ligne politique et paraît s'affaisser, mais ce n'est pas moins, en Europe, le pays qu'il préfère, après le sien. Où il côtoie le plus le mépris véritable, c'est dans le maniement de ses instruments et de ses dupes, qu'il s'empresse, après les avoir exprimés, d'oublier, autant que de reprendre en main, s'il trouve à nouveau à se servir d'eux. C'est ce qui l'empêchera d'avoir des successeurs. Que moi je meure demain, au contraire, et le parti que j'ai créé survivra. Lui, c'est la digue, moi, je suis le torrent. Jugez auquel de nous deux appartient l'avenir, même si, pour l'instant, il peut me maîtriser. Prussien avant tout, et nettement distinct d'un Allemand, il est Allemand bien défini pourtant si on le compare à nos populations frontières, et ce trait le complète. L'idée d'humanité lui est aussi étrangère qu'elle pouvait l'être à l'épée de notre Arminius ou aux boulets de notre Frédéric. Regardez-le : son œil ! Je l'ai bien observé, pendant notre entretien. Il a de l'imagination, je le répète ; il sait projeter son esprit jusqu'aux limites du

possible, et son œil flamboie, — que dis-je, flamboie ? — lance la foudre. On dirait d'un frondeur des Baléares prêt à faire siffler dans l'air son projectile : son regard porte loin, droit, et atteint son but, à condition, toutefois, comme je l'ai dit, que le but soit à sa portée. Moi, je vois plus loin, et je crois lui avoir démontré que je ne suis pas un songe-creux. À mon sens, quand nous croiserons le fer, j'ai bonne chance de n'avoir pas le dessous. Cela arrivera un jour. Vous frémissez ? Je parle au figuré, ma bien-aimée, soyez sans crainte. Pour combatifs que nous soyons, l'un et l'autre, nous sommes maintenant des hommes rassis et de grandes affaires nous réclament ; un parti a les yeux fixés sur lui ; l'autre attend tout de moi. Ne craignez pas, au surplus, de me jamais voir les armes à la main en face de quiconque. L'adversaire à qui j'aurai une leçon à donner, je le mettrai au défi de toucher comme moi un bouton de gilet à la pointe du fleuret, ou de découper, à vingt pas, des cinq et des huit dans des cartes à jouer, mais quelle que soit son insulte, je ne me battrai pas avec lui, car je sais dompter ma colère et ne me soucie pas de prendre sa pauvre petite vie, qui vaut pourtant certes moins que la mienne. Compromettre l'une ou l'autre, c'est une absurdité.

— Oh, oui ! je vous sens inaccessible aux lâches terreurs ! s'écria Clotilde, pour répondre tout haut à la question qu'elle se posait à elle-même, sur la raison de son admiration, de son enthousiaste amour pour cet homme. Elle trouvait une impression de calme et de sécurité dans la notion du courage qui servait de rempart à son noble bon sens, et l'assurance du sang-froid lucide qui appuyait cette vaillance attestait son invincibilité. Rien ne lui semblait plus naturel, marchant ainsi à son côté, et contemplant en imagination leur commun triomphe, que de faire le pas qui la préparait à devenir sa Princesse Républicaine. Épouse du plus

grand des grands, ce titre la mettait au rang des puissances de la terre ; elle en foulait d'autres aux pieds, avec un sentiment de gratitude pour l'homme qui l'avait portée et la soutenait à cette hauteur. L'Élu du Peuple, détenteur d'une puissance plus haute que celle qui répond aux trompettes des rois ! Pour avoir le droit de s'asseoir à son côté, elle pouvait bien affronter la colère paternelle. Elle pressa le bras d'Alvan, comme pour participer plus sûrement à sa gloire. Était-ce de l'amour ? C'était au moins l'essor le plus haut à quoi sa nature pût prétendre.

Elle indiqua la ville où séjournaient ses parents, au bord du grand lac suisse, et invita Alvan à l'y suivre. Elle lui donna le nom et l'adresse de l'hôtel où elle voulait le voir descendre et fixa l'heure de son arrivée.

— Ne suis-je pas précise comme un employé de bureau ? demanda-t-elle, avec un avant-goût de la réalité à laquelle cette précision donnait corps.

— Méthodique comme un ministre, répondit-il avec conviction.

— Je ne vous ferai pas attendre, promit-elle.

— Plus tôt nous nous réunirons après avoir déclenché l'offensive, plus nous aurons de chance de succès, ma crête d'or.

— Ne doutez plus de moi, cher seigneur. Vous m'avez transformée. Vous avez fait passer une étincelle de votre feu dans mon sang. Tenez : je vous adresserai un mot à votre hôtel pour vous indiquer l'heure propice. Et vous viendrez ; vous serez tout de suite près de moi, je le sais. Je vous connais si bien.

— En général, ô Lutèce, les femmes ne connaissent guère qu'à demi un homme, même celui qu'elles ont épousé. Mais vous, du moins, vous devriez me connaître. Vous savez que si je pouvais donner libre cours à ma volonté, — et elle n'hésiterait pas au commandement, — je vous emporterais tout de suite et vous épargnerais le détestable émoi qui va vous agiter pendant notre intermède avec vos parents.

— Pour un peu, je le souhaiterais, dit Clotilde, avec un regard presque implorant. Puis elle se mordit les lèvres, comme pour retenir ce vœu timide.

Alvan posa le doigt sur une fossette de la jeune fille :

— Soyez brave ; la fuite et le défi au monde restent notre dernier recours. Maintenant que je vous vois résolue, je souhaite encore plus éviter un scandale dont nous laisserons la responsabilité à ceux qui nous y contraindraient. Comment pourriez-vous n'être pas décidée, après que j'ai infusé ma volonté dans vos veines ? L'autre jour, sur la montagne… auriez-vous consenti, alors ? C'eût été bien, certes, mais moins bien. Nous avons tous deux un avenir à ménager, et force nous est, si nous le pouvons, de donner pour l'édification des lecteurs, une bonne et sage tenue aux chapitres initiaux de notre histoire. C'est de la maison paternelle que je veux vous emmener, au bras de votre mère que je veux vous prendre, parmi les souhaits de vos amis. C'est ainsi qu'il sied de présenter au monde la femme d'Alvan.

La lettre de Clotilde à la baronne fut rédigée, approuvée, expédiée. À un œil froid elle eût semblé plus hypocrite qu'elle n'était en réalité. Une lettre de ce genre, s'il faut l'écrire, emprunte forcément le langage des impulsions mises en jeu pour sa rédaction,

et un tel langage, facile à exagérer, peut paraître en discordance avec la situation. Le rédacteur doit se méfier, même s'il est sûr que ses paroles rendent une image fidèle et bien tournée de ses sentiments. À vrai dire, mieux vaut toujours, pour l'étoile qui monte, ne pas s'adresser à l'astre déclinant. Elle peut à peine hasarder un mot qui ne risque de causer une blessure cruelle. Le seul fait d'écrire semble une insulte à l'âge de la correspondante ; on n'écrirait pas à une rivale plus jeune. Si elle parle d'amitié, elle s'attache à de puériles niaiseries ! Le bonheur ingénu qu'elle proclame, pour faire plaisir à la noble sacrifiée, va soulever dans un cœur féminin des vagues tumultueuses. L'affirmation de son amour suggérera des comparaisons avec une souffrance profonde, une souffrance horrible et longuement subie. La lettre de l'astre ascendant semble impliquer que tout sentiment est mort dans l'étoile abandonnée, alors que sa lecture va réveiller ce sentiment dans ce qu'il a de plus aigu, et provoquer en même temps du mépris pour une aussi niaise affectation d'innocence.

L'intelligence du cœur féminin ne faisait pas partie des dons les plus brillants d'Alvan. Il était trop robuste, il avait eu trop de succès. Pour l'homme à bonnes fortunes, les femmes sont des quilles destinées à succomber d'un coup, sous le tour élégant de la main du joueur ; elles se renversent l'une l'autre, ce qui peut se dire, au figuré, de leurs scrupules ou de l'exemple qu'elles se donnent entre elles. Les goûts d'Alvan l'avaient conduit sur les voies du succès, et la faible résistance qu'il y avait rencontrée l'avait confirmé dans son opinion sur le sexe. Son axiome favori, c'est qu'il fallait tout mettre en jeu pour rendre favorable une première impression ; après ce chiffre initial, disait-il, tous vos zéros feront, aux yeux des femmes, des centaines, des mille et des millions ; quant aux plus nobles vertus, ce sont de pâles unités. Il

eût, comme le premier Philistin venu, regardé avec des yeux ronds qui lui eût prédit l'aptitude des femmes à devenir émules des hommes dans la lutte contre le monde. Les femmes, à son sens, devaient faire l'objet d'une poursuite, délassement du politicien analogue à la joie du chasseur, plaisir aigu du poursuivant et de la poursuivie, pimenté par la perspective d'une proche fin de jeu. Il savait apprécier les sentiments des femmes au moment de la poursuite et de la chute, voire un moment encore, mais le changement survenu dans ses propres émotions le rendait inapte à toute communion sincère. État d'esprit commun aux habitués des voies du succès. Pour le moment, il songeait à se marier, et approuva cordialement l'épître à la baronne.

— Il me semble que c'est une lettre fort aimable, et à coup sûr assez humble, opina Clotilde.

— Oui, oui ! admit-il ; elle sait déjà, d'ailleurs, que cette affaire me touche fort.

Voilà pour la baronne.

Puis ce fut l'adieu. Une séparation qui n'est qu'une page tournée avant une rencontre définitive, se prend à la légère et ne va pourtant pas sans un serrement de cœur, mais les dieux sont toujours jaloux du bonheur des mortels. On guette avec émoi l'intervalle qui sépare la coupe des lèvres, même quand on n'a aucune raison de trembler et que la coupe déborde. Alvan dut rassurer, réconforter Clotilde.

— Je sais bien que vous triompherez, soupirait-elle ; c'est inéluctable ; on ne saurait vous résister, comme j'en suis la preuve vivante. Seulement, mes parents ne sont pas d'un abord facile. Je le vois mieux, maintenant que je les ai trompés, quand, par une

sorte de convention tacite, ils m'avaient laissée libre, à la condition que je ne fisse aucun pas décisif. Oui, c'est évident. Mais vous, d'autre part, ne m'avez-vous pas donné un peu de votre force ? Qui vous résistera jamais ? L'épouse d'Alvan doit partager son heureuse fortune au même titre que son cœur, et ne point admettre l'insuccès. Pourtant, à dire vrai, je crains de ne jouer qu'avec les trois quarts de mon être le rôle que vous me soufflez ; il reste une toute petite partie de moi-même qui tremble à l'idée d'affronter la réalité. Non, je ne tremblerai pas ; serrez ma main ; je serai fidèle car je suis toute à vous et mets en vous toute ma foi. Vous n'avez jamais connu la défaite ?

— Jamais, et je ne saurais même m'en représenter l'idée, fit Alvan, d'un ton pensif.

Le dernier mot qu'il lui adressa au départ fut : « Courage ! » Elle lui répondit par le plus tendre des regards. L' « À demain » qu'elle venait de lancer rappelait à Alvan sa promesse et à elle-même qu'elle ne resterait pas longtemps sans défenseur. À se repaître de la vue de cet homme qui était reconnu comme un des élus du monde, elle ne doutait pas de son courage. Elle lui envoya un baiser, et de ses doigts levés lui lança son cœur.

Chapitre 08

Alvan resta seul. Il gardait une foi entière dans la soumission de la fantasque Clotilde et dans le courage dont il avait su l'animer. En ce qui concernait le côté purement matériel du conflit, seul à envisager désormais, il n'était guère besoin d'un plan de campagne. Qui put jamais retenir une femme résolue à l'action ? Ma-

ris et parents s'y sont en vain évertués : ils n'ont point, il est vrai, affaire à la même espèce de femme, mais c'est la même force primitive qui pousse la fille ou l'épouse rebelle à rompre en visière avec les conventions et à faire montre de magnifique déraison. Cela, naturellement, quand sa décision est prise, quand un tentateur sut l'aiguiller sur un but défini et l'exalter assez pour lui faire franchir d'un bond toutes les barrières. Alvan se flattait d'y avoir réussi. Il remerciait le ciel de devoir se mesurer avec des parents. L'apaisante consciente de sa pureté d'intentions imposait silence à sa violence naturelle, qui se fût autrement réjouie d'un refus, prétexte au réveil de ses fureurs. Il voulait, pour prendre femme, obéir à la loi des citoyens rangés : un refus mettrait à mal cette louable ambition, mais les parents en encourraient seuls la responsabilité. Pourquoi admettre l'idée du malheur ? Il lui revint à la mémoire une prophétie que, mi-plaisant, mi-sérieux, il faisait autrefois à ses amis : « Je ne passerai pas la quarantième année. » Ce souvenir lui traversa l'esprit sans l'assombrir. Voyez le téméraire prophète ! Il allait se marier ! Et sa brillante fiancée n'avait rien d'un squelette, d'une ombre pâle, ou d'un arbre rongé de lichen. La fiancée de cette quarantaine fatidique, ce n'était pas la Mort, amis, mais la vie. Le mouvement fit-il jamais avec l'immobilité plus saisissant contraste ? La chevelure de Clotilde suffisait à rendre un frémissement de vie aux ombres glacées, à illuminer de soleil les régions souterraines. Son seul souvenir jetait le désarroi dans le royaume des miasmes empoisonnés, et chassait l'image du doigt phosphorescent et immobile, du doigt en crochet qui nous lance éternellement cet appel : « Viens. »

Songer à sa fiancée printanière, en face des Alpes neigeuses qui faisaient devant ses yeux un jardin céleste au soleil couchant, cela parut à Alvan le suprême degré des joies humaines. Il s'éton-

na d'avoir pu différer si longtemps, — depuis leur première rencontre, — la conquête de Clotilde, et s'avisa que, comme elle, mais plus ardemment encore, il vivait uniquement dans la minute présente. Cette lutte incessante qu'est la politique l'avait distrait, sans doute, de tout autre souci. La politique, c'est la poussière des combats quand s'est abattue la belliqueuse ardeur ; l'amour, c'est la conquête qui suit la victoire. Alvan était, pour l'heure, un fiancé pour qui les Alpes roses déployaient une perspective d'infinies félicités. Son amour instinctif de la lutte, toujours flatté par le succès, contribuait à l'exalter : il y avait encore des obstacles à surmonter avant de pouvoir dire sienne sa fiancée. Il accueillait pourtant sans enthousiasme l'idée du combat ; il y a, chez les plus braves des guerriers, un courage qui ne prise guère la bataille, avant que n'éclatent le crépitement de la mousquetade et le fracas des canons.

Méthodiquement, à son accoutumée, il inscrivit les heures de trains, le nom de l'hôtel indiqué par Clotilde, l'adresse de son père ; il s'assura qu'il avait des cartes de visite, vérifia son attirail d'écrivain et compulsa ses notes prises dans le Code helvétique, car l'affaire allait se dérouler en Suisse, et il comptait autant sur ses arguments de légiste que sur son éloquence. Il réfréna sagement son désir de lancer un télégramme à Clotilde, et se trouva réduit à composer des vers, qu'il jugea lui-même assez ampoulés. Un poète né eût échoué en pareille occurrence, et lui n'était pas un poète, mais un orateur amoureux. Sauvage lié par sa science de la jurisprudence, il avait pour le moment l'ambition d'entrer dans les rangs des sages heureux. Un tel désir était, certes, fait pour les flatter. Pourquoi donc douter de la fortune ? Il n'en doutait pas.

La nuit passa ; le matin vint, puis l'heure du départ. Tard dans l'après-midi, Alvan descendit devant la maison qu'il appelait l'hôtel de Clotilde. On lui remit une lettre où, d'un coup d'œil, il vit qu'il était question de lutte commencée et de désespoir d'un premier échec. « Allons, c'est à mon tour », fit-il sans grande ardeur. Les mots de Juif, de démagogue, de baronne, étaient des flèches qu'il connaissait bien. Les parents de Clotilde, du moins, apprendraient que ce Juif, ce démagogue, ce champion d'une femme malheureuse était un gentilhomme qui saurait respecter leurs droits légaux et naturels, sans rien sacrifier des siens. En se faisant mieux connaître, il les contraindrait à changer de ton.

Enfermé dans sa chambre, il relisait la lettre phrase à phrase, lorsqu'après sa réponse à un coup frappé, la porte s'ouvrit. Alvan bondit sur ses pieds et l'expression de son visage suffit à rassurer la timide visiteuse. C'était Clotilde qui se tenait, hésitante, sur le seuil de la porte.

Congédié, le valet s'esquiva de toute la vitesse de ses jambes serviles, et Alvan attira la jeune fille dans la pièce.

— Alvan, je suis venue…

Elle était comme un oiseau que l'on sent, dans la main, palpiter à en mourir.

Il se pencha sur elle :

— Qu'est-il arrivé ?

Tremblante, toute pâle et la gorge serrée, elle répondit :

— Mon père…

— C'est après l'envoi de ce mot, — il désignait la lettre, — que vous leur avez parlé à tous deux ?

— Il n'y a rien à faire.

— À tous deux : à votre père et à votre mère ?

— À tous deux. Ils ne veulent pas entendre prononcer votre nom ; ils refusent de m'écouter. Je le répète : il n'y a nulle chance, nul espoir de les fléchir. C'est la haine qui les pousse, la haine pour vous et pour moi qui songe à vous. Il n'y avait pas à balancer ; j'ai suivi ma lettre ; j'ai traversé les rues en courant, et c'est faute de souffle que vous me voyez pantelante, et non faute de courage. Le courage, Alvan, vous voyez que j'en ai ; j'ai fait tout ce que je pouvais faire.

Il l'enveloppa de ses bras, et comme un oiseau dans le nid, elle laissa tomber ses paupières.

Mais il ne disait rien ; elle redressa la tête, et devant l'anxiété de son regard, Alvan la serra plus étroitement sur sa poitrine.

— Voilà le foyer que j'aurais à vous offrir, si nous fuyions ensemble, fit-il avec une sorte de frisson, après un regard circulaire sur la chambre. Allons, dites-moi bien tout ce que vous avez à me dire.

— Je vous l'ai dit déjà, Alvan. Il n'y a rien à ajouter. Ils ne veulent rien entendre. Ils ont horreur de vous. Oh ! quel démon les anime !

— Ils ne me connaissent pas encore.

— Ils ne voudront jamais vous voir, jamais.

— Il le faut.

— Ils s'y refuseront. Leur fille, pour avoir osé dire qu'elle vous aime, ils l'exècrent. Emmenez-moi ; emmenez-moi bien loin !

— Fuir ? fuir au moment du combat ? Le rire sardonique d'Alvan disait son appétit de violence. Il faudra qu'ils apprennent de quel bois est fait un Alvan !

Clotilde gémit. Il se berçait d'illusions.

— Je les ai trouvés en train de célébrer les fiançailles de ma sœur Lotte avec un Autrichien, le comte Walburg. J'ai cru le moment propice pour parler à ma mère. Oh ! cette scène ! Ce qu'elle a dit, je ne m'en souviens pas ; c'était un sifflement qui sortait de sa bouche. Quant à mon père, votre seul nom l'a fait changer de visage et de voix. Ils m'ont traitée d'impure rien que pour le prononcer. Il faut que vous ayez des ennemis mortels. Je ne pouvais reconnaître mon père ni ma mère, tant la colère les défigurait. Mais vous le voyez, me voici. « Courage| » m'avez-vous dit : j'ai résolu d'être courageuse et de me montrer digne de vous. Mais je suis sûre qu'on est à ma poursuite. Mon père est puissant dans cette ville, et nous avons tout juste le temps de fuir.

Alvan prit brusquement un parti :

— Une amie ; une habitante de cette ville ; une personne à qui vous puissiez vous fier ; dites-moi son nom, vite ! Il la flattait de la main comme un maître de gymnastique redresse doucement les épaules d'une belle élève.

— Oui, vous avez fait preuve de courage. Ce que je vous demande maintenant, c'est d'obéir à mes ordres. Je ne vous veux pas fiancée fugitive, mais mariée au grand jour de l'autel. Et pour

commencer, il faut sortir d'ici. Connaissez-vous une dame comme celle dont je vous parle ?

Clotilde essaya de protester et suggéra des plans. Elle était convaincue que la fuite seule pouvait prévenir des catastrophes ; elle sentait bien qu'elle avait, en venant se mettre entre les mains d'Alvan, fait appel à tout le courage dont elle était susceptible et qu'elle ne saurait plus que reculer à l'avenir. Déjà, elle ne trouvait plus paroles ni regards à opposer à la chaude et tendre volonté d'Alvan ; elle hésitait et s'avisa soudain de l'endroit où ils se trouvaient ensemble. Elle ne pouvait refuser, comma il le proposait, la protection d'une amie de son sexe ; tout à coup rougissante à l'idée de supplier un homme de l'enlever, elle frémit de toute sa féminine pudeur, malgré le désespoir féminin qui l'y poussait ; soudain consciente de la pauvreté de sa vêture, elle donna le nom d'une M Emerly qui demeurait près de l'hôtel. Et aussitôt, elle se sentit le cœur lourd comme une pierre.

— C'est pour vous ! s'écria Alvan, partagé entre la douleur de sa perte et la joie glorieuse de sa générosité. C'est en vue du triomphe final qu'il renonçait à elle.

— Ma femme ne peut pas être enlevée par un voleur de nuit. N'êtes-vous pas ma femme, ma fiancée aux cheveux d'or ? Vous pouvez vous parer de ce titre, comme si nos serments avaient été échangés. Pourtant je renonce à vous jusqu'à ce que nous puissions les échanger en public. Il ne sera pas dit de la femme d'Alvan, à l'heure de sa gloire, qu'elle est venue au mariage par la porte dérobée.

Cette orgueilleuse confiance dans l'avenir galvanisa Clotilde. Elle était pourtant assez calmée par son découragement pour sai-

sir l'origine d'une telle superbe, mais elle n'admirait pas moins qu'Alvan sût, aussi bien, faire de soi le centre du monde. Elle retrouva un peu de son enthousiasme et admit qu'Alvan prenait peut-être le parti le plus sage. En tout état de cause, ils étaient unis à jamais. L'entrée de Clotilde à l'hôtel et sa présence dans la chambre constituaient bien des faits irrévocables. En attendant la voiture commandée par Alvan, elle se sentait à demi mariée. Aucune confusion ne la faisait rougir. Son courage la soutenait : les flammes ne brûlent pas qui se place au milieu de leur cercle, et cette chambre, contemplée du dehors, était bien le centre de l'incendie. Elle réprima son désir de se jeter au cou d'Alvan et de le remercier de sa générosité chevaleresque, pour ne pas porter atteinte à cette générosité même. Elle n'était, d'ailleurs, nullement gênée, et pour achever de la mettre à l'aise, Alvan fit appel à toute sa gaîté, à toute son affabilité naturelle. Aussi, au sortir de la pièce, se sentait-elle, malgré ses tristes pressentiments, plus que jamais attachée à lui.

Elle vit, à la porte de l'hôtel, une domestique de ses parents gravir le perron. C'était une femme d'un certain âge qui conta, à grand renfort de protestations de dévouement, que le général lançait toute la ville aux trousses de sa fille.

Clotilde lui dit où elle allait et se trouva, une demi-heure plus tard, dans le salon de M Emerly à qui elle venait de présenter Alvan. Elle conta son histoire et fit part de la tyrannie paternelle à son hôtesse qui lui témoigna sa sympathie et lui offrit asile.

Toute l'Allemagne connaissait Alvan. On le savait aussi libre en morale que révolutionnaire en politique, mais son grand air, son noble visage, sa parole éloquente et plus encore la preuve de respect qu'il donnait à sa fiancée et de déférence à sa famille, lui

conquirent les bonnes grâces de la dame. Elle promit de faire tout son possible pour les amants. Ils se trouvaient, au surplus, dans une de ces situations romanesques auxquelles bien peu de femmes savent résister.

M Emerly n'eut pas longtemps à attendre pour donner la preuve de sa sincérité.

Un regard distrait sur la rue lui montra la mère et la sœur de Clotilde qui se dirigeaient vers sa demeure. Que faire ? S'agissait-il d'une visite fortuite ? Elle avertit Clotilde, qui poussa un cri d'angoisse, cependant qu'Alvan exultait :

— C'est le ciel qui les envoie. Laissez-moi voir votre mère et lui parler. Il ne pouvait rien arriver de mieux.

M Emerly hocha la tête d'un air de doute, consulta Clotilde du regard, puis :

— Je crois plus prudent, opina-t-elle, d'affirmer, si on me le demande, que vous n'êtes point ici, et que j'ignore où vous vous trouvez.

— Oui, oui, supplia Clotilde ; faites cela.

Elle se tournait à demi vers Alvan, suspendue à ses lèvres et toute raidie d'angoisse.

— Non ! trancha l'homme, blessé dans son orgueil et dans sa vanité. Du jeu franc ; pas de subterfuges. Commencer par un misérable mensonge ? Non, Madame, je ne voudrais pas vous imposer, en notre faveur, le poids d'un mensonge mondain. Ce serait, d'ailleurs, de mauvaise politique. Oui, pis qu'un crime, une faute, comme disait l'honnête cynique. Nous allons descendre au-de-

vant de M de Rüdiger et nous lui présenterons l'homme qui aspire à la main de sa fille.

Clotilde chancelait d'angoisse et son amie était fort troublée. Mieux qu'Alvan, elles savaient toutes deux ce que leur réservait cette entrevue. Mais fort de sa confiance en lui-même, l'homme leur imposa sa volonté.

Alvan et Clotilde nouèrent leurs mains pour descendre au salon de M Emerly. La jeune fille articula avec effort :

— Ne m'abandonnez pas !

— Ai-je l'air de vous abandonner ? L'accent profond de la question dictait la réponse.

— Oh ! Alvan… reprit-elle. Elle allait ajouter : « Prenez garde », mais sans lui en laisser le temps, il lui baisa les doigts, avec un : « Fiez-vous à moi », qui contraignit Clotilde à noyer ses frissons dans une confiance aveugle et un total abandon.

— Connaissez-moi donc mieux ! tel était le cri d'alarme qu'elle eût voulu lancer, tant qu'il était temps encore de fuir la maison et de passer, sans la franchir, devant la porte fatale. Pour sincère que fût sa passion, elle savait la fragilité du vase qui la contenait, mais retrouvait en elle un vestige de son exaltation (vite muée en désespoir) qui lui laissait l'illusion de se confondre avec l'homme qu'elle admirait, dans son orgueil superbe et triomphant.

Un tel état de confiance aveugle et de total abandon risque de dégrader la volonté et de faire de l'esprit qu'il avilit une récompense médiocre pour le vainqueur. Abdiquer sa personnalité pour chercher peureusement auprès d'un autre un abri contre les tempêtes, c'est, en fait, manquer à sa foi en cet autre et se vouer

au génie de la Force, sous quelque forme et dans quelque sens qu'il se manifeste. Fermer les yeux devant le danger, c'est se donner en proie et renoncer à son libre arbitre.

Voyez-la s'avancer. Si son héros est abattu, si elle doit souffrir de sa défaite et de la confiance qu'elle avait mise en lui, son aveuglement lui fera l'effet d'une vertu sublime et elle n'y reconnaîtra point la déplorable faiblesse qui demandait protection à un vain déploiement de force surhumaine. Le surhumain, elle considérera, tant que dureront ses épreuves, qu'en y prétendant, il a trompé sa légitime attente : surhumain, il ne l'était qu'en Juiverie, ce démocrate qu'elle avait songé à épouser. Pour se mettre en paix avec leur conscience, les pusillanimes cherchent à se consoler, faute de pouvoir se justifier. L'amour qu'elle lui portait, par cela même qu'il répondait à la superbe d'Alvan, était lié au succès. Clotilde était prête à fuir avec lui et à l'aimer fidèlement, mais elle pouvait estimer, non sans raison (bien qu'à vrai dire, la froide raison ne fût peut-être pas de mise en l'espèce), que refuser la fuite pour affronter la lutte, c'était faire de leur amour l'enjeu du succès. Soulever la tempête et courroucer la destinée, c'était la livrer aux furies, et la raison, la plus froide raison, toujours chère, aux heures d'épreuve, aux cœurs lâches, lui souffle qu'en jetant les dés du joueur, il obéissait plus à son outrecuidante foi en sa chance qu'à son amour de l'enjeu. La froide raison des poltrons a de singulières perspicacités et sait découvrir le nœud de la vérité. Si clair est son coup d'œil que, si ce nœud résumait tout l'homme, il suffirait, en face d'une crise, de nous transformer en poltrons pour déchiffrer du premier coup un cœur, et pour stupéfier le Sphinx de la vie par une épigramme qui livrerait le secret de sa plus mystérieuse créature. Mais la nature d'Alvan présentait des replis que ne pouvait pénétrer la perspica-

cité la plus claire d'une fille timorée, comme le monde a des mystères à quoi ne peuvent atteindre les plus aiguës des épigrammes.

— Courage ! dit-il, et Clotilde, toute tremblante, répondit :

— Soyez prudent.

Ils étaient maintenant en présence de la mère et de la sœur de Clotilde. À la fenêtre, la sœur, insignifiante créature, baissait la tête. La mère, debout au milieu du salon, fronçait les sourcils d'un air agressif et son regard se chargeait d'éclairs. Elle regarda le couple en face, puis :

— Que cet homme s'en aille ! Je ne souffrirai pas qu'il m'approche ! cria-t-elle.

Alvan s'avança :

— Dites-moi, Madame, au nom du ciel, ce que vous avez contre moi ?

Elle lui tourna violemment le dos :

— Allez-vous-en. Mon mari saura traiter un homme de votre espèce. Hors de ma vue, vous dis-je !

La brutalité de cet accueil galvanisa Clotilde. Elle alla vers Alvan, posa la main sur son bras et, se sentant, pour un instant, presque son égale, dit :

— Allons-nous-en ; venez ; je ne souffrirai pas qu'on vous parle de la sorte. Personne ne vous traitera ainsi en ma présence.

Elle s'attendait à le voir, après un tel exorde, renoncer à une impossible tentative. Mais Alvan se contenta de presser la main

de la jeune fille et déclara à M de Rüdiger qu'aucune parole sortie de sa bouche ne pouvait l'irriter.

— Rien ne me fera oublier que vous êtes la mère de Clotilde. La mère de la femme que j'aime peut me dire tout ce qu'elle voudra. Je supporterai tout.

— Un homme souillé de toutes les iniquités que le monde abhorre ! Le voir tenir ma fille par la main ! C'est trop abominable ! Et parce qu'il n'y a personne ici pour le châtier, il ose s'adresser à moi et me parler de sa sale passion pour ma fille. Je le répète : tout ce que vous avez à faire, c'est de vous en aller. Mes oreilles sont fermées. Libre à vous de m'exaspérer, de m'insulter ; vous ne me ferez pas bouger d'un pouce. Hors d'ici ! Elle frappa du pied ; toute sa personne crachait le mépris.

Alvan s'inclina, et avec un sang-froid parfait :

— Je vais de ce pas trouver le père de Clotilde ; avec un homme raisonnable, j'espère arriver à m'entendre vite.

— Entrez dans sa maison, et il vous fera jeter à la porte par ses valets.

— Croyez-vous ? Je ne suis pas de ces hommes qu'on chasse, fit Alvan avec un sourire. Mais je profiterai de votre avertissement, Madame, et dans l'intérêt général, j'éviterai au père de Clotilde la tentation d'un geste pareil. Il ne sait pas encore à qui il a affaire. Je lui écrirai.

— On renverra vos lettres sans les ouvrir.

— Il est évident, Madame, que ma patience même a des bornes.

— La mienne est à bout, Monsieur.

— Vous nous réduisez à ne compter que sur nous-mêmes et ne nous laissez pas d'autre alternative.

— Vous ne m'avez pas attendue pour agir. Vous avez déjà brisé la réputation de ma fille en lui persuadant de quitter la maison paternelle sans esprit de retour. Oh ! on vous connaît ! on connaît vos procédés à l'égard des femmes comme des hommes. Nous vous connaissons, et il ne nous reste, Dieu merci, pas grand chose à apprendre sur votre compte, voleur que vous êtes !

— Voleur ! La voix d'Alvan relevait le mot en un vibrant écho. L'orgueil blessé se révoltait et l'homme se faisait si menaçant que M de Rüdiger eut conscience d'avoir touché à une blessure toujours saignante. Il était si terrible à voir qu'elle atténua la portée de son accusation :

— Vous m'avez volé mon enfant ! précisa-t-elle.

Clotilde, éperdue et déchaînée, redressa la tête :

— Mensonge ! Il ne m'a pas volée. C'est de mon plein gré, et pour échapper à votre dureté, mère, — penser que je vous appelle mère ! — pour fuir les malédictions et les menaces de mon père que je suis allée à lui. Oui, c'est près de lui que j'ai cherché refuge, dès que j'ai compris que je lui appartenais plus qu'à vous. Et jamais je ne vous reviendrai. Vous avez tué ma tendresse de fille ; j'appartiens à cet homme que vous insultez parce que je l'aime uniquement et à jamais, parce que je serai la compagne de sa vie, quoi qu'elle nous apporte, parce que je serai sa femme. Foulez-le aux pieds : c'est moi que vous piétinerez. Faites méchant visage à votre fille qui, entre tous les hommes, a choisi celui-là pour l'ado-

rer et le suivre de par le monde. Je le suivrai. Je suis à lui. Je mets ma gloire en lui.

Le regard qu'elle fixait sur Alvan semblait dire : « Eh bien ! suis-je digne de vous maintenant ? Et le moment n'est-il pas venu de fuir ensemble ? »

Elle fut déçue, et rien dans les yeux d'Alvan ne répondit à son attente. Ce fut comme si sa beauté, mirée dans une glace, n'avait rencontré qu'un reflet brumeux de métal. Très calme et souriant, Alvan reportait les yeux de Clotilde à sa mère.

— Vous m'accusez, Madame, d'avoir volé votre fille. Vous allez reconnaître que vous me faites tort. Clotilde, ma Clotilde ! puis-je entièrement compter sur vous ? Y a-t-il un sacrifice qui, si je vous en prie, puisse vous paraître trop dur ? Êtes-vous prête, sur un signe de moi, à aller où je vous le dirai, à faire ce que je vous demanderai ?

Le calme d'Alvan, l'énigme de ses paroles la glacèrent d'angoisse. Elle n'en répondit pas moins :

— Vous pouvez compter sur moi, mais, aussitôt révoltée de sa propre soumission, honteuse de se montrer trop asservie devant sa mère et, plus affreusement apeurée encore du rôle joué par Alvan, elle s'écria :

— Oui, j'obéirai ; je ferai tout ce que vous voudrez. Je suis à vous. Ordonnez-moi ce qui vous plaira, n'importe quoi, sauf de retourner chez ceux que j'appelais jusqu'ici mes parents ! Ah ! non, pas cela !

— C'est cela pourtant que je veux vous prier de faire, répondit Alvan dont le calme sourire s'accentua et se fit plus étrange, plus

artificiel, plus indéchiffrable. Ce sacrifice suprême auquel vous pouvez vous plier en mon nom, êtes-vous prête à l'accomplir ? Dites !

Elle s'efforça de lire à travers le masque d'Alvan, mais ses yeux implorants ne purent le percer.

— Si vous avez le cœur de me le demander, si tel est réellement votre désir, soit ! acquiesça-t-elle. Mais songez à ce que vous faites. Oh ! Alvan, ne me renvoyez pas chez eux. Réfléchissez !

Il continuait à sourire d'intolérable façon. Il était décidé à gagner, à recevoir, et non à prendre, une épouse nantie de la bénédiction paternelle, une fille sans tache, un des brillants vases d'argent du monde.

— C'est pour moi, songez-y, pour me servir que vous ferez cela, répondit-il. Et maintenant, Madame, je vous rends votre fille. Vous le voyez, elle m'appartient bien ; elle m'obéit ; et c'est moi qui, pour un temps très bref, vous la rends. C'est parce que je l'en prie, ne l'oubliez pas, qu'elle retourne chez vous. Sur ce, Madame, j'ai l'honneur… Et il s'inclina profondément.

Puis, se tournant vers Clotilde, il la prit dans ses bras :

— Ce que vous faites, pour vous plier à mon désir, je ne l'oublierai jamais, mon amour. Et jamais je ne pourrai vous remercier assez. Je sais combien vous coûte une pareille soumission. Mais voici venue la fin de vos épreuves. Le reste me regarde. De tout votre cœur comptez sur moi. Obtempérez à leurs ordres, mais ne vous laissez pas opprimer. Soyez sûre que je saurai comment on vous traite et qu'au moindre acte d'injustice j'ac-

courrai pour vous reprendre. Sentez cela et ne soyez pas malheureuse. On ne nous tiendra pas longtemps séparés. Soumettez-vous un instant à la volonté de vos parents : c'est la mienne, en définitive, qui sera la plus forte. Persuadez-vous que moi, votre fiancé, je ne puis échouer dans un de mes desseins, parce que je n'hésite jamais. Tenez-moi pour l'unique étoile de votre monde et gardez les yeux fixés sur moi. À bientôt. Patience ! Soyez fidèle, et nous ne ferons qu'un !

Il baisa des lèvres froides, pressa une main inerte. Le sublime affreusement vide de cette générosité apparut clairement à Clotilde, sous le regard méprisant de sa mère.

Alvan ouvrit les bras sans la quitter des yeux et elle resta debout, à demi morte, au milieu de la pièce. Elle comprenait pourtant qu'il venait de faire montre d'une suprême maîtrise et de donner une leçon à ses aristocrates de parents en leur montrant qu'il savait, au besoin, se plier à leurs us et coutumes, et ce sentiment dissipa un instant en elle l'impression de son inaptitude à être ainsi laissée seule. Alvan était grisé par la contrainte qu'il venait de s'imposer par largeur d'esprit, par condescendance aux nécessités et aux conventions familiales. Il ne songeait qu'à son exploit et qu'à ses répercussions probables : il venait d'effacer sa réputation fâcheuse parmi ces gens dont il allait prendre la fille pour en faire sa femme, et la magnanimité de son geste, — dont son ultime salut à l'épaule de M de Rüdiger faisait ressortir l'ampleur — lui laissait supposer que le plus fort était fait. Dorénavant, il n'aurait plus affaire à de sottes femmes ; c'est en face du père de Clotilde qu'il se trouverait. Les femmes avaient le privilège d'opposer leur déraison au feu divin ; avec les hommes, rien

de pareil à craindre : ils s'affronteraient sur un terrain où cet éternel lutteur n'avait jamais connu la défaite.

Inerte, les yeux fixes, pétrifiée par une stupeur qui lui interdisait toute pensée, Clotilde regardait Alvan distribuer, avec un formalisme rigoureux, des saluts étudiés à M et à M de Rüdiger, et à la maîtresse du logis. Il partait ; il s'en allait vraiment et l'abandonnait. Elle tendit imperceptiblement les mains vers lui et son attitude disait qu'elle mettait toute sa force dans ce geste. Elle le vit sourire d'un incompréhensible sourire, celui du vainqueur qui abandonnerait à l'ennemi un champ de bataille. Elle n'obtint rien de lui que cet impassible sourire et attribua à cette froideur le fléchissement de sa pauvre énergie.

— Tu t'offrais à fuir avec lui comme il te l'avait proposé, se dit-elle. Il pouvait disposer de toi, et il t'a repoussée !

Chose incroyable et pourtant trop évidente : il était parti ! la pièce était vide, sombre et silencieuse comme une prison.

— Il ne veut pas de toi ; c'est pour te renier plus facilement qu'il te livre à eux.

Ces mots, elle les prononça à mi-voix, dans un gémissement, avec un regard sur sa mère que son triomphe faisait haleter et laissait inexorable, sur sa sœur qui baissait la tête, sur M Emerly, debout près de la fenêtre.

Instinctive et rapide comme le vol du lynx des cavernes vers la lumière, sa lâcheté lui souffla qu'elle était abandonnée et qu'une pleine soumission lui vaudrait seule la paix.

Et voici son raisonnement : si Alvan l'avait prise, elle n'eût été coupable, en fuyant avec lui, que d'un de ces coups de tête qui

sont tout à la gloire de l'amour quand le mariage les sanctionne. En la repoussant, en l'abandonnant, il faisait d'elle non plus seulement une fille folle, mais une réprouvée. Son départ subit n'était pas plus naturel que le rôle qu'il avait assumé. Mais il ne l'en avait pas moins assumé, et il laissait du même coup Clotilde à la merci de ceux qui pouvaient la relever. Son humiliation et sa terreur l'empêchaient de voir plus loin que l'heure présente, et de ce cercle rétréci, elle jugeait Alvan à la mesure de sa pitié pour elle-même et l'accusait, au nom de sa propre couardise, d'avoir agi sans discernement. Ballottée par les flots d'un naufrage moral, elle voyait, dans la folle témérité de cet homme à braver une puissance supérieure à la sienne, une égoïste cruauté à l'égard de la femme qui avait, pour l'amour de lui, renoncé à tout, et s'était, en son nom, lancée dans l'abîme des tempêtes. Elle se sentait si seule, pour flotter ou pour sombrer ! Alvan était parti. L'homme qui épanchait sa fureur dans la pièce, qui proférait des menaces contre son « infâme amant, ce sale Juif, ce voleur fieffé, ce gredin, ce gibier de potence », qui lançait des injures affreuses et impossibles à transcrire, c'était son père. Comment il était arrivé, elle n'en savait rien. C'est à lui qu'Alvan la livrait.

Les insultes qui pleuvent sur un amant n'ont en général d'autre effet que de rehausser ses mérites aux yeux de la femme qui l'aime. Mais si l'amante a le cœur faible et doit subir la honte par la faute de l'homme qui lui paraît cruel, elle perd parfois la notion des choses et courbe la tête comme une fleur brisée. Son premier reproche : « Si vous aviez été plus prudent, ceci ne serait pas », cède bientôt la place à cette réflexion muette : « S'il avait été plus fidèle ! » Cette accusation n'implique pas nécessairement la croyance à la déloyauté, mais le seul fait de la formuler indique un relâchement des liens de la tendresse. Relâchés ne veut pas

dire brisés ; mais ce relâchement permettra un jour de les couper avec un moindre effort et une moindre peine.

Alvan l'avait laissée exposée à la tempête dans une frêle embarcation, et sans se rendre certainement bien compte des assauts furieux qu'elle allait subir. Si Clotilde eût été à même de réfléchir, elle lui eût rendu justice, mais contrainte par lui à une confiance aveugle, elle ouvrait soudain les yeux sur une force adverse et armée de moyens matériels. Elle qui s'était vue jusque-là favorisée d'une indépendance extraordinaire, elle fut soudain traitée en enfant rebelle et littéralement traînée dans les rues par son père, qui l'avait saisie aux cheveux — les cheveux d'or chers à Alvan — et la tenait sous la menace d'un couteau de chasse dont il s'était armé, en apprenant que sa fille venait de s'enfuir chez le Juif. Il semblait indifférent au scandale ; son mépris de l'opinion se teintait peut-être même d'une sorte de délectation morose. Il se réjouissait de démontrer qu'autant que la pleine connaissance du caractère féminin, deux ou trois axiomes aident à bien mener les femmes, — mieux peut-être même parce que d'application plus facile, — et que l'on ramène à sa place une fugitive à coups de fouet au lieu de perdre son temps à la poursuivre, elle qui aime tant courir. La police monta la garde autour de la maison, sur l'instigation du général qui vitupérait contre la folle hardiesse et le banditisme du Juif et prédisait de sa part des entreprises désespérées. Il enferma sa fille et déclara son intention de la traiter, à l'avenir, avec un total despotisme, seul remède pour la guérir, telle qu'il la connaissait. Qu'il la connût ou non, il connaissait la vertu de sa médication. Il savait que les osiers sont faits pour plier. À grand bruit de marteau, il cloua de sa main les volets de la chambre où il la tenait prisonnière, puis s'en alla hurler par la maison que quiconque essaierait de communiquer avec elle serait

tué comme un chien. Toutes manifestations d'une force plus convaincante que celle d'un orateur.

Clotilde restait donc sans amis, insultée, dégradée, plongée en pleine nuit au milieu du jour, abandonnée par son amant. Elle se laissa choir sur le plancher, et un peu affolée par les rudes coups du sort, songea que l'heure de la réalité était venue. Le monstre la tenait. Elle était isolée ; on lui portait ses repas comme à une prisonnière. Elle n'avait pour la soutenir que son obstination naturelle et persistait encore à s'y cramponner, quand la lassitude commençait à lui en faire sentir déjà l'inanité. Chaque fois que son père venait voir si elle était brisée, elle répondait : « J'épouserai Alvan » et mettait dans ces paroles l'énergie des faibles qui trouvent une assurance dans le son de leur propre voix. Le général écoutait et annonçait sa prochaine visite. Cette lutte entre la contrainte et l'endurance se poursuivit quelque quarante heures. Puis, épuisée, Clotilde se prit à songer : « Il est étrange que mon père soit si furieusement exaspéré contre cet homme. Aurait-il, pour cela, des raisons que j'ignore ? » L'inhabituelle dureté de son père imposa ce doute à sa faiblesse, toute prête déjà à baiser la main qui la frappait. Et bientôt, elle en vint à songer aux raisons connues d'elle. Involontairement, elle adopta le point de vue de ses parents et reconnut que les apparences étaient sinistres : c'est à la réputation d'Alvan autant qu'à sa décision fatale qu'elle devait les rigueurs de son traitement. Sa misère était le fait des erreurs de jugement et de conduite de son amant.

Peut-être, cependant, Alvan travaillait-il à sa libération, était-il près de l'arracher à sa prison. Elle prit à nouveau, contre ses bourreaux, le parti de l'homme qu'elle aimait et griffonna de son mieux, en s'aidant des lueurs filtrées par les fentes des volets, un

mot qui le suppliait d'accourir. Elle mit tout son cœur dans cette rédaction. Un autre billet à son amie anglaise protestait de son amour pour Alvan, mais avec moins d'abandon et avec une froide résignation à sa perte. Tout était si sombre autour d'elle !

Sur ces entrefaites, elle entendit gratter à la porte. La femme de chambre en qui elle avait confiance apportait des nouvelles d'Alvan ; maîtresse et servante agenouillées contre la porte communiquèrent à travers le panneau. L'espoir palpita dans le cœur de Clotilde, cependant que les murmures s'échangeaient :

— Où est-il ?

— Parti.

— Mais où ?

— Il a quitté la ville.

Clotilde glissa sous la porte la missive destinée à son amie, mais garda celle qu'elle avait écrite pour Alvan. Blessée au vif par sa désertion, elle se donna pour raison qu'il ne servait à rien d'expédier une lettre à un homme sans adresse. Elle ne se demanda pas si son informatrice était de bonne foi : elle avait besoin de désespoir comme les épuisés ont besoin de repos.

Elle pleura toute la nuit : ce fut une de ces nuits où le torrent des larmes balaye en nous tout ce qui n'est pas diamant, à supposer que notre carcasse comporte une parcelle adamantine. Si elle pleurait avec une aussi délirante constance, c'est qu'elle sentait la nécessité de noyer cette pitié pour sa propre personne qui avait été l'aliment de son douloureux amour. Ceux qui ont du cœur pour la lutte ne pleurent pas de la sorte. Au matin, elle n'était plus qu'un fossé desséché de larmes : elle ne s'apitoyait plus sur

son propre compte et se croyait indifférente ; en d'autres termes, elle ne se sentait plus de forces pour la lutte ; la réalité était trop forte !

Ses sœurs vinrent la supplier de céder : épousant Alvan, à quel avenir allait-elle condamner les belles-sœurs d'un homme pareil ? Lotte devrait renoncer au mariage avec le comte Walburg ; l'infamie du nom d'Alvan ferait de leur maison un lazaret et d'elles-mêmes des réprouvées.

Elle subit ensuite l'assaut d'un frère favori, dont la sympathie déchaîna à nouveau le flot de ses larmes, et qui l'accabla d'arguments irréfutables. Comment le beau-frère d'un infâme démocrate Juif pourrait-il garder la tête haute dans son régiment ? Il serait contraint de renoncer au service ou de se battre tous les jours avec ses camarades qui, à tort ou à raison, abhorraient tous Alvan. L'alliance de cet homme leur serait fatale et compromettrait surtout la carrière militaire et diplomatique de leur père, dont la vie serait brisée.

Àdéfaut de répliques, Clotilde trouva des larmes nouvelles, larmes de pitié maintenant pour sa famille autant que pour son amant lointain. Elle se sentait déjà séparée de lui, avec un cœur sec et vide, comme ceux que déserta toute pitié pour eux-mêmes. Impuissante désormais à s'apitoyer sur son propre compte, malgré une secrète et persistante inclination, elle éprouvait un languissant désir de bien-être matériel. Après son rude châtiment, elle souhaitait les caresses des siens. Elle avait soif de marques d'affection qu'elle savait pourtant intéressées, mais qui apportaient à sa triste expérience un parfum de la vie d'autrefois. Alvan était parti. La pauvreté d'imagination de Clotilde lui représentait ce départ comme un définitif abandon et comme le glas de leur

amour. Il était parti ; il avait commis une faute irréparable ; il avait fui la lutte provoquée par sa folle présomption et qu'il jugeait trop redoutable ; il n'était mi l'amant qu'il se croyait, ni le maître des hommes qu'elle avait cru.

Dans son découragement profond, Clotilde ne put supporter la vue d'un des portraits d'Alvan ou d'un souvenir quelconque qui le lui rappelât. Celui qui eût dû être près d'elle était parti et ne pouvait la défendre contre les assauts terribles qui la laissaient presque sans vie. Elle se sentait abandonnée, et faute d'imagination, crut qu'il ne lui restait plus rien à faire qu'à retomber sur les siens. Elle fit sa soumission à sa mère. Dans la lutte suprême contre une faiblesse qui parlait tour à tour au nom de son amour ou de sa lâcheté, elle interpréta ainsi sa défaite : « Il peut venir ; s'il vient, en effet, je serai à lui ; sinon, c'est aux miens que je me dois. »

Il lui avait appris à compter aveuglément sur lui, et elle lui obéissait passivement jusqu'à se libérer de lui. C'est la même confiance qui pousse le croyant à promettre au saint sa foi s'il veut seulement se manifester. Clotilde, en tout cas, se soumit. D'où grande joie dans la famille, dont elle goûta les caresses.

Chapitre 09

Après son hautain exploit, Alvan regagna son hôtel, où le spectacle de la chambre qui, le matin même, avait vu entrer Clotilde, lui serra le cœur. Il se mit à rédiger sa première lettre au général de Rüdiger et fit taire une voix secrète qui lui reprochait d'avoir dédaigné le chemin facile, pour s'engager sur un sentier inconnu

et périlleux. Quel qu'il fût cependant, sa confiance en lui était assez forte pour lui donner la certitude de s'y frayer sa route, mais cette assurance n'empêchait pas le fantôme de Clotilde de le poursuivre d'un regard inquiet. L'insistance de ce regard finit par le faire songer par delà sa propre personne, à un acteur qui n'avait pas demandé à jouer son rôle, pour brillant qu'il fût. Lui, il appliquait toute son énergie au rôle qu'il s'était assigné, pour s'en tirer victorieusement. L'événement, sans aucun doute, tournerait à son crédit, et il entendait à l'avance les commentaires flatteurs du monde.

— La femme d'Alvan, dirait-on, fut honorablement conquise, au sein de sa famille, comme il sied à la femme d'un docteur en droit, quand il lui aurait suffi, pour l'enlever, selon l'ancienne et illégale pratique, de faire appel à un cocher. Alvan, le républicain, est avant tout bon citoyen. Considérez sa vie passée d'après ce trait de caractère.

Cet homme, dont l'ardente rébellion avait si souvent défié le monde, se faisait, par désir d'une passion respectable, strictement observateur, sinon esclave, de ses lois, comme ces hauts personnages qui ont satisfaction à répondre au salut profond de la foule. Il faut évidemment, pour leur auguste sérénité, que la foule salue d'abord, mais le petit signe de tête qu'ils rendent en échange n'a rien d'indépendant. En cessant d'être un rebelle, Alvan se voyait dignitaire reconnu de la société et tombait dans les chaînes de cette situation nouvelle.

Clotilde avait passé dans cette chambre et donné la preuve de ce qu'on pouvait attendre d'elle. Elle s'était compromise et avait mis en jeu son honneur de jeune fille ; ses parents devaient le comprendre et agir en conséquence. Sa sotte de mère serait mise

à la raison par le général, qui était homme du monde et ne songerait pas à repousser, — du moins dans l'état actuel des choses, — un gendre honorable et appelé, en définitive, à faire l'orgueil de sa maison. « Donne-moi, ami, une fleur de ton jardin, et je réjouirai, en la portant un jour, ton cœur paternel. »

La lettre dépêchée, Alvan se mit à arpenter la chambre en compagnie du fantôme de Clotilde. On vint bientôt le prévenir que le comte Walburg et un autre familier des Rüdiger demandaient à le voir. Ces messieurs n'apportaient pas de réponse du général, mais prétendaient obtenir d'Alvan la promesse de renoncer à Clotilde. Il s'y refusa, bien entendu, et à leur suggestion que le général pouvait avoir assez d'influence pour le faire chasser de la ville, répondit par une mise au défi de le faire. Mais cette orgueilleuse réponse ne l'empêchait pas de voir plus loin que les paroles des deux envoyés, et de découvrir un accent nouveau pour lui, un accent sinistre et extraordinaire, dans leur façon d'accueillir ses prétentions à la main d'une femme de leur caste.

Sans cesse en lutte contre la société, Alvan n'avait pas encore pleinement compris l'opinion que cette société se faisait de lui, et dans les circonstances présentes, son impétueux désir de signer la paix lui avait fait négliger la question. L'attitude des deux visiteurs était un coup brutal qui l'éveillait en sursaut. Ils s'astreignaient à une politesse pointilleuse et ne mésestimaient pas des mérites faits pour commander le respect d'homme à homme. Mais sous la courtoisie de commande, leur raideur proclamait l'impossibilité d'une union entre Clotilde et un homme tel qu'Alvan, et semblait désigner le rideau qui masquait son histoire. Alvan ne pouvait le soulever pour présenter sa défense, ni sembler remarquer le mépris secret que l'on affichait pour son caractère,

et malgré la rage qui lui bouillonnait dans la gorge, force lui était de ravaler l'apologie et l'insulte et de rendre politesse pour politesse, avec une bouche qui eût voulu tonner.

Une seconde tentative, sous forme d'une lettre pressante demandant une entrevue au général, eut le sort de la précédente : le messager fut congédié sans réponse.

Alvan passa une nuit d'atroce agitation. Dans ses lectures de jeunesse, il avait été frappé par le destin du noble conspirateur génois qui se glisse dans le port, d'un pont de bateau à l'autre, et à minuit, au moment où s'affirme le succès de son entreprise, à l'heure où le signal de l'action flambe par-dessus navires et forts, se sent entraîné au fond de l'eau par le poids de son armure. Alvan se trouvait une ressemblance avec ce Fiesque, se voyait comme lui arrêté par un obstacle sans noblesse, ignominieusement écrasé, étouffé sous le poids des forces mêmes qui l'armaient pour le combat. La carrière d'un Alvan brisée par le refus d'une main de femme ; songez-y ! Cette enfant, que pouvait-elle peser dans une existence comme la sienne ?

Hélas ! la question à peine posée, le souvenir du passage de l'enfant suffit à illuminer la pièce ; elle eût pu être à lui, à cette heure, et cette seule idée accusait la folie de l'avoir repoussée. Et pourquoi l'avait-il fait ? Femmes, faibles femmes, il faut que vous soyez parfois inspirées du ciel. Elle l'avait mis en garde, mais lui, tout fier de ses armes, n'avait rien voulu entendre. Et maintenant il étouffait ; il souffrait la torture du noble Génois submergé dans son armure ; il souffrait plus encore, car le délire de l'homme qui se noie n'agite qu'une minute son cerveau haletant, tandis qu'il devait rester lui, toute la nuit, livré à la merci de la nuit.

C'est seulement au lever du jour que le calme lui revint. La nuit a peu de pitié pour ceux qu'accablent les remords et n'en a aucune pour l'homme fort qui crie la folie de ses fautes. La nuit lui avait apporté une fièvre de fureurs ; l'aube, en chassant cette fièvre et en clarifiant son esprit, lui permit d'évaluer la force qui lui était opposée. Il se complut un instant à ce paradoxe que c'était la petitesse même de cette force qui faisait son énormité, et tira une amère et pauvre satisfaction de son intelligence de la situation. De grands ennemis, de vastes entreprises, auraient, comme toujours, exalté et ranimé sa vigueur. Mais ici, il se trouvait en face d'un obstacle méprisable et stupide que l'on ne pouvait guère attaquer avec ses propres armes, et qu'il avait cependant consenti à assaillir sur son terrain et selon ses lois. En fermant sa porte, en faisant la sourde oreille à ses coups de heurtoir, l'adversaire le réduisait au désarroi. Et les armes qu'il possédait ! L'histoire d'Alvan, son sang même, l'exposaient aux traits ennemis et la seule qualité de géant dont il pût faire état, ne servait qu'à donner plus de place aux coups.

Cette clairvoyance, fruit de la fièvre, le torturait sur son lit à la Fiesque. Dans nos crises, la sûreté de vision est moins rare que la justesse de sensations ; nous nous formons souvent des choses une appréciation exacte tout en nous comportant comme des énergumènes. L'œil perçoit les faits dont les nerfs trop vibrants modifient la couleur ; sans agrandir ou rapetisser les objets, ils en altèrent profondément l'effet sur nous, selon qu'ils les colorent d'une lumière sombre ou joyeuse, et accomplissent leur œuvre d'extravagance sur une matière apparemment inerte. La couleur capricieuse, c'est la fièvre. Alvan, qui ne connut jamais de défaite, veut conquérir celle qu'il aime et qu'il a perdue par sa folie. Elle était sienne : elle lui a été arrachée. Elle venait à lui sur un signe :

elle s'est couchée devant ses tyrans. La pensée de Clotilde était pour Alvan le ciel radieux et l'abîme, la vie et la mort. Un battement de cœur la lui montrait tombant dans ses bras ; le battement suivant le laissait, les yeux ouverts, dans les ténèbres. Et à qui la faute ? Il sortait de sa stupeur pour hurler sa rage et se considérer avec des yeux de fureur. Il s'accablait d'invectives que ses pires ennemis n'auraient pas mieux que lui su manier. D'Alvan à Alvan, de telles injures annonçaient un de ces cataclysmes qui, dans un pays de nobles architectures, réduisent en poussière la splendeur orgueilleuse des ouvrages humains. Abattu parmi les ruines, plus bas que le troupeau humain, il proférait des injures vulgaires qui, adressées à un homme tel que lui, semblaient des hideurs monstrueuses. « Fou ! benêt ! âne bâté ! triple idiot, histrion ivre ; misérable valet qui prend pour se suicider une mine maudite de fat frisant sa moustache. Clotilde ! Clotilde ! Oh ! l'histoire de l'homme qui tenait dans la main le joyau des joyaux et qui le jeta à la mer, en croyant lancer un caillou. Cherche donc maintenant, imbécile, cherche jusqu'au jour du Jugement dernier. Il n'y a rien dans l'eau que ta face d'imbécile, pour mordre à l'appât. Lance ta ligne pour pêcher la beauté perdue et tu retireras l'ombre de ta tête d'âne. Quel est le monstre inspiré qui refusa le présent des dieux, pour pouvoir se le faire octroyer selon sa cérémonieuse étiquette ? Ils rient bien maintenant. Comme ils rient, par Orcus ! Le rire des dieux, c'est l'éclat d'une ironie meurtrière pour les mortels. Pourraient-ils souhaiter plus beau sujet de rire que celui d'un géant devenu imbécile ? »

Des larmes jaillirent de ses yeux, des larmes de rage, de regret, de mépris de soi. Oh ! se retrouver au jour précédent ! Il appelait à grands cris le retour de la veille ; il hurlait ; il grondait. Un géant en guerre contre les pygmées, contraint de se servir de

leurs armes et de les combattre à genoux, de les frapper de la main droite tandis qu'il se flagelle de la gauche, a trop à faire pour s'occuper de sa dignité. Dans ses lettres aussi, Alvan fait figure de Cyclope, lançant des rochers et soulevant les eaux pour submerger des navires. Peu lui importait sa dignité ; il se montrait nu. Dans cette frénésie éhontée, il rédigea des missives à l'adresse de Clotilde, de la baronne et de l'ami que, pour l'instant, il sentait le plus proche de lui, du colonel de Tresten. C'est en toute sincérité qu'il leur affirmait que le fond de son angoisse, c'était bien plus encore d'avoir agi en imbécile que d'avoir perdu Clotilde. Tout, jusque-là, dans sa carrière, n'avait été que témoignage de force et succès. La perte d'une femme par sa faute lui apparaissait grosse de menace ; c'était la fuite furieuse, dans un nuage, de sa déesse tutélaire, la marque de l'éclipse de sa force et de ses succès. Dans ce naufrage formidable, Clotilde n'était qu'un atome, un imperceptible atome, et la clef pourtant de l'édifice : en la reconquérant, il redeviendrait lui-même. Cette pensée rendait toute son ampleur à sa passion, prêtait à Clotilde une splendeur qui éblouissait ses yeux, lui remplissait les bras d'une présence si douce qu'elle lui arrachait des sanglots.

Son amour reprenait de la force avec le retour de sa vigueur. C'est le géant en lui qui aimait. La douceur et la malice de Clotilde, sa façon d'ouvrir ou de fermer la bouche, la finesse de son esprit, ses cils tendres, ses regards d'intelligence, ses soupirs, les mille nuances de ses gestes et de ses expressions, mobiles comme une eau limpide, tous ces traits, un à un lui revenaient à l'esprit, clairs messagers de l'obscure splendeur qu'il adorait d'un amour spiritualisé par la tempête. Géant soumis aux convulsions des géants, charnel comme eux, grossier, brutal, terrible et horrible sans doute sous les morsures du fouet et le soulèvement profond

des passions, Alvan avait grand cœur : il savait aimer d'un amour de géant, et donner sa vie pour la femme qu'il aimait, bien que la nature de sa passion ne fût pas éthérée, — pour un ami, bien que cet ami pût avoir beaucoup à lui pardonner — ou pour la cause publique, bien qu'elle dût subvenir à ses appétits. C'était un véritable homme, un fils de la terre, et s'il ne savait pas dépouiller sa personnalité formidable pour soupirer des élégies au milieu d'une tempête de douleur, si le tronc noueux de ce chêne géant rendait sous les coins un son puissant de bois écartelé plutôt qu'un cri angélique, il souffrait, comme il aimait, jusqu'au fond de son être.

Ce n'est pas à nous de sonder les profondeurs. Alvan n'était pas héroïque, mais formidablement homme. L'amour et l'homme se rencontrent parfois en un noble accord ; les cordes de l'instrument ne sont pas toutes si rouillées que le doigt de l'Amour ne puisse en tirer de hautes harmonies et couvrir un instant le grincement des rouages. Mais l'amour qui purifie, qui élargit, qui affranchit l'âme, l'amour qui s'approche d'un temple de chair demande temps, espace et aide des circonstances pour rendre ce temple digne des rites. L'homme n'est fait de mélodie que dans les romans. Dans un géant, il y a bien des géants à tuer ou du moins à soumettre, avant que le dieu d'amour exerce toute autorité. La chose ne se fait pas par miracle.

Sort cruel pour Alvan : celle qui était devenue pour son cœur altéré l'étincelante nébuleuse, était aussi une femme dont il connaissait la fragilité. Qu'il l'eût ravie à un rival, la chose n'était ni étonnante, ni injustifiable : ils étaient assortis comme deux autres ne pouvaient l'être ; le bel enfant qui avait été uni à Clotilde par une sorte d'engagement était son esclave, et c'est un

maître qu'il lui fallait pour compagnon. Elle était venue tout naturellement à Alvan, mue par la compréhension sacrée de leur merveilleuse analogie. Mais deux fois, laissée à elle-même, elle avait fait défection, pour se soumettre à nouveau dès qu'ils s'étaient retrouvés, implantant ainsi au cœur d'Alvan la conviction fatale qu'il la tenait et ne pouvait la tenir que par une influence matérielle et directe. Conclusion à demi-véridique, à demi-erronée, puisque même écartée de lui par sa seule faiblesse, Clotilde croyait encore en lui, mais seule conclusion précise à quoi il pût arriver, et qui lui fut fatale, en déchaînant le démon de son impatience.

— Ils creusent leurs sapes maintenant, en ce moment même !

Déjà indifférent aux moyens employés et sans cesse plus téméraire à mesure qu'il se grisait de son agitation, il mit sur pieds mille entreprises folles pour arriver jusqu'à elle. Un peu de confiance, le peu même qu'elle méritait, l'eût arrêté : malheureusement, il en avait moins qu'elle, qui en avait assez pour croire confusément à sa constance et ne l'avait renoncé que par faiblesse de cœur. Lui, quand ne l'apaisait plus la certitude de sa domination, la traitait de sable mouvant. Pourquoi l'avoir laissée échapper, alors ? Cette question aux lugubres résonances impliquait pour la femme un odieux reproche. Comment avait-il pu être aussi stupide, se demandait-il pour la centième fois ; et, sans lui répondre, les conseillers de sa pauvre sagesse se mettaient en campagne pour parfaire sa faute : sa Vanité géante priait sa géante Énergie de mettre en œuvre sa géante Duplicité. Il écrivit à Clotilde, invoquant d'un côté, en leur faveur, une loi qu'il lui ordonnait d'autre part d'enfreindre. Il leva et styla une armée d'es-

pions et sema l'or pour faire parvenir sa lettre, pour obtenir une entrevue, pour échanger un mot avec elle.

Chapitre 10

Son ami le colonel de Tresten se trouvait près de lui, quand se produisit la contre-attaque ennemie, sous forme d'une lettre de Clotilde apportée par le comte Walburg et son compagnon. Ce n'était pas une réponse ; c'était un avis de rupture.

Brièvement, en mots glacés bien faits pour une telle déclaration, Clotilde signifiait que le passé devait être mort entre eux ; elle appartenait désormais à sa famille ; elle avait quitté la ville. Elle ignorait où se trouvait Alvan, mais tenait à lui faire entendre qu'ils devaient, à l'avenir, être étrangers l'un à l'autre.

Alvan brandit le hideux papier, après l'avoir lu ; il le frappa du doigt et le froissa dans sa main. Muette imprécation d'un homme que l'outrage à sa passion réduisait, pour un moment, à l'état de brute. Le front sinistrement contracté, il agitait à bout de bras, dans son poing crispé, la lettre empoisonnée.

Tresten vit que son ami se croyait parfaitement maître de soi parce qu'il n'avait pas ouvert la bouche et avait su conserver une apparente courtoisie.

— Vous vous êtes acquittés de votre mission, dit-il au comte Walburg, dont le compagnon semblait peu disposé à se retirer sans assurance positive et insistait pour emporter une réponse.

Alvan se tourna vers lui et lui désignant le papier :

— Vous acceptez la responsabilité de ceci ?

— Certainement.

— C'est un mensonge.

— Pareille visite est une provocation, fit observer Tresten au comte Walburg.

— Nous ne l'avons pas faite dans cette intention, répliqua le comte en s'inclinant d'un air pacifique. Son ami n'était pas homme d'épée et n'avait pas à relever une insulte. Ils se retirèrent pour laisser la lettre faire son œuvre.

Les natures puissantes, dans leurs sursauts de fureur, ne s'observent qu'au vol, comme un nain regarde un monstre, comme les Scythes attaquaient la phalange. À entendre les rugissements d'un Hercule revêtu de la fatale tunique, nombre de braves petites gens mettraient en doute la noblesse de son amour pour Déjanire. Ils concluraient que ce n'était pas un amour chevaleresque et que le héros pensait trop à lui-même. Ils en viendraient à douter que ce fût un gentleman ! Déception du coup d'œil furtif jeté sur le demi-dieu, pour des hommes vêtus de confortables tuniques ! Il y eut une explosion furieuse et brève qu'Alvan maîtrisa soudain pour demander vivement ce que la baronne pensait de Clotilde et avait entendu dire d'elle. Tresten indiqua, d'un geste, que les renseignements étaient médiocrement encourageants.

— Oui, ma Clotilde a des ennemis par centaines, et moi, moi seul, je la connais ; moi seul, je puis la défendre, toute faible, toute vile, toute superficielle, toute capricieuse et traîtresse qu'elle soit ! s'écria Alvan, déchaîné contre elle par un nouvel orage. Hier, il y a deux jours à peine, — que dis-je ? tout à

l'heure ! — elle était à moi ; elle me le jurait, ici-même, dans cette pièce ; elle se donnait… Et maintenant !… Il se radoucit, se redressa et accusa Tresten de calomnier Clotilde. Dites d'elle ce que vous pouvez imaginer de pis, vous ne m'empêcherez pas d'en faire la sans pareille. Oui, c'est sérieux, je ne rêve pas ; j'en ferai… Oh ! Dieu ! elle a tourné casaque ; je l'en sentais capable. Il y a trois quarts de bête en elle pour un quart de déesse ; seule, traquée, loin de moi, elle se révèle bête tout entière, et bête lâchement prostrée, elle qui, sous mon aile, devient la plus noble et la plus brave. Vous ne comprenez pas, Tresten ? Qui pourrait se vanter de comprendre les femmes ? Vous la détestez. Vous avez tort. C'est une énigme, mais pas plus indéchiffrable que les autres. Elle me trahit, dites-vous ? Elle l'a écrit. Bah ! que n'écrirait-elle pas ? De cette femme vile entre toutes, je ferai la plus enviable, la plus… Clotilde !

La vue de la signature de Clotilde au bas de la lettre fatale l'atterrait et lui arrachait ce cri. Elle avait donc fait cela ; elle avait écrit son nom sous cette renonciation. L'idée d'un tel crime lui était insupportable, et pour apaiser ses tortures, ce n'était pas assez d'une victime. C'est le sexe tout entier qu'il vouait à la mort. Alvan tonna contre la femme, la femme, cet être pervers d'autrefois ; en elle sa fureur ne voulait plus connaître Clotilde, bien que ce fût ce nom qui l'eût soulevée, et que la connaissance de cette pécheresse particulière eût déchaîné ses malédictions contre l'espèce tout entière. Il se tordait, s'étreignait la poitrine, comme si la lettre fatale eût collé à ses flancs. Il l'appuyait à ses côtés, la frappait, la froissait, la caressait, la baisait, puis la jetait à terre et la piétinait avec des injures. La voyant à ses pieds, il se penchait brusquement, comme un homme cassé en deux, se lamentait, gémissait, revoyait un instant Clotilde. Le papier collait à sa chair,

et par mépris de celle qui l'avait écrit, par doute de son geste, il tirait sur le trait empoisonné, brisait la hampe, et laissait le dard dans la plaie : elle les avait bien tracées ces lignes, à supposer même qu'on l'y eût contrainte par la force. Torturé à suivre la trace de sa main sur le papier jusqu'à la signature, il sentait la morsure mortelle et profonde de l'aspic auquel il ne pouvait faire lâcher prise. La lettre vivait ; l'exploit était toute la femme ; il n'y avait pas à les séparer l'une de l'autre ; c'était le meurtre de l'amour.

Oh ! cette femme ! elle a tué l'amour ; elle a supprimé l'amour. Archi démon, meurtrière de l'humanité, Apollyon femelle ! Une fois de plus, aux yeux d'Alvan, Clotilde disparaît sous l'iniquité prodigieuse qui couvre son sexe d'un manteau de nuit ; il ne voit plus que les femmes, ce que sont, ce que font les femmes, de la première à la dernière, poupées niaises et sans âme, entraves de l'homme, suceuses de sang ! Puis soudain, un trait de l'unique criminelle qui lui revient à l'esprit, l'accable de tortures nouvelles avec le souvenir de son absurde générosité.

— Pour cette femme, — vous me connaissez, Tresten, — pour cette femme, j'aurais sacrifié vie, fortune, devoir, avenir, immortalité. Elle le savait, et elle… voyez !…

Il déplia la lettre avec précaution, pour la relire, puis la roula en boule.

— Elle a signé son nom, signé son nom, son nom ! Dieu du ciel ! D'une sainte on se refuserait à croire cela : elle a mis son nom au bas de cette putasserie ! Voyez ! Clotilde de Rüdiger ! C'est bien son écriture ; c'est sa signature : Clotilde en toutes lettres. Vous n'auriez pas imaginé cela, hein ! Mais voyez|

Devant les yeux battants du colonel, Alvan souligna de l'ongle le nom de la jeune fille.

— Vous voyez, Clotilde, sans plus de vergogne qu'elle eût écrit à une de ses amies pour lui parler de chapeaux, de danse ou de roman. Étrangers, à l'avenir, elle et moi !

Son rire, même à Tresten, homme des camps, parut profane comme un cri sous une voûte de cathédrale.

— Quand je pense que cette femme a été dans mes mains, que je l'ai épargnée et laissée échapper, que j'ai sué sang et eau et saccagé le code pour lui rendre hommage et l'honorer autant que mortelle puisse l'être ! Et nous voici étrangers. Vous entendez,... Tresten ? Ah ! si vous l'aviez vue ici ! si vous l'aviez vue ici ! elle était éperdue, et moi, l'homme qu'elle perce maintenant de ses flèches glacées, je contenais sous un triple verrou l'enfer qui se déchaînait en moi ; j'ai fait pis : je crains d'avoir brisé le cœur d'une femme merveilleuse, pour couper court à l'avance à toute calomnie, pour désarmer la médisance, pour qu'aucune accusation fortuite ou malveillante ne pût, à tort, ou avec une ombre de soupçon, être lancée contre elle. Je crois que cela vaut mieux pour nous deux ! Elle ne se contente pas de décider ; elle réfléchit pour moi. Elle agit ; moi, je n'ai plus qu'à me soumettre. Elle n'a jamais manqué d'une certaine présomption. Eh bien, écoutez : sa lettre me blesse mais ne me leurre pas. Étrangers ! Pauvre sotte ! Comment ne pas voir qu'on l'a clouée à sa table, pour lui faire écrire cela ? Cette lettre est un mensonge flagrant : Elle sait mentir ; elle est née pour le mensonge ; elle ment comme une sainte qui triche Satan ! Elle dit qu'elle a quitté la ville. Allons donc la chercher !

Il arpentait la pièce à grands pas.

— Je fouillerai tout le continent ; je ne laisserai pas de répit à ses geôliers ; je les traînerai devant les tribunaux ; j'userai de ruse et de violence, si l'adresse et la légalité me trahissent. Je l'ai juré. J'ai fait tout ce que l'honneur exige ; j'ai fait plus qu'aucun autre homme n'eût fait, à ma connaissance. Et maintenant, c'est la guerre, la guerre déclarée. Ils la veulent, ils l'auront. De gré ou de force, je leur reprendrai cette femme. Elle m'appartient, et s'il y a des lois pour m'empêcher de reprendre mon bien, au diable la loi ! Me croyez-vous homme à me laisser battre ? Alors Cicéron ne serait qu'un fantôme ? Et César un héros de conte de bonne femme. Non, pas de défaite, s'ils appartiennent à l'histoire, si l'éloquence et la domination ont quelque pouvoir sur le cœur et l'esprit des hommes ! Pour commencer je lui écris.

Son ami objecta en vain leur ignorance de l'adresse de Clotilde : la plume courait déjà ; le cerveau déversait un flot de pensées.

Véritable saignée que cette lettre, dont les pages interminables apaisèrent la fièvre d'Alvan. À mesure qu'il écrivait, Clotilde lui apparaissait plus éclatante, plus indistincte, plus furieusement désirable. Toute l'activité concentrée de son être le précipitait sur les pas d'une Clotilde surhumainement idéalisée. Jour entre les jours que celui où il l'avait vue pour la dernière fois ; jour qui représentait Clotilde en personne, se confondait avec elle, et l'éclairait lui-même d'une lumière aveuglante ; avant, comme après, tout n'était que ténèbres. Ce jour unique était le soleil de sa vie. Jour de pluie dont il voyait exactement l'atmosphère de suie et les rues inondées, et dont il célébrait l'inégalable splendeur. Sa lettre était un hymne brûlant à ce jour glorieux dont sa hauteur

morale l'avait rendu digne. La femme qui l'avait vu ce jour-là, pouvait-elle lui être infidèle ? Concluant de ses sentiments à ceux de la jeune fille, il crut pouvoir l'absoudre de cet injurieux soupçon et se trouva rasséréné : sa lettre achevée, il se mit à fredonner.

Conseil tenu avec ses amis et ses messagers, il chargea des espions de surveiller la maison des Rüdiger et de faire passer sa lettre à la femme de chambre ; d'autres eurent pour mission de dépister la trace de Clotilde. Il semait l'or et les ordres.

Le colonel de Tresten avait été témoin de son attachement à la baronne ; il était leur ami à tous deux, et un ami fervent. Les hommes qui entraient en contact avec Alvan, prenaient d'emblée nette figure d'amis ou d'ennemis, car il n'y avait pas à se méprendre à ses sentiments : dévoué à ceux qu'il aimait, il se montrait impitoyable pour les autres. Le colonel avait été confident de la peine st de la résignation de la baronne devant la passion nouvelle d'Alvan. Il partageait ses doutes sur la noblesse de caractère de Clotilde, à qui le sentiment général n'était guère favorable. Mais la baronne et lui savaient qu'Alvan amoureux n'était pas homme à obéir aux conseils de prudence. Il hasarda pourtant une allusion aux bruits qui couraient sur la légèreté de Clotilde.

Alvan fit un signe d'acquiescement :

— Vous avez raison ; elle est tout ce que vous voulez ; vous ne pouvez, à son sujet, exagérer en bien ou en mal. Elle est unique, de quelque couleur qu'il vous plaise de la parer. Puis, sur un ton sentencieux :

— Elle a écrit cette lettre. Et après ? C'est son écriture, à n'en pas douter, et certain de cela, je ne voudrais pas qu'elle n'eût pas

été écrite. Je l'aime, cette lettre.

Il semblait égaré par cet amour de l'horrible chose, mais recouvra bientôt son calme.

— La vérité sur Clotilde, c'est qu'elle a pour moi tout le charme. Elle est plastique entre mes mains. C'est un trésor que d'autres gâcheraient. Je fais d'elle ce que je veux : elle le sait et sait que de moi dépend son plein épanouissement. J'insuffle en elle toute l'âme de la femme. Quant à sa lettre… » Les mots semblaient, cette fois, lui brûler les lèvres… « libre à elle d'écrire. Elle est faible et flexible ; c'est un roseau. Elle… mais laissons-la en paix. Quand elle se comporte en bête, dites d'elle : « Elle est loin d'Alvan ! » Moi je lui pardonne, Sa lettre ne signifie que ceci : « Imbécile qui m'as laissée partir ! » Oui, voilà. Ses parents jouent aux tyrans et la traitent comme ils n'ont pas le droit de le faire en ce pays. Je le leur montrerai bien, dès que j'aurai réussi à la voir, ce qui ne tardera guère, croyez-le. Dès demain, j'irai trouver le chef de Rüdiger et il me suffira d'exposer, à ma façon, l'état des affaires au Ministre, pour obtenir, de son autorité, mon admission auprès de Clotilde. Et alors, ami, vous verrez. Vous verrez : je n'aurai qu'à lever le doigt. C'est sur ma prière qu'elle est retournée à sa mère. Il me suffira de lui faire signe.

L'heureuse certitude de son autorité sur Clotilde l'avait calmé. Tous les géants de sa nature étaient déchaînés, et c'est en pareil cas qu'une nature vigoureuse trouve le repos, ou telle est du moins la condition du repos que lui accorde la vie.

Le lendemain, il s'en allait frapper à des portes qui auraient plutôt attendu la menace d'une foule armée sur ses talons, que l'étrange plainte de ce violent maltraité par l'amour.

Chapitre 11

L'histoire du départ de Clotilde n'était pas mieux fondée que le récit de la femme de chambre touchant l'éloignement d'Alvan. C'était une anticipation sur la vérité, machinée par les Rüdiger. En réalité, on éloigna Clotilde le jour où l'armée des espions et des messagers secrets mise sur pied par Alvan dut une dignité nouvelle à l'adjonction d'hommes de loi prêts à prendre la tête des troupes d'assaut.

Clotilde, qui voyait dans ce déplacement une chance de libération, partit sans résistance. Aller sur les routes, voir des visages, cela suffisait à ranimer ses espoirs. Elle avait obtenu la paix nécessaire, et son cœur s'agitait en un nouvel éveil, plus voluptueux d'abord que pénible. Elle était tombée trop bas ; Alvan était trop loin ; elle ne pouvait s'attendre à le revoir lui-même, mais à tous ceux qui l'approchaient elle supposait des déguisements étrangers ; les hommes étaient des domestiques envoyés par Alvan, les blouses cachaient des gentlemen. Elle regardait avec insistance les vieilles paysannes, s'attendant à voir le fruit défendu sortir de leur panier sous forme d'une enveloppe. Mais hommes et femmes passaient sans broncher cet s'étonnaient de son regard.

Le voyage fut bref : on s'arrêta à courte distance du bout du lac ; Clotilde eut liberté de respirer, mais se trouva emmurée dans la monotonie des jours. Seule la rompait l'aigreur des voix qui, par-dessus tous les crimes dénoncés par ses ennemis, accusaient Alvan de n'être qu'un fantoche, qu'un vain prétendant au pouvoir, qu'un hâbleur. La demi-liberté octroyée exaspérait Clotilde contre la mortelle uniformité d'une telle existence et, donnant corps à ses griefs, la disposait plus que jamais à faire au-de-

vant d'Alvan la moitié du chemin, s'il voulait venir ou se montrer. Elle repoussait impétueusement l'idée qu'il eût pu croire à la sincérité des lignes dictées par le despotisme paternel. Non ! Alvan ne pouvait être taxé d'une telle folie, se montrer, à ce point, ignorant de la nature féminine et de celle de Clotilde en particulier. Les mots, il savait qu'elle les avait écrits. Pourquoi ? Elle ne se rappelait plus bien comment elle avait pu le faire et trouvait plus simple d'en effacer le souvenir sous l'irritation que lui causait l'absence persistante d'Alvan, maintenant que le drame réclamait son arrivée surnaturelle. Peut-être, après tout, la connaissait-il mal et l'estimait-il plus forte qu'elle n'était. Ce doute jetait une ombre sur l'intelligence d'Alvan. Elle n'était pas dans un état à se blâmer elle-même.

Ainsi livrée aux démons d'un esprit affaibli, elle se voyait assidûment courtisée par les siens. Son père lui apportait de temps en temps plume et papier, pour lui faire encore écrire sous sa dictée. Il l'appelait sa belle secrétaire, et quand les lettres étaient sans importance, elle écrivait avec plaisir pour mériter ses éloges. Entre autres missives, ordinairement destinées à des amis de la famille, elle s'aperçut un jour qu'elle faisait part au professeur de sa résolution de bannir pour toujours Alvan de son cœur. Elle s'arrêta, son pouls cessa de battre ; la plume tomba de ses doigts que l'horreur raidissait. Son père l'engagea d'un ton cauteleux, à continuer. Elle ne s'en sentait pas la force et le déclara d'une voix étranglée. Il y avait si peu de jours qu'elle avait annoncé avec enthousiasme son prochain mariage au professeur ! Comment s'infliger pareil démenti ? Du coup, ses contradictions soudaines lui semblaient impossibles ; l'image qu'elle donnait d'elle-même n'avait rien d'humain, et tout son être convulsé se refusait à l'obéissance. D'où explosion de fureur du général et rappel des

châtiments qu'elle s'était déjà attirés. Il connaissait le bon remède :

— Les filles indociles, on les dresse comme les soldats indisciplinés ; tu ne perdras rien pour attendre. Écris : « Il ne m'est plus rien. » Si tu hésites, je te ferai ajouter que tu le détestes. Voyons, absurde coquine, tu as renoncé à lui ; tu le lui as dit à lui-même ; quelle objection peux-tu avoir à l'annoncer à d'autres ?

— C'est vous qui m'y avez forcée, physiquement et moralement, sanglota Clotilde, renonçant de désespoir au ton d'enfant gâté qu'elle affectait pour amadouer son père. Si vous m'obligez à le dire, je veux au moins expliquer comment la chose s'est faite. Que mon cœur n'ait pas changé et qu'Alvan soit et doive toujours rester mon seul maître, le monde le verra. J'écrirais plutôt que je le hais.

— Tu vas écrire : « Cet homme ne m'est plus rien », cria le général avec un furieux coup d'ongle qui raya le papier, « sans quoi, ma fille, je saurai que tu nous as joué une jolie comédie. Il donna un instant libre cours à sa colère qui fit trembler Clotilde, puis, se radoucissant :

— Non, non ; tu es plus sage que cela ; tu n'es pas si méchante fille. Allons, écris ; il le faut, voyons ! Le plus dur est fait ; ce qui te reste à faire n'est que jeu d'enfant. Viens, prends la plume ; je vais te guider la main.

La plume ainsi fixée traça les premiers mots. C'était un griffonnage si informe que Clotilde se sentit rassurée. On ne pouvait manquer d'y discerner, du premier coup, le résultat d'une contrainte. Elle écrivit donc machinalement, et se consola de sa complaisance en ébauchant pour l'avenir des projets de révolte.

Alvan aimait affirmer que « le manque de courage n'est qu'un manque de bon sens ». Le bon sens, selon lui, soutenait le courage et abolissait la terreur de la mort en nous rappelant que chaque soir nous voit sombrer avec joie dans un oubli d'où nous sortons d'ordinaire à regret le matin. Clotilde fermait les yeux, sans cesser d'écrire ; elle songeait que la mort lui eût été douce et prenait le bon sens dont elle ne manquait certainement pas pour une promesse de courage. Non, la mort ne l'effrayait pas, et elle attendait seulement l'arrivée trop cruellement différée de son amant pour se montrer aussi brave que lui, pour être lui au féminin.

Ces idées se formaient dans sa tête avec une lucidité bien plus grande que le jour où elle avait écrit à Alvan les deux lignes fatales : à ce moment-là la tête lui tournait et sa défaite la laissait anéantie. Elle signa sa seconde renonciation avec une rougeur de honte à la seule pensée qu'Alvan pût s'y laisser prendre : c'était faire injure à son intelligence. Le professeur lui-même ne s'y tromperait pas, et un amant dont le cœur saurait rejoindre le sien pour lire la vérité ne se laisserait pas duper par une feinte aussi transparente de vile soumission. Elle se comportait en esclave soumise, il fallait le reconnaître, mais la promesse de courage puisée dans la certitude de son bon sens la stimulait à l'avance : elle en avait si peu pour l'instant qu'elle en caressait l'espoir comme une immédiate possession, et s'en remettait à Alvan de le mettre à l'épreuve. D'où grief à Alvan d'une absence qui était cause de toutes ses faiblesses. Elle consentait pourtant, par générosité, à excuser son inexplicable retard. Mais voyez ce que cette longue attente nous cause de mal, soupirait-elle d'un ton pénétré.

Elle avait oublié sa lettre au professeur quand arriva la réponse. La vue de l'écriture d'un des plus fidèles amis d'Alvan lui fit l'effet d'un carillon : elle ouvrit la lettre, mais battit bientôt des paupières devant les lignes étranges et les phrases glacées qu'elle déchiffrait une à une. Le professeur lui conseillait de tenir ferme à sa résolution, de renoncer à Alvan et d'obéir à ses parents. Cet homme de haute culture et de noble intelligence moralisait comme une institutrice de province. Il pouvait bien connaître la profondeur de la passion de Clotilde, et avoir, moins d'un mois plus tôt, reçu l'annonce, délirante comme un chant d'alouette, de ses fiançailles : il lui conseillait aujourd'hui de mériter l'amour et l'estime des siens ; il faisait allusion à l'âge d'Alvan et à sa naissance à elle, l'approuvait de répondre aux vœux de sa famille, et se montrait, en somme, le plus fieffé traître à l'amitié que l'on eût jamais connu. C'était fini de cet homme. Clotilde le balaya de la terre.

Elle qui avait fondé tant d'espoirs sur ce professeur !

— Faux ami ! s'écria-t-elle, et elle pleura, au nom d'Alvan, sur une telle duplicité.

Il ne lui restait plus personne, que la baronne, de qui attendre l'intervention d'un bras vigoureux.

L'emphatique approbation donnée par le professeur à sa soumission était une hypocrisie scandaleuse, et Clotilde se félicitait du contraste entre cette réponse et sa propre lettre à la baronne. Le ton hésitant, trébuchant, aimablement gauche d'oison innocent et frais éclos de l'œuf, en était un triomphe de candeur. Elle se remémora des passages, des paragraphes entiers de la missive et s'affirma qu'un bavardage aussi affectueusement défé-

rent n'eût pas manqué de la toucher, et lui eût donné l'impérieux désir de serrer l'expéditrice dans ses bras : c'était une lettre faite pour émouvoir une femme et toutes les femmes. De l'aînée, la cadette implorait une arcadienne bénédiction, et la priait de laisser la jeunesse se blottir contre une poitrine qu'elle n'avait eu nulle idée d'accaparer. Elle ne pouvait avoir caressé pareille idée, sans quoi elle n'eût pas eu le front de présenter sa requête. Il fallait bien repousser toute pensée de cette espèce pour pouvoir féliciter une vénérable dame de sa pure amitié pour un homme. D'ailleurs, à la seule vue du portrait de la baronne, la plus banale politesse faisait conclure à la pureté de cette amitié. Oui, la charité pour le pauvre homme voulait que ce fût de l'amitié.

La noble dame allait répondre, à moins qu'elle n'eût décidé d'agir, au lieu d'écrire. C'était une femme de haute naissance, issue de la meilleure aristocratie, qui pouvait, si elle le voulait, faire exercer sur le général une pression morale et officielle. Peut-être manœuvrait-elle déjà dans la coulisse. Clotilde se cramponna au fantôme de la baronne et se retrouva presque rassérénée quand le fantôme lui souffla à l'oreille qu'elle n'avait pas lieu de désespérer. « Vous avez été un peu faible », lui disait le fantôme, et elle acquiesçait avec un doux soupir, ajoutant : « Oh, très chère et honorée dame, vous qui êtes femme, vous savez quelles sont nos tortures quand on nous soumet à pareille persécution. Oh ! si je possédais votre beau calme ! Je l'admire, Madame, et voudrais m'en inspirer ». Elle poussait plus loin encore sa comédie d'ingénuité, et ses paroles : « J'ai vu votre portrait », impliquaient que le calme inimitable et tant envié se lisait sur l'image en question. « Car je ne puis dire que je vous trouve belle », concluait-elle en a parte, pour satisfaire à la fois son besoin de franchise et son amour des contrastes. Et, les yeux fermés, elle songeait à l'hor-

rible pénitente que devait faire, à confesse, une femme aux traits si durs.

De là, il lui suffit d'un pas pour se voir elle-même au confessionnal, en présence d'un homme à tête encapuchonnée, à qui la stupeur d'une confession en mi-partie faisait vite tomber son capuchon et presque perdre la tête. La beauté peut se permettre une franchise totale, en face d'une ombre. La page noire était très chargée. « Mais sur la blanche », disait-elle au père trépidant dans sa boîte, « portez ceci à mon actif, que j'ai aimé Alvan ». Quelques mots de plus font surgir Alvan de son déguisement et la vision est si nette pour Clotilde qu'elle se demande si elle lui avouera qu'elle l'avait deviné sous la robe sacerdotale. « Comment auriez-vous voulu autrement qu'une fille non catholique vînt s'agenouiller ici ? » Et peu nous importent les douceurs qu'il lui prodigue en réponse.

Ainsi la vivacité de son imagination fournissait-elle un dérivatif aux chagrins de Clotilde, tandis qu'assise à sa fenêtre, elle contemplait, par-dessus la vallée, le flanc de la montagne que sillonne, à l'automne, le flot montant et descendant des touristes. Elle avait cessé de pleurer, ayant, à force de pleurs, perdu la couleur de ses yeux et la consolation des larmes. Vêtue de noir des pieds à la tête, elle attendait l'arrivée de son amie fantôme, la baronne, cet ange qui avait donné la mesure de son cœur en consentant à être l'amie de la fiancée d'Alvan, parce qu'elle était elle-même la véritable amie d'Alvan ! Que ce fût là une médiocre façon de prouver sa bonté, Clotilde n'y songeait pas. Elle le voulait ainsi.

Les cimes des montagnes se nimbaient d'un poudroiement de soleil. Jour après jour, Clotilde avait considéré leur profil nette-

ment découpé sur un ciel sourcilleux et propice aux tempêtes. Elle regarda le jardin de la maison, désert livré aux abeilles et aux papillons. De l'autre côté du mur, sur la route éblouissante, elle aperçut son père, et, près de lui, un jeune homme dont la vue ne fit pas monter la moindre rougeur à ses joues, n'imprima point à son cœur un battement de plus. Elle le plaignait pourtant, le pauvre garçon, mais il lui était parfaitement, absolument inutile.

Quelques minutes plus tard, son Bacchus Indien était dans la chambre, à ses pieds. L'espoir que le général venait de lui laisser entrevoir se reflétait dans ses yeux. Il baisait les mains, les cheveux, les genoux de Clotilde, sans s'apercevoir qu'elle restait de glace.

Elle ne pouvait imaginer en quoi il pourrait lui être utile.

Dans la maussade monotonie, il ne faisait qu'un nuage de poussière de plus. C'est une femme qu'elle attendait, un choral tempétueux, où les voix des montagnes, des vallées et du ciel préluderaient à l'arrivée d'Alvan.

Cependant, Marko finit par l'arracher à sa torpeur. Avec lui, elle n'avait jamais eu conscience de sa lâcheté, et la supplication tremblante, passionnée du jeune homme : « Voulez-vous de moi ? » éveilla le tigre dans son cœur. Malgré la pitié que lui inspirait cette voix angoissée, elle répondit à ses parents plutôt qu'à lui :

— Si je veux de vous, moi ? Vous me demandez ce que je veux ? Question étrange dans votre bouche, quand je vous ai écrit à Lucerne, pour vous faire part de mon désir, et que rien n'a changé en moi depuis lors, rien. Mes sentiments pour lui restent identiques, et tout ce que l'on vous a dit sur mon compte m'a été

arraché par contrainte. Pour moi, le monde est mort avec tout ce qui n'est pas Sigismond Alvan. À vous, à qui j'ai coutume d'avouer la dernière pensée de mon cœur, je répète que le monde et tout ce qu'il comporte est mort pour moi, — tout, même mes parents que je déteste !

Marko lui serra les mains. S'il l'aimait en esclave, son amour, du moins, était généreux : La folle proposition qu'il lui fit, ressortissait à l'une de ces impulsions frénétiques d'un cœur haut placé.

— Je vois : on vous a torturée. Je vous connais si bien, Clotilde ! Alors, venez à moi ; venez avec moi ; laissez-moi vous adorer. Je vous emmènerai ; je vous soustrairai aux vôtres, et si décidément vous voulez voir Alvan, c'est moi qui vous conduirai à lui pour vous faire choisir entre nous deux.

Générosité manifeste, et qui pouvait pourtant laisser place au soupçon chez une jeune femme consciente des possibilités d'une telle perspective. La dangereuse émotion de gratitude qui l'attendrissait à l'endroit de Marko lui fit suspecter l'espoir vil qui pouvait se dissimuler sous cette proposition.

Elle aussi, elle avait un espoir vil ; un espoir ardent, un espoir qui sombrait, qui s'acharna contre celui de Marko pour apaiser, aux dépens d'une faiblesse désarmée, son exaspération d'une longue attente.

Elle se leva vivement :

— Soit : prenez-moi si vous voulez | Que m'importe ? Prenez ce gant ; il a la forme de ma main et contient autant de moi que ce que je vous donnerai. Ma vie est finie. Vous ou un autre ! Mais écoutez bien le serment que je fais. Je vous le jure : où que je ren-

contre Alvan, j'irai droit à lui, quand je devrais, pour cela, vous passer sur le corps, à vous tous que je verrais morts sous mes pas.

L'incrédulité horrifiée qu'elle vit poindre dans les grands yeux noirs de Marko fouetta son imagination féroce :

— Ah ! quelle joie ! Quelle joie de vous voir tous morts, pour pouvoir, sans encombre, enjamber vos cadavres, et rejoindre celui que j'aime ! Ne vous y trompez pas. Je l'aime plus que la vie de tous ceux que j'aime, plus que la mienne propre. Je suis à lui ; il est ma foi ; il est mon dieu ! Je lui suis fidèle, fidèle, fidèle ! Libre à vous de me forcer la main et de contraindre ce corps misérable, mais mon âme reste libre de l'aimer et de voler vers lui, dès que Dieu m'accordera de le revoir. Je lui appartiens pour toujours. Toutes vos lois ne sont que dérision. Vous, mes parents, vos prêtres et vos juges, vous n'êtes que vapeurs et ombres imaginaires. Qu'il me fasse signe seulement ! Vous voilà bien prévenu. Quoi qu'il advienne, vous ne pourrez pas me taxer de fausseté. Et maintenant, laissez-moi ; j'ai besoin de repos ; ma tête éclate. On m'a mise à la torture et je me sens brisée.

Marko lui saisit la main, l'accusa d'être terrible et sans pitié, mais garda la main.

Main inerte ; c'était sa chère main ; c'était le tout puissant antidote à des paroles plus empoisonnées encore que lui eût suggérées la faiblesse de son adversaire. Il y avait de l'amour pour deux chez Marko.

Clotilde abandonna sa main en s'affirmant que le geste était sans conséquence. Marko lui rendait la paix et l'orgueilleuse certitude de sa domination ; il était beau et doux comme une peau de léopard sous ses pieds.

Si elle devait retrouver Alvan par son entremise, au moins l'aurait-elle prévenu. La vision de sa propre loyauté faisait tomber du ciel un rayon de pâle lumière sur sa coupable destinée.

Elle congédia Marko avec une petite tape amicale et voûta ses épaules pour rétrécir sa poitrine et montrer que la sombre prison de son cœur était à jamais close et privée de lumière.

Il partit. Il était bon, docile, humain ; il était généreux et doué d'exquises manières ; il apportait la paix et avait reçu son avertissement. Rien de difficile, aux heures d'affliction, comme de nous croire des devoirs envers un être qui nous appartient. L'amoureux au dévouement et à la sincérité indubitables devient, dans sa candeur, un être falot : on ne lui en veut pas de son dévouement, mais on veut le croire à toute épreuve. Peut-être, pour avoir la paix… après l'avoir prévenu… Les méditations vacillantes de Clotilde se résolurent en points.

Dangereuse habitude que celle des dialogues muets pour un cœur affamé ; à la place des séries de points survient tôt ou tard un inévitable tiret qui trahit la résolution fatale, aussi nécessairement, aussi naturellement que l'enfant aventureux revient au giron maternel après une expédition de deux pas sur ses jambes torses, et guère moins innocemment non plus, semble-t-il. Le tiret, havre de refuge, ne serait pas admis s'il s'exprimait en mots. Comment vivre avec nous-mêmes, si nous laissions l'animal penser clairement en nous ? Nous vivons sans déplaisir, tant qu'il exprime ses desseins en son langage primitif, même si nous avons nettement saisi son désir et devinons bien l'endroit où il veut nous conduire. Pas de plus valable conseil que de laisser en nous le cœur s'exprimer clairement. Faute de ce guide, les brèves expéditions de Clotilde au pays des Points et Tirets avaient de quoi la

terrifier, tout en paraissant non seulement inévitables, mais annonciatrices d'un inévitable avenir.

Àmoins, songea-t-elle soudain, qu'Alvan, fidèle à sa parole, et surgi au pied de l'autel, entre elle et Marko, ne vînt la sauver d'un sort abject, forcer son choix et lui faire quitter le prince. Sa seule présence lui inspirerait le courage nécessaire pour aller à lui, et elle envisageait la cérémonie comme une perspective de délivrance.

Mde Rüdiger n'avait pas manqué de remarquer un changement sur le visage brumeux de Clotilde, depuis l'arrivée de Marko ; ses observations s'accordaient avec le récit de l'entrevue qu'elle tenait du jeune homme, et elle en concluait que sa fille avait, tant bien que mal, agréé le pardon de Marko. Pour lui, les yeux de Clotilde se faisaient doux et bienveillants ; son regard semblait, à travers le filtre des cils, contempler un lointain horizon de rêve. Marko parlait joyeusement d'elle et était heureux de la dire sienne, mais ne voulait pour la troubler, aucun engagement officiel ; elle lui savait gré de cette réserve et sa prescience d'une ingratitude insigne, cachée dans les ténèbres de l'avenir, comme la menace d'une mine sous le sommeil heureux d'une maison, l'inclinait à témoigner au prince gratitude sincère et tendresse. Ce renouveau d'affection rassura ses parents sur le compte de l'assiégeant évincé et la leur fit ramener en ville.

Deux partis s'y affrontaient : l'un soutenait Alvan ; l'autre abhorrait le Juif présomptueux. Leurs incroyables écrits des faits et gestes d'Alvan n'avaient pas besoin d'être fort grossis pour convaincre ses ennemis qu'il n'était pas homme à laisser les hostilités en sommeil. Le général sut qu'Alvan plaidait de tous côtés sa cause pour faire exercer une pression sur lui ; tout Juif et tout

démagogue qu'il fût, il semblait posséder le secret d'une sorte de fascination diabolique et le monde s'accordait, en général, à approuver la prétention de ce fougueux amoureux à une entrevue avec Clotilde. Aux dernières nouvelles, il avait obtenu audience, dans la capitale, du supérieur hiérarchique de Rüdiger. Le général s'inquiéta alors de ses défenses avec assez de pénétration pour comprendre que la soumission imposée à sa fille en constituait le point le plus faible.

Sur ces entrefaites, un messager apporta pour Clotilde la réponse de la baronne. Le général réfléchit longuement avant de se décider à la lui remettre. Il ne goûtait guère l'idée d'une lettre adressée par une telle personne, sans pouvoir supposer, d'ailleurs, l'effet qu'elle allait produire sur sa fille. Il ignorait, il est vrai, le noble style de la lettre de Clotilde à la baronne. Il stipula que toute réponse devrait passer par ses mains, et Clotilde finit par entrer en possession de la lettre tant attendue. Elle tenait la médiatrice, la véritable médiatrice, et l'épée pour trancher le nœud gordien. C'était bien l'intervention d'Alvan.

Chapitre 12

Elle courut au jardin, et s'assit, pour lire, à l'ombre du mur. Elle s'y trouvait seule et à l'air. Et aussitôt, les termes de sa propre lettre à la baronne surgirent à son esprit, avec une violence de bête agressive, comme une réponse discordante et ironique à ce qu'elle lisait. Deux fois elle s'arma de ce souvenir pour relire les lignes odieuses qui finirent par l'enserrer de leurs tentacules de pieuvre. Cette lettre la faisait frissonner comme une crevasse de

glacier. Oh ! quelle réponse à sa prière respectueuse et fervente, à son innocente sollicitation d'affection maternelle et de bienveillante amitié !

Froidement, la baronne se disait en ville pour tâcher d'arranger une affaire qui semblait entrer dans une fâcheuse et infranchissable impasse. Elle faisait allusion à sa solide amitié pour Alvan, mais songeait surtout à l'intérêt de Clotilde, en l'engageant à rompre de la façon la plus discrète possible, tous rapports avec le D Alvan. Ce but ne pouvait être atteint que par l'intervention de la baronne, et c'est son amitié pour Alvan qui l'avait poussée à se charger de cette déplaisante mission. Elle priait donc Clotilde de venir la voir le lendemain, entre telle et telle heure de l'après-midi, et promettait de s'abstenir de toute scène d'allure tragique.

Rien de plus.

Dans sa lettre, Clotilde avait fait un véritable effort pour écrire, et partant pour penser, en un admirable style d'innocence ingénue. Aussi la vilenie d'une réponse qui rejetait brutalement tout masque de désintéressement, lui apparaissait-elle comme la marque d'un cynisme abominable de la part d'une vieille dévergondée, autant que comme l'insolent refus du prétexte de décence offert à la vile créature par une jeune fille à l'âme de pâquerette.

Elle griffonna une seule ligne pour accuser réception de la lettre et signa de ses initiales.

— Odieuse femme ! dit-elle à son père, inclinant, à ce moment, à se ranger à son avis sur la baronne et sur Alvan. Elle rougissait d'avoir mis son espoir en cette femme et étouffait son désappointement sous une indignation véhémente, qui déformait, par

contre-coup, l'image d'Alvan lui-même. N'avait-il pas remis, avec toute liberté d'action, l'affaire entre les mains de la plus exécrable des femmes ? Lui et elle ! À force de cajoleries et d'antiques artifices, la détestable vieille l'avait repris. Elle le tenait ferme à nouveau, en dépit — ou qui sait — peut-être à cause de ses viles habitudes. Elle fumait des cigares de soldat ; elle vivait tout le jour dans un nuage de tabac ; c'était chose notoire, et Clotilde n'avait pas eu besoin, pour être renseignée, des racontars paternels. Au moins voyait-elle, maintenant, quel ignoble torchon représentait cet étendard de l'indépendance féminine, cet inféminin en jupons, plus grossier qu'aucun mâle. Il fallait qu'Alvan préférât l'arbre rongé de lichen à la fleur ensoleillée, pour qu'aucune lettre de lui ne fût arrivée. Ces pensées de colère, et rien que de colère, qui agitaient Clotilde, éclairaient tous les recoins de son imagination, comme une torche allumée projette sa lumière, sinon ses étincelles, sur tous les objets d'alentour. La vieille décrépite à mâchoire carrée, elle en éprouvait un dédain trop écrasant pour sentir sa jalousie furieuse, mais de douloureuses visions d'Alvan lui infligèrent des morsures si cruelles qu'elle chercha un refuge dans leur mépris à tous les deux. La vieille sorcière l'avait repris et le tenait bon. Qu'elle le gardât donc ! Regrette-t-on un homme capable d'un choix pareil ?

Le général ne laissa pas échapper l'occasion d'insister sur l'opinion du monde. Il fit de force avaler la calomnie à sa fille et la contraignit à se ranger, de dégoût et contre son propre gré, aux côtés de sa famille.

Puis le feu de cette frénésie fit soudain place, chez Clotilde, à une froideur glaciale. Elle ne ressentait plus ni palpitations ni colères. Le désir lui semblait aussi vain que la vie. Elle put entendre

dire, sans frémissement, qu'Alvan était dans la ville, et ne se demanda pas si la nouvelle était exacte. Il ne lui avait pas écrit et l'avait livrée à la baronne. Elle ne s'étonnait même pas de cette absence de lettre et redoutait d'y attacher son esprit ; une lettre interceptée par son père, c'était une des épreuves de son châtiment ; si Alvan n'avait pas écrit, il n'y avait plus rien à espérer. Au surplus, la récente humiliation qu'elle avait subie condamnait Alvan ; elle lui en voulait de n'avoir pas su se montrer géant, aigle ou séraphin, ni assumer l'une des formes prodigieuses qu'il lui avait fait entrevoir. Après une telle désillusion, elle avait, pour chasser de son esprit le glorieux amant de son rêve, un peu du dédain courroucé dont elle accablait la femme qui l'avait blessée. Il cessait d'être un Alvan lumineux pour se noyer dans les ténèbres, et elle ne voyait plus guère en lui qu'un obstacle à la paix de sa vie. Sans lui, elle n'eût jamais songé à haïr ses parents ; elle eût goûté les douces soirées familiales, entre le chant de Marko et le crochet de ses sœurs, près de la jeune fiancée dont le sort, maintenant, lui semblait enviable ; sans lui, elle eût vu tout l'avenir devant elle, au lieu de se trouver en face d'une sombre porte de fer. Sans lui, elle n'eût certainement jamais reçu cette lettre de la baronne !

Le lendemain du retour supposé d'Alvan, le général, à qui l'on ne peut dénier des talents de tacticien, vint informer sa fille qu'Alvan lui faisait réclamer ses lettres et ses présents. Cette demande ne s'accordait guère avec le souvenir que gardait d'Alvan son cœur endolori, mais il suffit au général de suggérer que la baronne n'était sans doute pas étrangère à ce geste et qu'un refus pourrait pousser l'odieuse femme à de nouvelles insolences, pour rendre la menace efficace. Clotilde réunit les lettres, rassembla les présents, disposa avec soin livres, brochures, babioles, pièces

de monnaie porte-bonheur, jusqu'à une boucle de cheveux noirs et une enveloppe jaunie, portant les cachets de la poste et adressée, de la main d'Alvan, à Clotilde de Rüdiger. Elle fit un paquet du tout, et moitié comme un rappel, moitié par superstition dernière des amants éplorés à l'heure de la rupture — ou de l'un d'eux au moins, — elle inscrivit à l'intérieur, non pas son nom de Clotilde, mais le terme le plus tendre dont il l'eût désignée, avec l'espoir que l'émotion de ce mot « enfant » lui dît, s'il pouvait y prendre intérêt, qu'elle avait agi par contrainte et lui restait fidèle. Les âmes faibles tiennent fort à avoir le sentiment pour elles, et puisent dans cette idée un vrai réconfort.

Le temps passa, les jours coulèrent ; le tendre souvenir restait sans effet. Ce fut le dernier effort de Clotilde. Elle compara ses souffrances à l'insensibilité d'Alvan. C'était de quoi les séparer à jamais.

On la mit bientôt en demeure d'écrire à Alvan une lettre qui signifiât la rupture et lui notifiât son engagement avec le prince Marko. Elle devrait confier elle-même cette lettre à un tiers, étranger aux deux partis, qui lui remettrait en échange une lettre d'Alvan. Elle affirmerait à cet émissaire qu'elle agissait en toute liberté, mais jurerait préalablement à son père de passer, sans la lire, la lettre à Marko, son fiancé. Le général, comme les autres membres de la famille, tenait l'engagement avec le prince pour chose convenue, et Clotilde était frappée comme d'une fatalité par cette unanime illusion. Son père affirmait qu'Alvan s'acharnait contre lui et cherchait à compromettre gravement sa situation ; attaque sans autre justification que la vanité blessée d'un impudent qui travaillait à ruiner la famille, et se disant engagé d'honneur envers Clotilde, doutait qu'elle pût agir en toute liber-

té. Il suffirait donc, pour en finir avec cette affaire, de lui rendre sa parole, et Clotilde affirmerait qu'elle n'avait cédé à aucune contrainte, et s'était, de son plein gré, fiancée à un autre. Certaine vieille femme attendait avec anxiété cette officielle libération d'Alvan.

Le général qui savait, pour une cure semblable, doser en justes proportions cajoleries et menaces, supplia Clotilde de céder, en lui broyant tour à tour et lui caressant les mains, pour donner du poids à ses affectueuses instances.

Clotilde alla trouver Marko : elle consentait à lui remettre sans l'ouvrir la lettre d'Alvan (qu'au surplus elle disait n'avoir aucune envie de lire), s'il s'engageait à la lui rendre dans un laps de temps donné. Il y avait une sorte de plaisir interdit, acide et doux à la fois comme une agréable dissonance, dans l'idée de cet amoureux, gardien d'un dépôt brûlant, jusqu'au jour où la curiosité de ce que l'autre pouvait avoir à dire le lui ferait réclamer. Pour l'instant, elle n'en avait cure ; à demi-morte et uniquement soucieuse de contenter ses parents, elle avait pour but unique de ne pas entrer en conflit avec la baronne. Marko promit tout ce qu'elle voulait et ajouta :

— Laissons seulement passer l'orage pour nous trouver plus libres, et c'est moi alors, dès que nous nous appartiendrons à nous-mêmes, qui vous mènerai vers Alvan et m'en remettrai à votre choix. Votre bonheur, ma bien-aimée, est mon unique désir. Mais pour l'instant, soumettez-vous.

Il parlait d'une voix douce, avec un regard de tendresse, et l'indolente Clotilde se prenait à croire qu'elle pourrait l'aimer ; si un autre ne l'eût troublée, elle eût pu l'aimer et lui être fidèle ; ce

qu'il y avait de naturel au fond de son cœur penchait vers le frêle jeune homme.

Elle comparait en secret l'amour et l'existence des deux hommes. Dans la vie du prince, il n'y avait pas d'affreuse baronne.

Elle écrivit donc la lettre convenue, et dans les termes qui annonçaient son engagement au prince Marko, elle eut l'impression de dire, et de dire avec évidence :

— La baronne est maintenant débarrassée d'une rivale et va pouvoir vous prendre.

Si nette était cette conviction qu'il lui semblait n'avoir rien dit d'autre.

Dans le cœur, les séparations s'accomplissent à petits coups, et chez le poltron, chaque secousse, par le geste qu'elle détermine, provoque, pour un temps, une séparation absolue. La lettre une fois rédigée, ce n'est plus à Alvan que Clotilde pensa avec tendresse, mais au prince qui avait toujours aimé une jeune femme et ne s'était jamais empêtré d'une vieille. L'achèvement de sa lettre et le sentiment d'avoir fait le pas décisif la rendaient de pierre à l'endroit d'Alvan.

Quand se présenta le colonel de Tresten, dont le nom qu'elle connaissait n'éveilla en elle aucun souvenir, elle lui remit sa lettre avec un calme non joué, reçut de ses mains celle d'Alvan en échange, quitta la pièce comme pour la lire, et après l'avoir remise sans l'ouvrir à Marko, reparut tranquillement devant le colonel pour affirmer que ce qu'elle avait écrit était définitif.

Le colonel salua avec raideur.

Clotilde eut peine à se retenir d'ajouter :

— Je cesse d'être la rivale de cette affreuse sorcière.

Faute de pouvoir allonger ce formidable coup de griffe, elle prit une attitude de résignation douce, songeant aux éloges que son père prodiguerait à sa noble fille, aux baisers maternels, aux caresses de ses sœurs, aux grands yeux sombres de Marko et à la paix du foyer domestique. Tel devait être son bonheur, désormais. Pourtant Alvan avait encore le temps, encore la faculté de paraître et de trancher le nœud gordien. Cette pensée, lentement conçue, monta un instant à son cerveau comme un reste de fièvre, mais n'accéléra pas son pouls. Ses décisions avaient été motivées par des racontars auxquels, dans son for intérieur, elle ne croyait pas trop, et auxquels elle ne donnait pas asile dans son cœur, tout en cédant à l'aiguillon de ses craintes et de ses colères. Elle en connaissait la futilité et ne les invoquerait pas moins pour excuser sa conduite, à l'heure décisive où Alvan surviendrait pour s'entendre accabler de reproches. Elle gardait confiance dans cette venue tardive. Alvan, c'était un orage déchaîné autour d'une demeure paisible et livrée à la plus douce monotonie. La hardiesse naturelle de Clotilde lui faisait détester la monotonie, mais sa couardise l'inclinait à toutes les bassesses pour conserver la paix. Après les fustigations qu'elle venait d'endurer, la tranquillité lui paraissait infiniment désirable, mais la monotonie ressemblait fort à un enterrement. Sous le dur et soldatesque regard de Tresten, elle eût voulu, d'un grand cri appeler Alvan, bien qu'elle sût que la scène soulevée par son arrivée ferait fléchir et trembler ses genoux. Elle n'en eût pas moins été à lui : sa présence et la puissance supérieure impliquée par cette venue l'eussent soulevée jusqu'à lui. Le côté de sa nature qui adorait les tempêtes

n'avait besoin que d'une impérieuse présence pour imposer silence au parti de la sécurité. Le colonel de Tresten n'était pas disposé, malheureusement, à remplir ce rôle au bénéfice d'une fille qui s'était jouée de son ami et avait insulté la femme qu'il admirait. Il se tenait figé comme la statue de la stricte politesse militaire. La sécheresse et les termes de l'accusé de réception de la lettre de la baronne étaient à ses yeux une insulte préméditée à une femme dont il s'était fait le champion. Il quitta la pièce sans que Clotilde l'eût entendu s'éloigner.

Sur quoi elle s'avisa soudain que ce Tresten était ami intime d'Alvan. Comment donc pouvait-on le qualifier de neutre ? Et le général parlait de lui comme d'un homme qui, malgré un profond et incompréhensible respect pour la baronne, comprenait et avouait l'absolue impossibilité de l'union contemplée par Alvan. Il avait reconnu, au surplus, que son ami, tout extravagant et excentrique qu'il fût, commençait à se convaincre qu'une famille comme celle de Clotilde ne pourrait jamais l'agréer ; âge, naissance, race, mœurs, rôle politique, égarements anciens et réputation morale s'opposaient à une telle prétention. Cette fausseté fit frémir Clotilde. Tresten et le professeur étaient deux beaux exemples de perfidie. Son respect pour la baronne prêtait aux yeux bleus glacés du colonel le froid de l'odieuse lettre. Et Alvan célébrait sa valeur, faisait de lui le plus brave des soldats qui eussent voué leur épée au culte de la liberté ! Pur hasard, pensait Clotilde : ce Tresten était, avant tout, un homme sanguinaire, et si jamais homme eut le mot de bourreau inscrit au front, c'était lui ! Et naturellement un admirateur de la baronne devait haïr Clotilde. Pas plus que le professeur, pas plus qu'Alvan lui-même, il ne savait voir en elle une victime de la contrainte : ils fermaient yeux et oreilles à ses appels. D'elle on ne voyait qu'un corps in-

animé, entre les mains des tortionnaires qui le déchiraient sur la roue. Elle était bien pourtant sortie un instant de son apathie pour fixer sur Tresten un regard chargé de signification : elle n'avait pu prolonger qu'une seconde, sous la stricte surveillance paternelle, cet appel aux yeux atroces, aux yeux bleus et froids de boucher. Tresten aurait dû comprendre ce regard furtif. Qu'importaient paroles et gestes ? Ce regard, c'était la vérité révélée, c'était son âme. Il implorait la vie comme un petit enfant et ne rencontrait, en retour, qu'un visage de pierre. Rien d'étonnant, après tout ; cet homme adorait la baronne ! La haine de Clotilde pour Tresten submergea l'image d'Alvan qui traitait un tel homme d'ami et faisait appel à son amitié. Un tel aveuglement, une telle faiblesse, une telle folie montraient la vanité des prétentions d'Alvan et avaient de quoi inspirer à Clotilde un certain degré de mépris. Elle aurait, jusque-là, tenu pour sacrilège de penser à lui avec froideur mais maintenant, elle ne craignait plus de dire : l'ami de Tresten ne peut être l'homme que je croyais. Sa liberté d'esprit, sa claire perception des défectuosités du caractère d'Alvan, elle les attribua à sa glaciale entrevue avec l'antipathique colonel. Elle s'avoua que son animosité lui aurait fait mépriser et repousser le plaidoyer de Tresten en faveur d'Alvan s'il se fût risqué à le présenter. Idée d'ailleurs parfaitement invraisemblable ! Clotilde pouvait sans périls s'abandonner à sa malice et s'adonner à la joie de blesser tout être, — fût-ce son amant — qui se trouvât en rapports avec ce Tresten.

La lettre de la baronne et la visite de son admirateur avaient empoisonné le sang de Clotilde. Elle ne commandait plus à ses pensées ; nulle envie n'inspirait de direction à ses désirs ou à son imagination ; seule vivait en elle la soif de chaleur, la soif de caresses prodiguées par les siens, jusqu'au jour où, sans un regard

en arrière, elle leur dirait adieu, un adieu solennel comme un adieu sur une tombe, et sans plus de regret que l'adieu automnal de l'hirondelle à son nid sous les combles. Ils sauraient alors quelle part de responsabilité ils encouraient pour la suite de son histoire. Il y aurait une suite, elle en était sûre, ne fût-ce que pour les punir d'avoir, à force de cruauté, contraint sa faiblesse à acheter la paix à tout prix, de l'avoir conduite à simuler le contentement, pour apaiser la brûlure de sa plaie et leur colère.

Chapitre 13

Son amour était, cependant, pour Alvan la mission unique et l'unique obsession. Il ne se faisait pas scrupule d'en parler ou de plaider sa cause et son plaidoyer n'avait rien du chant du troubadour, quêtant la sympathie, avec accompagnement soupirant de flûte, pour soulager d'harmonieuses émotions. Il ressemblait plutôt à quelque mendiant effronté exigeant, pour soutenir sa vie, du pain de ceux qui veulent bien se laisser convaincre des droits de l'homme, — et il s'appuyait sur la loi pour lancer, en faveur de la plus naturelle des faims, une volée d'arguments. Orages et aurores radieuses éclataient tour à tour ou s'épanouissaient dans son âme, selon que poste ou télégraphe lui transmettaient de mauvaises nouvelles de Clotilde ou que le succès de ses efforts la rapprochait de lui. Plusieurs fois par jour il était près de l'atteindre et la reperdait ; il la serrait dans ses bras, et ses bras, serrés sur le vide, se desséchaient. Le terrain qu'il gagnait manquait sous ses pieds. Tout lui faisait obstacle, mais il était lancé et sa raison lui disait qu'il tenait bien Clotilde. Il avait senti le pouvoir qu'il exerçait sur elle : du passé, il pouvait justement conclure à

l'avenir. Comment douter ? Il menait le combat de la raison. Au doute stérilisant il opposait les Livres et la Loi ; il assiégeait l'Église et l'État, citait les textes qui autorisaient Clotilde à choisir son seigneur et maître, exprimait par son interprétation précise de la loi, son amour passionné. Et malgré tout, il ne pouvait empêcher une froide lucidité de glacer le torrent tumultueux de son sang et de sa claire intelligence : il sentait qu'elle était réellement ce qu'il avait dit, en des moments de tendre badinage : fuyante comme un serpent, tortueuse comme une piste de lièvre, et la crainte lui venait qu'elle finît par lui couler entre les mains, par le trahir, le renier, le tourner en ridicule, après qu'il se serait, pardessus toutes les barrières, frayé un chemin jusqu'à elle. Au plus fort de son exaltation, à l'heure même où l'idée du succès faisait étinceler ses yeux, il sentait, au tréfond de son cœur, une morsure douloureuse.

Mais si elle était lièvre, il était chasseur, et peu disposé, maintenant, à chercher dans la chasse un simple passe-temps. Elle avait éveillé en lui la passion du Nemrod aussi bien que celle de l'homme ; il entendait la forcer, sans plus de vergogne que les chasseurs d'autrefois qui chassaient pour tuer et pour manger, sans avoir recours à nos modernes prudences pour cerner, prendre au piège et saisir par surprise le gibier en gardant sa robe de toute souillure. Il saurait l'attirer hors de sa maison, l'y arracher de force, la déshonorer même, si elle se montrait rétive, pour qu'elle dépendît entièrement de l'homme qui se baisserait pour la relever. Il était prêt à souscrire aux plans les plus infâmes, tant le harassait de frénétique peine la pensée de la perdre, et tant débordait le torrent de sa passion pour s'emparer d'elle. Et c'est ce sauvage primitif qui, à cette heure même, s'attachait à exposer avec patience et concision des textes de loi ; il

parlait un langage de gentleman moderne et cultivé, et c'est, somme toute, en gentleman moderne, selon les règles du monde, qu'il souhaitait épouser la femme qu'il aimait. Il voulait faire appel à tous les moyens. Les yeux flambants devant sa proie, il s'inquiétait peu de ce qu'elle souffrirait en cas de résistance ; par les cheveux ou par la jupe, peu lui importait comment il la traînerait, comment il l'emporterait. La loi, il l'interprétait pour les puissances terrestres ; il avait d'autres procédés pour se concilier les puissances infernales ; quant aux puissances d'en haut, il leur adressait de temps en temps, après coup et comme par raison, certains grondements fougueux qui lui avaient échappé. Ainsi ne négligeait-il rien de ce qui pouvait lui assurer l'appui de ce monde, de l'enfer ou du ciel.

Il en est ainsi quand Vénus mord un véritable mâle, un mâle vigoureux et mûr. C'est à une bête magnifique qu'elle instille son poison et non à une Phèdre gémissante. Fait rare d'ailleurs, car si toute femme rêve de l'amour d'un géant enragé, la sage mère des amours, dans son désir de protéger la passion même, soustrait les curieuses à l'haleine de feu du dragon. Ne fuient-elles pas à grands cris, dès que paraît le monstre ? Elles ont à peine le courage de lire ce qui a trait à lui. Les hommes, de même, accoutumés à de moindres doses d'amour, à des doses qui modèrent, atténuent, contrarient la maladie, au lieu de l'exalter, abhorrent la véhémente victime de la déesse et entendent n'avoir rien de commun avec elle.

Alvan avait déjà sujet de triompher. L'extraordinaire ardeur de son plaidoyer et la lucidité de son exposé lui valaient un premier succès : il ramenait de son expédition un émissaire chargé par le chef hiérarchique du général de Rüdiger de s'assurer que la

jeune fille, si passionnément poursuivie par le premier génie politique et le plus grand orateur de son temps, ne cédait pas à la tyrannie paternelle, mais restait libre de son choix. Rares ceux qui se seraient hasardés à pareille entreprise, plus rares encore ceux qui auraient réussi. Alvan n'était pas un vantard : il savait gagner l'oreille des hommes graves aussi bien que celle de la foule ou des femmes. Il avait donc sa promesse d'entrevue avec Clotilde, et devant un tel résultat, les télégrammes de Tresten, les messages affligeants arrivés pendant son absence étaient autant de coups à demi-cicatrisés déjà. Coups cruels, cependant, blessures que faisait saigner la vue des présents et des lettres étalés sur la table. Quant aux deux mots griffonnés à l'intérieur du paquet, il s'étonnait de l'ironie imbécile qui avait poussé Clotilde à souligner un tel geste de ce nom de l'Enfant, de cette tendre épithète qu'il lui appliquait. C'était, par un rappel inutile, aggraver l'horreur du coup qu'elle lui portait : c'était une vaine méchanceté, une de ces impertinences dont il la savait capable ; une preuve de plus que, loin de lui, elle était toute faiblesse et toute légèreté, mais à la veille de l'entrevue tant souhaitée, en vue du but atteint à force de peine, il n'avait plus qu'à se frapper la poitrine et à faire montre d'une mâle confiance.

— Qu'elle soit seulement à moi ! disait-il.

Au surplus, et comme pour le réconforter, l'amie anglaise de Clotilde venait de lui envoyer la lettre où la jeune fille, avec une voix tremblante de tendresse, s'étendait sur son amour. Lettre de bien peu antérieure au parjure : d'un jour, de dix-huit heures ! Quelle satire lamentable des événements que le rapprochement de ces deux dates ! Mais la brièveté même de l'intervalle qui séparait ce roucoulement amoureux et ce reniement dénonçait une

intervention tyrannique. On la percevait avec évidence. Oui, sûrement, on avait contraint par la force, par la terreur, la pauvre poltronne à le renier. Qu'avait-elle fait pourtant de sa ruse de lièvre, — puisque lièvre elle était, — comme le chasseur se plaisait à se la représenter ?

Avant d'aller retrouver son mentor, Alvan fit demander une audience au général de Rüdiger qui se garda de la refuser à un homme aussi bien armé pour faire valoir ses droits. Tresten fit une partie du chemin avec son ami, avant de le quitter pour aller voir la baronne.

Lucie, baronne de Crefeldt, était de ces personnes qui, après un bref essai du rôle de femme, se sont faites hommes, mais dont les hommes, stupéfaits et scandalisés par cette dure mâchoire carrée émergée des tendres promesses d'un corsage fleuri, se refusent à imaginer qu'elles aient, en leur printemps, connu la douceur et le charme féminins. Une mistress Flanders en culotte et chapeau d'homme, tirant sur un brûle-gueule, invoquant à cœur-joie d'obscènes divinités et entassant à la pelle des incongruités fort peu féminines, élève un mur opaque entre son présent et son passé virginal. Il fut pourtant un jour, à l'aurore de son âge, où dénuée de moustaches, vierge au teint clair et favori des jeunes pudeurs, elle défiait les ans qui allaient abîmer sa poitrine et durcir son visage. Rude artiste que le Temps : à son contact sans douceur, peut-être la victime se révolta-t-elle et ébaucha-t-elle son premier geste viril. De haute naissance et d'éducation parfaite, indignement traitée par son mari, la baronne Lucie avait une tête d'homme. Elle savait inspirer des amitiés viriles et les conserver. Portée au radicalisme, elle professait hautement des opinions avancées et correspondait avec les chefs révolution-

naires ; elle était la conseillère écoutée et l'esclave soumise de l'homme à qui elle prédisait une carrière à la hauteur de son génie. Concernant leurs relations primitives, la rumeur publique avait soufflé la chandelle et laissé fumer la mèche. Les Philistins usaient pour se venger de la vieille aristocrate radicale et du démagogue Juif, de l'arme que la médisance prête à la vertu. Ils sont vertueux ou ils ne sont pas, et force leur est de prouver qu'ils le sont, chaque fois qu'ils le peuvent. Or, est-il meilleure façon de le prouver que de salir publiquement l'amitié d'un homme et d'une femme ? Que leur méchanceté soit gratuite, peu leur chaut : ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est de faire figure d'imbéciles, en se laissant prendre aux apparences.

La baronne état au courant des derniers événements ; elle n'avait rien à se reprocher comme elle l'affirmait, et pouvait cependant à peine ouvrir la bouche sans se disculper.

— C'est sur moi que tout va retomber, affirmait-elle à Tresten, d'un ton pénétré. Il aura son entrevue avec cette fille ; il la subjuguera et s'empêtrera dans les chaînes dont il prétend la charger. Elle ne laissera pas échapper l'occasion. Elle me déteste, et c'est moi qui ferai le prix de leur réconciliation. Elle sera trop heureuse de me vilipender, et je serai condamnée par un de ces conseils de guerre qui précipitent les formalités du jugement pour signer l'arrêt de mort, seul acte de justice à leurs yeux. Vous verrez. Elle ne me pardonne pas de n'avoir pas feint de partager son prétendu enthousiasme. Elle lui persuadera que j'ai intrigué contre elle. Grand ou petit, l'homme est un jouet entre les mains de sa maîtresse et place sa tête sous le talon de la femme. Que n'ai-je pas fait pour l'aider ? À sa requête, j'ai été trouver l'archevêque ; j'ai imploré l'appui d'un des princes de l'Église. Oui, je me

suis agenouillée devant un homme d'Église, humiliation ridicule, farce dont je savais à l'avance l'inutilité. Je cédais à son désir. L'histoire peut faire rire : je lui ai obéi. Je ne voulais pas que ma conscience me reprochât un jour d'avoir négligé aucune démarche, quelque étrange qu'elle pût être, en faveur d'Alvan. Vous m'êtes témoin, Tresten, que devant la moindre jouvencelle de vulgaire loyauté, j'aurais avec joie plié armes et bagages. Les qualités d'esprit ! À quoi bon en parler ? C'est le mariage qui l'attirait. Une fille simplement honnête, il eût pu ne pas s'en mal accommoder, au contraire. Elle lui aurait rogné les griffes. Mais celle-là, qui est-ce ? Celle précisément que son goût devait lui faire élire : une fille de Philistins, naturellement, et entre toutes faite pour le confondre après le mariage comme elle s'est jouée de lui avant. Il n'a jamais compris les femmes : il n'entend rien à leur caractère. Est-ce qu'une fille de cette espèce saurait seulement garder un secret ? C'est une Cressida, traître à tous les partis. Pas la moindre idée de la cause à laquelle il s'est consacré ; pas le moindre sentiment en harmonie avec elle. Plus vile que toutes les belles d'amour berlinoises à la veille d'Iéna. Ferme comme une danseuse viennoise, retour de Mariazell ! Voilà la fille, telle que le monde entier la voit. Mais il a le cœur pris ; il la veut. Moi, mon rôle sera d'essuyer les impertinences de la donzelle ou de donner ma démission et de renoncer à servir la cause, au moins en collaboration avec Alvan. Et comment faire autrement ? Il est l'âme de notre parti, et moi, sans lui, je ne suis bonne à rien.

Tresten fit un geste de protestation.

— Vous exagérez, fit-il, avec ce sourire encourageant qui engage un ami à chasser des pensées moroses. Entre vous deux, si

l'on peut vous concevoir séparés, c'est lui dont nous nous passerions le plus facilement. Elle lui glissera entre les doigts ; c'est une anguille que cette fille-là. Et encore, les anguilles j'en ai vues s'enrouler sur la dent de la fourche qui les transperce, mais elle, c'est une cabotine, essentiellement glissante, sans la force d'une étreinte sincère ou même d'une franche contraction de muscles. Traître à tous les partis, et de tous les partis, comme vous dites. Elle ne valait pas la peine d'être conquise. J'ai consenti à tenter la chance, pour calmer Alvan. En matière d'amitié, son dévouement ne connaît pas de bornes, et force nous est de nous conformer à son exemple. Ah ! quel absurde amour !

— Amour de Titan ! gémit la baronne. Cette femme !... Pour la conquérir, il ne regardera ni aux moyens ni au prix. J'admire, malgré moi, cette barbarie primitive d'une passion de surhomme ! Elle méprise les taches et les accidents qui tueraient la passion chez de moindres hommes. Cela fait mal, cela sonne mal, si vous voulez, mais cela a de la grandeur. Voyez cette supériorité de l'homme, pour qui ne compte aucune dégradation de la femme qu'il aime, si elle lui en assure la conquête, à lui, ce grand lui qui couvre tout. La femme, il la réduira en cendres, et s'en appropriera la flamme, le pur esprit ! Si tous les hommes ressemblaient à Alvan, ils auraient moins à pardonner. Pour comprendre un Alvan, j'ai toujours dit qu'il fallait se jucher sur des cimes alpestres. C'est un Mont Blanc au-dessus de ses contemporains. Ne lui demandez pas trop d'égards pour sa Clotilde. Elle a déchaîné l'orage autour de lui, et plus haute est la montagne, plus elle est sauvage, monstrueuse, cruelle. D'accord ; mais c'est cette fille qui a soufflé la tourmente, qui est responsable de sa folie. C'est sa nature de serpent qui le rend fou ; il a son poison dans le sang. Si elle était venue me trouver, je l'aurais aidée à le guérir ;

si vous aviez réussi à la convaincre, j'aurais protégé leur union ; si c'était une créature autre que l'être fuyant qu'elle est, je pourrais souhaiter qu'il la conquière. Une paysanne, une fille d'ouvrier ou de commerçant, une chanteuse, une actrice, une artiste, à toutes ces femmes-là j'aurais tendu la main, en toute bonne foi et en toute gratitude. Dans le cas présent, j'ai complu à ses désirs, sans vaines remontrances, — je le connais trop bien, — et avec tout ce que je puis apporter de cordialité à une détestable mission. Elle le fera tomber, Tresten, tomber !

— Ils ne sont pas encore unis, objecta le colonel,

— Elle le tient par son plus mauvais côté. Sa correspondance avec moi, la lettre de prétentieuse péronnelle qu'elle m'a écrite pour excuser son insolence, la montre sous son vrai jour. Elle le pousse au pouvoir pour figurer à côté de lui sur la scène, mais elle ne l'incitera pas au travail pour consolider sa puissance. Elle pervertira ce qu'il y a de beau en lui par son empire sur son côté matériel, sur sa vanité, sur ses appétits voluptueux. Elle est de ces jeunesses qui, enhardies par une impunité relative, après un début timide, se font intrépides dans la dissipation, puis, quand le plaisir commence à leur paraître fade, s'abandonnent à une ambition effrénée. Elle le poussera au précipice ; elle le ruinera avant que les temps soient révolus. C'est un titan, ce n'est pas un dieu, bien qu'il semble divin à côté des autres hommes. Entre toutes mains, hélas, il se révélerait sous un jour trop sensuel. Mais cette fille-là éteindra en lui toute flamme de noblesse.

— Elle n'y montre guère d'inclination, fit observer le colonel.

— Devant vous. Mais quand ils se reverront| Je sais ce que peut la voix d'Alvan.

Le colonel émit des doutes sur la probabilité de cette rencontre.

— Elle aura lieu, un jour ou l'autre, fit la baronne, d'un ton rêveur. Il faudra bien qu'elle le revoie ; et alors, saura-t-elle lui résister ? Je changerais d'avis sur son compte, dans ce cas.

— Elle esquivera l'entrevue, opina Tresten, et à supposer même qu'elle l'accepte, je doute qu'il en sorte grand'chose. Il faudrait qu'ils se rencontrent en plein champ et qu'Alvan ait une grande heure pour déployer ses grâces et enlever la demoiselle. Elle est impassible comme un cadran de pendule, et laisse tomber ses oui et ses non au sujet de notre ami, sans plus d'émotion que des tic tac de balancier. J'ai interpellé bien des sentinelles avancées qui n'étaient pas plus fortes sur les monosyllabes que cette jeune personne. Elle a une raideur militaire et répond en vous regardant dans les yeux ; cela ne la gêne pas le moins du monde de se laisser voir « telle qu'elle est », comme vous dites. Elle me toisait de la tête aux pieds, comme pour me mettre au défi de la mépriser. Alvan s'est laissé prendre à la couleur de ses cheveux : c'est une statue de glace, une statue sans passion. Elle lui joue la comédie, quand ils sont ensemble, et il est dupe de ses grimaces. Je me demande si elle a du sang dans les veines ? En tout cas, st elle en a, c'est un sang sans chaleur !

— Et il a obtenu du comte Hollinger un représentant pour soutenir ses droits ! s'écria la baronne. Hollinger n'est pourtant pas un sentimental, je vous en réponds, et ne se serait pas risqué à une démarche apparemment hostile aux Rüdiger, si Alvan ne l'avait houspillé de belle façon. Ce D Störchel, quelle espèce d'homme est-ce ?

Cet émissaire du comte Hollinger, si curieusement choisi comme arbitre légal dans une affaire de famille, était, à en croire Tresten, un doux légiste, sans idées ou sans intérêt en dehors de la loi, un bonhomme à lunettes, timide, cérémonieux, étranger aux passions. Le colonel amusa la baronne en lui contant l'entretien placide de Störchel et d'Alvan sur des articles du Code, et la terreur éberluée du pauvre avocat à l'une des plus bénignes explosions du géant. Tresten mimait la scène et la rendait si vivante que la baronne finit par serrer les lèvres pour mieux rire intérieurement et mieux savourer le comique de la situation.

Chapitre 14

Vers la fin de la journée, Alvan put, en personne, informer la baronne qu'il avait fini, après une lutte de plusieurs heures, par avoir raison du père de Clotilde. Le général n'avait pas cédé sur tous les points, mais on pouvait se contenter de ce que lui avait évidemment arraché la terreur de l'homme qui avait enjôlé le comte Hollinger. Il était entendu que Tresten et Störchel se présenteraient le lendemain matin devant Clotilde, pour apprendre de sa bouche si elle accédait ou non au désir d'Alvan et consentait à une rencontre préalable et sans témoins avant l'entrevue officielle en présence du notaire. C'est devant ce mandataire du comte Hollinger et selon son arrangement amiable que Clotilde devait publiquement affirmer sa volonté et son libre choix.

— Elle me verra et ce sera chose faite ! conclut Alvan. Mais que d'efforts, que d'efforts ! pour arracher cette promesse. Six heures durant, sans arrêt, j'ai dû parler à ce père qui me rappelle

un ours en cage que j'ai vu un jour dans une ménagerie ambulante : la bête se refusant à faire ses tours pour l'édification des gamins que nous étions, il fallut que le montreur caressât certain gourdin, et ce geste, comme une clef de machine, mit l'animal en branle. Le nom de Hollinger m'a servi de baguette magique auprès du général. Je n'ai rien pu obtenir, ni provoquer son acquiescement à quoi que ce fût de sensé avant d'avoir invoqué Hollinger. Mais du coup, le général a fait montre d'une vivacité pareille à celle de l'ours ou du petit garçon qu'on fouette pour sa part du péché originel. Pauvre Clotilde ! Ils lui ont mené la vie dure, tous tant qu'ils sont, et pour la ramener, j'aurai besoin des deux heures que j'ai obtenues. Vous dites ? Tenez, je parie que j'y arrive en une heure. On a élevé autour d'elle une barricade serrée, et lui faudra un certain temps pour me bien distinguer à travers sa ligne de défense, mais une heure, c'est un siècle avec une femme. Clotilde ? Je parie que je la fais mettre à genoux en une demi-heure. Ces notions de devoir, de situation sociale et ces absurdes fiançailles avec ce roseau du Danube aux yeux d'idole hindoue, tout cela ne pèse pas plus qu'une bouffée de brume. Elle a été si bien à moi. Je jure de l'atteindre au cœur en dix minutes. Sinon, Madame, déclarez-moi incapable de conquérir une femme ou de rien comprendre aux faits positifs. J'affirme que je le ferai. Il faudrait être fou pour ne pouvoir inférer de précédentes expériences que ma voix, mes gestes, mon visage l'attireront vers moi, au premier signal, au premier regard. Je suis prêt à parier ma raison qu'elle accourra à moi sans me laisser ouvrir la bouche, sans me laisser faire un signe. Je promets de croiser les bras et de la regarder, simplement.

— Cette tâche de deux heures va donc s'accomplir, si je compte bien, en moins d'une demi-minute… à supposer seule-

ment qu'elle consente à vous voir seul, dit la baronne.

Alvan ouvrit de grands yeux. Sa profonde sagacité lui faisait percevoir la femme sous cette innocente remarque.

— Vous connaîtrez Clotilde un jour, rétorqua-t-il Tout l'attire droit vers moi, mais quand on remue la boussole, l'aiguille tremble, n'est-ce pas ? Vaisseau fragile, je vous l'accorde, mais sûr instinct. En douter, ce serait douter de mon jugement. À trois reprises, j'ai pu contrôler la puissance que j'exerce sur elle et chaque fois, chose curieuse, en proportion de mon propre degré de résolution, — en proportion exacte, baronne, et pesée au grain près. Chaque fois, elle a répondu à mon ardeur par un égal degré d'ardeur. Selon que je faiblissais, elle faiblissait, que je m'échauffais, elle s'échauffait aussi ; de tiède étincelle elle se faisait fournaise embrasée.

— Les rayons se réfléchissent suivant l'élévation de l'astre, acquiesça la baronne, et elle sourit en elle-même de l'état moral de l'homme qui pouvait sans étonnement supporter un tel trait.

Alvan ne se récria pas : seule une crispation furtive fronça ses sourcils, comme s'il eût senti un goût fâcheux sur sa langue et il protesta, avec quelque vivacité, contre un abus des métaphores qu'il jugeait désastreux pour le langage. La baronne s'abstint de lui rappeler qu'il ne craignait pas lui-même l'usage des métaphores, quand elles servaient son dessein.

— De quelle merveilleuse façon, merveilleuse ! s'écria Alvan, cette enfant obéissait à mon influence ! Et demain, — vous conviendrez que j'ai raison, — il faudra que le charme opère doublement. Je serai obligé de la rendre pendant vingt-quatre heures à sa famille, et pour la tenir bien en mains, il faudra doubler la

dose. Vous voyez que je lis clairement en elle. Et je suis plein d'indulgence aussi ; j'use d'une tolérance toute philosophique. Mon humeur d'aujourd'hui est celle d'Horace, quand il chantait une de ses beautés grecques.

— Ah ! je vous en prie ! pas de cette comparaison qui met ma patience à bout ! interrompit la baronne. Mon cher Sigismond, vous n'avez aucune philosophie, vous en avez été toujours dépourvu et quant à Horace, ses fredons et ses pleurnicheries vous sont plus étrangers que tout au monde. Philosophie chantonnante de gros richards, de négociants retirés des affaires, de podagres à demi-ration de vin, de vieillards qui ont renoncé à penser et de jeunes gens qui n'ont jamais rien éprouvé. Philosophie de pourceaux qui grognent en chauffant leur graisse au soleil. Laissez-moi tranquille avec Horace. Vous avez en vous trop de poésie pour vous appliquer les paroles de ce sensuel anémique. L'amour lui abîmait le foie et lui valut quelques jaunisses. Pauvre fantôme de philosophie qu'il lui inspire ! À vous, il donne l'énergie. Oh ! le sempiternel Horace ! Le versificateur de l'ennemi calfeutré dans ses coussins, mais non pas le nôtre, à nous qui suivons les sentiers pierreux ; le flûtiste des âmes bourgeoises, le poète des incroyants soumis à toutes les pratiques.

— Pyrrha, Lydia, Lalage, Chloé, Glycère, murmurait Alvan, bercé par la musique des noms. Clotilde est une Grecque des Îles, une Ionienne. Je la vois dans l'ode d'Horace comme dans un de ces vieux miroirs bombés, dont la surface d'argent poli renvoie une silhouette grosse à peine comme une tache de rosée. Voilà comment devrait la refléter un cœur d'homme. Mettez-la en bonne lumière et vous la trouverez parfaite. Foin de l'ombre ou de vos miroirs plats. Les portraits de femme n'ont jamais deman-

dé grande fidélité de dessin ; ce que nous cherchons, c'est une impression d'elles, ce qu'elles ont de meilleur. Vous reconnaîtrez qu'elle est Grecque. Elle est de Périnthe, d'Andrian, d'Olynthie, de Samos, de Messénie. Il me souvient qu'une des adorables filles de la Comédie-Nouvelle s'appelait Celle qui tergiverse, Celle qui diffère, ou comme nous pourrions dire : Celle de demain. Voilà Clotilde : elle est Celle de demain. Il faut gravir le pic de demain et pour la voir un instant, escalader le sommet prochain, mais chaque jour elle vous laisse à caresser sa promesse de la veille, et c'est de quoi vous soutenir en route. Tant que dure la patience, au moins. Se repaître des promesses d'hier faites par une jeune femme, quand on a quarante ans ! Il faut que cela finisse demain, quand même je devrais tuer quelque chose !

Par quelque chose, il entendait cet esprit ailé et farouche qu'il admirait chez Clotilde comme sa plus pure essence… à la condition de pouvoir l'étouffer dans son étreinte.

— Que songez-vous donc à tuer ? demanda la baronne.

— Le fou des années écoulées, fit-il, et cela pour entrer en sage dans la quarantaine.

— Sans doute pour être le compagnon et l'égal de votre femme ?

— Pour prouver que les leçons de la plus sage m'ont rendu apte à être son guide et son maître.

— Si elle… la baronne contint son exclamation et reprit : Elle a refusé de venir me voir. J'aurais découvert en elle le fond solide sur lequel asseoir la confiance. Vos Pyrrhas, vos Glycères et autres, ce ne sont pas des personnes sûres à qui un homme de

notre temps puisse lier son existence. Le harnais est le harnais et un compagnon de joug frivole peut faire dévier une noble carrière.

— Mais je lui donne une âme, se récria Alvan. Je suis le vin et elle est la coupe de cristal. Elle l'a reconnu maintes et maintes fois. Vous la jugez telle qu'elle est loin de moi ; seule, c'est un roseau, une herbe folle, tout ce que vous voudrez ; elle n'a pas de résistance. Mais que je sois près d'elle, que nous nous trouvions ensemble, que je la tienne à portée de ma main, elle redeviendra partie de moi-même, de par cette magie que j'ai constatée à chacune de nos rencontres. Elle le sait bien.

— Trop bien, peut-être.

— Pourquoi ? Il fronça le sourcil,

— Pour vos chances de la revoir.

— Vous croyez possible qu'elle refuse ?

Un nuage passa sur le visage d'Alvan, puis une lueur livide. Il aspira avec effort.

— Dans ce cas, mettez le point final à mon histoire ; fermez le livre. Tout ce qui y est écrit est mensonge et je ne suis plus qu'un fantôme. Tous ses actes, jusqu'ici, je me les explique, mais je ne puis concevoir qu'elle refuse de me voir. De me voir quand je viens tout armé pour la réclamer. Refuser ? Mais j'ai accompli ma tâche ; j'ai fait ce que j'avais promis de faire. Je tiens ferme à mon plan de combat et elle refuserait ? Non ! J'en mettrais ma tête en jeu. Si elle refuse, je suis une souche, je n'ai pas une étincelle de bon sens pour me distinguer d'un Lapon au crâne aplati,

je ne suis qu'un saltimbanque : arrivé à force de pirouettes, un bateleur heureux, un joueur qui ne doit rien qu'à la chance !

Il bondit et se mit à marcher avec fièvre :

— Lucie, je ne suis plus qu'un crâne grimaçant et vide de cervelle, si cette fille refuse. Ce n'est pas possible.

Il prit son chapeau pour partir, mais ajouta, pour faire figure d'homme sensé devant cette lucide clairvoyance :

— Elle ne refusera pas. Je suis tenu de le croire, par respect pour moi-même. Tous les plans que j'ai échafaudés me donneraient mine de singe en délire, si elle… Oh ! c'est impossible ; elle ne refusera pas. Jamais ! J'ai des yeux ; j'ai du bon sens ; je ne titube pas encore au bord de la tombe, ou alors, c'est à mon insu. J'ai toute ma lucidité ; je ne radote pas. Croire qu'elle puisse refuser, c'est pour moi une idée grotesque. Elle est bien élevée, fantasque, à coup sûr, mais certainement polie. Elle est sensible aux piqûres, mais il n'y a pas eu de piqûre entre nous. Ce serait une grossièreté que ce refus, pour ne rien dire de… Elle a du cœur ; politesse et sentiment s'opposent à son refus. C'est une fille remarquablement intelligente, et je crains un peu de vous avoir donné d'elle une impression fausse. Vous apprécierez son esprit, j'en suis sûr. Croyez-moi, vous l'apprécierez. On est indulgent aux niaiseries de jeune fille. Mariée, elle jouera avec une parfaite tenue son rôle de matrone : au surplus, c'est moi, dans ce temps-là, qui répondrai d'elle ; je me porterai caution pour elle ; dès que je l'aurai près de moi, je garantis qu'elle sera à moi tout entière, de la tête aux pieds, répondant à l'appel comme un cheval de Cosaque. Je me crois aussi jeune à quarante ans que la plupart des

jeunes hommes. Je lui promets quarante années encore de ferme travail. En douteriez-vous ?

— Je les saluerai avec ce que la paralysie laissera de force à mes quatre-vingt-dix, répliqua la baronne.

Alvan, avec un rire bref, s'excusa de son égoïsme ingénu ; il se compara au chasseur auquel l'appétit, aiguisé par la poursuite du chevreuil, ne laisse de pensées que pour le feu où cuit le festin.

— Oh ! hymen et hyménée ! fit-il en riant de se voir retomber dans sa faute, sous prétexte de s'en décharger. Je finirai par m'intéresser au trousseau ! J'ai débattu en moi-même, avec une acrimonie toute parlementaire, le choix des cadeaux de noce. Puisqu'elle est légalement libre de m'accorder sa main, — et il faudrait une tête de mule pour soutenir le contraire, — elle peut fixer à deux jours d'ici notre mariage et acheter son trousseau à Paris. Elle jouit de prendre les gens par surprise. Je crois que si je lui offrais de nous enfuir ensemble, elle aimerait mieux me rejoindre sur la route que de s'astreindre à désigner tranquillement le jour de la cérémonie ; dans le premier cas, c'est à moi qu'incomberait tout le poids de sa personne et de l'aventure, sans autre peine pour elle que de suivre une de ses impulsions ; et au contraire, il faudrait le meilleur orchestre de Berlin, jouant sans interruption, pour soutenir son courage, en face des siens, pendant les préparatifs de son mariage avec un démocrate, démagogue et Juif, réputé de naissance inférieure à la sienne. Voulez-vous une sœur de Momus ? Prenez Clotilde ! Je la connais. Je m'engagerais à exercer assez d'empire sur elle pour la faire vivre dans un pays quelconque. Sauf en Russie, toutefois. Un pays barbare, mais qui ait du soleil. Il lui faut du soleil. On pourrait l'envelopper de fourrures, mais le soleil vaut mieux. C'est lui qu'elle préfère à tout,

bien que les fourrures lui aillent à merveille. Je n'oublierai jamais… C'est une frileuse, et elle frissonne, tout emmitouflée qu'elle soit. Il y a des Français qui peindraient ce tableau-là, et ils le pourraient seuls ; nos artistes en seraient incapables. Elle est très française. Née à Paris, elle eût fait une incomparable Parisienne. Avec tout cela, elle reste une énigme que, bien entendu, je ne prétends pas toujours déchiffrer tout entière. Le renvoi de mes cadeaux me semble étrange. Je maintiens que seules sa lâcheté et la pression exercée sur elle l'ont fait agir : il n'y a pas d'autre explication possible. J'étais loin de ses yeux ; on l'a maltraitée : elle a cédé, d'une façon qui paraît ahurissante, incompréhensible, — la chatte ! — jusqu'à ce qu'on se souvienne de ce dont elle est faite : c'est un roseau ! Maintenant, je reviens armé de pouvoirs propres à lui rendre son libre arbitre, et la créature abjecte que vous avez vue récemment me renier va redevenir la jeune aurore qui frappa à ma porte sur une cime des Alpes. Quel matin que celui-là ! Il restera pour moi identifié avec Clotilde jusqu'à ce que mes yeux se ferment. Elle est toute jeune ciel et montagnes. Elle est la lumière déliée qui baigne les sommets et marie la blancheur de la neige et le ciel. Au fait, j'ai rêvé d'elle cette nuit : elle était mi femme, mi arbre et sa chevelure, branche morte d'if, était d'un brun calciné, de cette couleur que la tradition populaire assigne aux veuves. Elle se tenait debout, et de quelque côté que je me retournasse, je la retrouvais. Est-ce de moi qu'elle était veuve ? Je ne saurais le dire : il faudrait d'abord qu'elle fût ma femme. Oh ! quand serons-nous à demain ?

— Quel temps fait-il ce soir ? demanda la baronne.

— Un temps de Mont Blanc. Je l'ai regardé en venant. Et Alvan prit son chapeau pour sortir et aller de nouveau contempler

la montagne souveraine. Leurs mains se touchèrent. Il promit de revenir le lendemain, dans la matinée.

— Soyez calme, conseilla-t-elle.

— Bah ! Il rejeta la tête en arrière, comme pour faire fi de ses soucis. Après tout, ce n'est qu'une jeune fille. Mais quand j'ai mis mon cœur à une entreprise, vous le savez… C'est une chose si futile, je me suis donné tant de mal pour la mener à bien que je serais ridicule en me laissant battre. La seule raison de toute la peine que nous prenons, c'est, comme je l'ai mille fois répété, qu'elle est faite pour moi. On ne saurait être plus calme que moi.

— Restez-le, conclut la baronne.

Alvan gagna l'endroit où le grand lac bleu, trouvant une issue, engage l'épaule comme un athlète aux muscles luisants, et forme le torrent du Rhône. Il resta là tout une heure, apaisé par le tumulte limpide des eaux, encouragé par la masse d'une force qui ne faiblit jamais, qui emporte tout l'azur alpestre d'amont aux plaines historiques et peuplées d'aval.

Il sortit de sa méditation pour se jurer et promettre à des divinités confuses de ne jamais plus demander une grâce médiocre, si celle-là lui était octroyée.

Il était assuré, d'ailleurs, de la victoire, puisqu'il avait mis toutes ses forces en œuvre pour la remporter, et il la savourait à l'avance ; son cœur bondissait, son imagination tissait des toiles de couleurs radieuses ; il éprouvait seulement quelque confusion de ses fureurs, bien qu'il n'en gardât qu'un souvenir indistinct ; il lui semblait bien avoir fait du tapage et crié plus ou moins fort, parce qu'il trouvait infâme de contrecarrer des desseins aussi

purs que les siens. Parvenu à un âge où l'honnête homme sacrifie sa liberté à la société, il était prêt à remplir son devoir en se mariant selon la loi. Un homme doit avoir femme et enfants pour n'être pas oublié de son pays, et pour servir l'humanité en transmettant aux temps à venir des talents dont il a prouvé l'inestimable valeur. Il songea à ses enfants et se sentit, physiquement et moralement, en contact, par leur truchement, avec les générations futures.

Telle fut son excuse au monde pour des écarts d'humeur dont il se souvenait vaguement.

Clotilde était-elle chose si futile qu'il le prétendait ? Pas si elle cédait à ses parents. En résistant à Alvan, elle se montrait mesquine, irritante, blessante, exaspérante ; elle faisait tomber sur sa force et sur son estime de lui-même une lueur sinistre ; elle incitait les géants qui dormaient en lui à la lapider au nom de sa pureté d'intentions et de l'approbation de la société. Mais pour la femme qui viendrait à lui, il se sentait un cœur large et débordant ; il pardonnerait ; il la relèverait ; il la comblerait de présents somptueux. Son cœur ne connaissait pas les petitesses.

Dans la nuit, il pensa à Clotilde avec une tendresse pleine d'abandon.

— Demain ! cher oiseau de demain ! jeta-t-il à travers l'espace, comme ultime bonsoir.

Chapitre 15

Il dormit. Vers le matin, il retrouva en lui le même sentiment de tendresse, toujours aussi fort, mais silencieux au réveil comme il avait été sans rêves durant le sommeil. C'était un poids joyeux sur son cœur, une vie nouvelle qui voulait venir au jour et à laquelle la présence d'une femme à son côté allait donner une voix. Elle partagerait, puisqu'elle les aurait fait naître, ses mille pensées fugitives qui tombaient actuellement sur un sol stérile, faute d'un cœur chaleureux pour les inspirer, pour les accueillir, pour les vivifier. La poésie s'emparait d'Alvan : son appétit d'épouse, d'enfants, de renom d'honnête citoyen — ces modestes ambitions d'un civilisé, si terre à terre et si filles de la terre, — se trouvaient en même temps amplifiées au-delà de toute expression, élargies en vastes images, en emblèmes pareils à des cirques de nuages olympiens qui auraient contenu tout l'azur du ciel. Il saurait déchiffrer, manier tous les emblèmes quand elle serait près de lui. Ma femme : ce mot, entre tous banal, lui semblait pourtant le plus représentatif du secret poursuivi par l'homme, le plus gonflé à la fois de suc et de mystère, ou de cette lumière placée au cœur du mystère pour lui donner une magnifique fécondité. C'est que derrière le mot il sentait la présence de Clotilde. Pourtant, dans cet état intermédiaire à la veille et au sommeil, les sensations délicates qui suscitaient en lui ces pensées confuses n'osaient pas évoquer l'image de la femme qui les avait heurtées, et pour prolonger jusqu'à l'ultime minute cet instant de voluptueuse quiétude, un sage instinct la laissait voilée. Mais ce voile tomberait bientôt, adorablement ; il verrait sa femme tout entière, elle, la seule, l'unique. Il connaissait assez la nuée qu'il étreignait sous le nom de Clotilde pour prendre la peine de repousser l'idée d'en

venir jamais à l'exécrer. Oh ! la seule compagne, la femme unique, rédemptrice du possédé, la vallée fraîche et plantureuse, le lit de la rivière où coulerait dorénavant son existence. Douter d'elle au moindre degré, c'était douter qu'elle fût humaine. C'est le cerveau, le cerveau satanique qui s'efforce toujours à jeter une ombre sur les choses ; le cœur est plus clair et plus sincère.

Il multipliait les images, animait ses visions, se pelotonnait dans son émoi pour endormir et étourdir son intelligence. Il voulait voir, dans la splendeur d'un jour qui déroulait devant lui toute la chaîne radieuse des cimes célestes, une marque de la bienveillance divine à son endroit. Puis soudain, avec une obscure vergogne pour la petitesse de la chose qu'il implorait et exaltait, il s'adressait à sa raison pour lui peindre le bonheur qui serait sien avant la nuit, et il se disait avec calme qu'il y aurait eu folie à croire une déception possible ; il demandait si peu ! Demandant si peu, il ne pouvait, sans déraison, supposer que sa prière pût être repoussée. Il faudrait le dernier des lâches pour hésiter à jouer son va-tout sur un succès de cette espèce.

Àla vérité, les autres buts de l'existence lui paraissaient singulièrement futiles en comparaison de celui-là, mais son intelligence, habile à trouver des excuses à son impatience, lui fournissait la raison d'une telle disproportion. Une croûte de pain, ce n'est pas grand'chose, et c'est tout, cependant, pour le vagabond qui meurt de faim : cette croûte, il la lui fallait pour recouvrer ses forces et l'intégrité de son être, pour rendre aux choses les justes proportions qu'il ne se sentait plus capable, pour l'instant, de leur accorder. Il ne pouvait plus suivre deux idées dans le domaine politique, ou infuser une énergie salutaire aux masses

qu'animait son esprit. Il fallait que cet état de choses cessât bientôt, s'il ne voulait s'entendre traiter de misérable chien.

Le matin planait sur le lac dans sa nudité splendide, en un mariage de blanc et de bleu, du blanc le plus pur et du bleu le plus bleu. Alvan passant les ponts de l'île, vit le soleil fondre sur sa proie frémissante, faire rougir la jeune et fraîche Aurore et étinceler les eaux polies du lac. Des ouvriers parcouraient seuls les rues, et Alvan se réjouissait d'être dehors parmi eux, d'être l'un d'eux, de se sentir de cœur parmi eux. Tout près de lui l'ardent génie du siècle précédent, l'homme dont l'amour pour les travailleurs tempéra d'un grain de sel céleste l'humaine corruption, laissait du haut de son socle de marbre tomber ses yeux sur le lac. Alvan nourrissait un culte pour Rousseau, l'écrivain qui avait le premier éveillé en lui le sentiment de notre communauté d'origine, qui l'avait ému de tendresse pour les déshérités, lui avait donné la conscience de notre fragilité. Comme le grand Anglais et un Français, il l'appelait « Père » dans son cœur, et à la muette question de ce père spirituel, il répondit : « Toi aussi, tu as connu l'amour de la femme ». Il avait aimé mais sans se plaire à des bagatelles d'amour. Lui aussi, c'était un travailleur, un champion du travail. Et Alvan, qu'exaltait la pensée de se replonger dans son œuvre, songeait au joyeux travail de géant qui lui rendrait la paix. Mais il ne pouvait y avoir de paix sans victoire.

Il écoutait les pas des ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage. Ce bruit solitaire et pressé n'était pas moins représentatif d'un petit matin de ville que les nuances de la lumière dans le ciel, au-dessus des toits. Avec les lueurs dorées, une foule nouvelle de travailleurs sortait des maisons. Leur piétinement sur le trottoir fit monter, comme un vieux refrain, des pensées familières à la tête

d'Alvan, et il regarda passer les files irrégulières, disciplinées par les besoins quotidiens, si faciles à conduire, pour qui sait tenir compte de ces besoins. Ces masses, forces aveugles, reprendront un jour la terre, comme elles l'ont possédée à l'aurore du monde ; leur servitude est née de leur incapacité à tirer parti de leur fief. Mais elles retrouveront un jour l'héritage qu'elles récupèrent parfois en partie, par l'entremise d'un despote qui n'est qu'un reflet de leurs forces brutes et ne peut leur accorder que l'ombre de leurs revendications. Elles l'auront tout entier quand elles sauront voir clair, quand elles sauront se fier à une forte plus grande que la leur ; à la force spirituelle, à la force des idées fondées sur la justice. Non pas la justice de notre temps, de nos gouvernements de privilégiés, dont l'énergie s'emploie, à force d'étais et de tours de passe-passe, à consolider les colonnes de notre civilisation, mais une justice fondée sur les besoins reconnus des majorités, qui, pour plus de solidité, assoira sa colonne sur une large base — large comme l'immensité blanche et formidable de cette montagne, — et assurera enfin la stabilité de l'édifice.

— Tu as raison, toi.

Arrivé à ce point de sa méditation, Alvan apostrophait le vieil Homme de Fer et, un moment plus tard, c'est au grand Génois Giuseppe qu'il disait :

— Et toi aussi ; toi plus encore ! Mais moi, moi aussi, je suis dans le vrai, à mi-chemin entre cette barre de fer de la politique et le grand rêveur, entre ces deux incomplets, parce qu'à chacun d'eux manque une parcelle du génie de l'autre.

Au point de vue pratique autant que dans l'abstrait, Alvan voyait juste en l'espèce, car les deux extrêmes s'unissaient et se

fondaient en lui : comme le premier il comptait sur la suprématie de la force ; comme le second, il percevait où se trouvait le droit éternel.

Au cours de ses jeunes années, il n'avait pas su se résigner au frein qu'acceptaient ces deux hommes, surtout l'Italien. Il était plus proche de l'impatient septentrional, sans posséder pourtant sa souplesse en affaires. Mais maintenant il avait conquis le calme du Génois ; il exerçait une grande maîtrise sur lui-même ; il érigeait en principe que la vie est trop brève pour admettre des colères publiques ou des querelles privées, trop précieuse pour être exposée sans fruit, trop sacrée, peut-on dire, pour que l'on verse le sang au nom de raisons personnelles. Oh ! maintenant, il se tenait bien en mains. Il savait manœuvrer avec l'opposition ; il savait supporter sans broncher les ripostes que lui attirait son propre goût pour les sarcasmes blessants : mot pour mot, ligne pour ligne ; il ne se laissait pas emporter et mettait ses adversaires au défi d'exciter sa colère. Il n'y avait pas grand danger qu'on l'amenât jamais à sortir de son calme. Il songeait aux insultes dont les Rüdiger l'avaient abreuvé, et à l'injure que lui faisait le père de Clotilde en s'efforçant de lui ravir sa fille. Pour répondre victorieusement à ses manœuvres, un Alvan n'avait recours qu'à une escrime pacifique.

Il ne voyait que la politique pour exalter son irascibilité contenue. Un jour viendrait, peut-être où le rude Homme de Fer et lui s'affronteraient et devraient se mesurer corps à corps. Ce jour-là, Alvan aurait besoin de toute sa prudence, mais il serait certainement plus maître de lui que son adversaire. Il représentait un monde jeune ; il était adapté au nouvel ordre de choses ; l'autre basait son inflexible système sur des visions de féodal, et s'il ga-

gnait, par chance, une première manche, il n'en remporterait pas de seconde ; ce n'était pas l'homme de l'avenir !

La promesse de calme après ses perturbations récentes, amena Alvan à fane un retour sur lui-même et à envisager un avenir prochain et nimbé d'une rassurante brume dorée. Il avait un nom et une situation ; il voulait le pouvoir et le voyait approcher.

Il voulait une femme aussi. Le colonel de Tresten et le D Störchel devaient déjeuner avec lui au retour de leur visite à Clotilde ; simple formalité, d'ailleurs, que cette réponse donnée en leur présence, et surtout destinée à convaincre la jeune fille que son amant était capable de la défendre.

Le colonel prit une tasse de café avec lui, avant de se rendre chez le général de Rüdiger, et Alvan, de ce moment, fut incapable de penser plus longtemps aux femmes en général. C'est Clotilde qu'il lui fallait. Tresten se rendait chez elle, allait la voir, la voir de ses yeux et entendre sa voix ; dans un instant, il entendrait sa voix, verrait ses yeux, sa chevelure, toucherait sa main. Mieux, il pourrait l'encourager, la réconforter, et dire au retour à Alvan la fleur qu'elle portait et comment elle la portait : près de la tempe ou sur la nuque, sur son sein ou à la ceinture. Elle avait l'art de traduire des nuances de sentiments par ces petites indications subtiles et savait, pour l'observateur perspicace, varier à l'infini son langage.

— Surtout, contraignez-la à parler sérieusement, conseilla Alvan. Il faut que nous nous voyions aujourd'hui, le plus tôt possible, au début de l'après-midi. Elle va vouloir persifler, sans doute. Elle ne m'a pas vu de longtemps et va jouer à l'émancipée, en s'étonnant de l'impatience singulière du seigneur Alvan. Ne

l'entendez-vous pas d'ici ? Je parie qu'elle prononcera ces paroles textuelles. Elle va déclarer, en tordant son éventail et en tapant du pied, qu'elle « tient à sa liberté », et « que le seigneur Alvan paraît bien pressé ». Elle se trouvera probablement des lettres à écrire, cet après-midi. Ne tolérez pas cela ; c'est un jeu auquel je n'entends pas me prêter ; demain, si elle veut, mais pas aujourd'hui, pas, du moins, avant de la tenir bien en mains. Demain, elle fera le lutin, la fée, la coquette parisienne, tout ce qu'il lui plaira, et j'en serai ravi. Tout ce que je demande aujourd'hui, c'est du sérieux dans cette affaire. Car c'est bel et bien d'une affaire, d'un rendez-vous d'affaires, qu'il s'agit. Je connais à fond le cœur de Clotilde, et je sais qu'en obtenant cette heure, je l'obtiens elle-même. Seulement — il pressa le bras de son ami — … Mais vous me comprenez, mon cher Tresten. Vous êtes plus heureux que moi, pour l'instant. Faites les choses aussi vite que possible. Vous me retrouverez ici. Je vais prendre un livre, un pandecte. Je ne me sens pas en train de travailler. Le premier bouquin venu ; tout m'intéressera. J'irais bien faire un tour ou ramer sur le lac, mais je veux être tout prêt à vous recevoir. Vous devez retrouver Störchel chez le général ?

— C'est là, en effet, que nous nous sommes donné rendez-vous.

— Je ne l'ai pas vu ce matin. Je n'ai rien à lui conseiller. Il en a toujours été de même avec Clotilde : il lui suffit de me voir pour reprendre courage. Elle s'en rend compte et se sent une femme nouvelle, dix fois plus heureuse de cette énergie que je lui insuffle. Soyez persuadé qu'elle sera ravie de tout arrangement qui pourra lui assurer mon appui. Faites-vous pressant, s'il le faut, mon bon ami, sous peine de risquer de la désappointer. Quant à

Störchel, il n'aura qu'à regarder et à enregistrer ; c'est à peu près tout ce qu'on lui demande. Grimpons au Mont Blanc aujourd'hui, Tresten. C'est un jour idéal pour une ascension, un des rares jours de cristal de l'août de ce pays. Du sommet, nous contemplerons à loisir les royaumes de la terre et une République. D'ailleurs, je me sens de taille aujourd'hui à affronter une tempête de neige. Les Andes ni l'Himalaya ne me feraient peur ! La République, par parenthèse, est bien petite, dans son entourage de royaumes et d'empires, pour qui la mesure en surface. Vous vous rappelez comme on rit, quand on vous dit la hauteur exacte de l'Olympe ? Cela n'empêchait pas l'aigle de Zeus de s'y poser, et je vous mets au défi de trouver une montagne plus haute que l'Olympe, que l'Olympe d'Homère, quand nous savons que cet aigle-là y fait son aire. Voilà une leçon pour nos jeunes républicains : ne pas s'abandonner à un matérialisme inerte sous prétexte qu'ils ont dû recourir à des armes matérielles pour frayer leur chemin et n'ont trouvé nulle autre aide. Mortelle erreur : de tout temps, l'arme la plus efficace fut et reste l'arme spirituelle. Ils sont fils d'une idée et renient leur origine quand ils raillent l'idéalisme. C'est une tendance dont il faudra nous méfier : ne point préparer notre lampe, ce serait nous replonger dans la nuit. Mais elle vous attend. Allez ; vous me retrouverez ici. Et n'oubliez pas mes instructions. L'entrevue pour cet après-midi, pas trop tard. L'approche du soir me ferait penser à la descente d'Orphée aux enfers, et c'est une femme vivante que je veux revoir, pas une ombre transparente comme un rai de lumière au fond d'une caverne. Seigneur ! Rongée de lichen ! Mettons trois heures ; pas plus tard. Il faut que cette affaire soit réglée au plus tôt et que j'y voie clair ; j'en suis excédé et j'aurai aussi des dispositions à prendre ; mille petites choses ; il faudra sans doute que je télé-

graphie à Paris ; elle aime Paris, et il faut que je sache qui elle y pourra voir. Maintenant, partez. Je vais faire quelques pas avec vous. Il me semble que depuis notre séparation, elle a dû rester assise sur un trône au bord de l'Érèbe et prendre un aspect sinistre. J'ai fait un rêve d'arbre mort qui m'a troublé. Je vous dis qu'il faut en finir avec cette histoire. Tout cela me fait sentir trop jeune.

Tresten lui conseilla d'aller passer une heure chez la baronne.

— Impossible. Elle me fait sentir trop vieux, répondit Alvan. Parler ! Elle sait écouter, c'est vrai, mais pour l'instant, je ne me soucie pas d'ouvrir la bouche. Silence de mort : un trait de plume jusqu'à votre retour ! J'envie tous ces braves gens qui courent à leurs affaires, ces touristes, ces badauds qui ont le secret de tuer le temps sans lui faire de mal. Je voudrais savoir comment ils font. Dès que j'essaie d'étouffer une minute, le vieux se redresse, tremblant de fureur, et me menace corps et âme. À juger d'après les visages, on dirait qu'il ne s'est rien passé de bien neuf, ce matin. Je n'ai pas lu de journal et n'en veux pas lire. C'est ici qu'il faut nous quitter. Parlez net à mon sujet, sans vous départir d'une stricte politesse. Je sais que vous avez la manière : n'oubliez pas que c'est une fine mouche. Elle pourrait bien être sortie, par un jour pareil. Voici une ombrelle comme je lui en ai vue une. Un instant !... non. N'oubliez pas mes recommandations. Paris, d'abord, ou peut-être les Pyrénées. Paris, ce sera pour le retour. Elle goûtera les Pyrénées et il n'est pas encore trop tard pour trouver du monde à Luchon et à Cauterets. Elle aime la montagne et est excellente écuyère. En tout cas, on trouve des mules à son gré. Oui, gardons Paris pour la fin ; c'est au début d'octobre que nous y rencontrerons le plus de connaissances.

Il avait quitté Tresten et poursuivait son monologue, continuant à se leurrer de bonne foi. Poète d'un auditoire imaginaire, il avait demandé la parole et pérorait sur les goûts de Clotilde, sur la lune de miel, le voyage, toutes les distractions qu'il lui procurerait dans les vallées pyrénéennes, dans les théâtres et les salons de Paris. Elle était friande de chocolat et de bonbons ; elle aimait la pâtisserie fine et goûtait le bon vin. En tout, il lui donnerait ce qu'il y a de mieux ; il connaissait à Paris, les meilleurs endroits, confiseurs et restaurants aussi bien que modistes. Un gai souvenir animé de bavardages féminins lui fournissait des noms et des adresses qui serviraient fort à Clotilde. Il lui présenterait acteurs et actrices, directeurs de théâtres et hommes de lettres célèbres, la crème de Paris. Et la récompense de tous ces soins ? La pensée de lèvres mi-closes cherchant à s'acquitter envers lui lui faisait sauter le cœur dans la gorge.

Chapitre 16

Soudain il se surprit à dire :

— À l'âge où j'arrive…

Àquarante ans, les hommes qui aiment, aiment jusqu'au fond de l'être. Qu'on leur arrache l'amour, la vie vient avec.

L'orgueil de sa vigueur physique, rempart solide, le rassura. Ses quarante ans, les quarante, les cinquante, les soixante ans d'un Alvan valaient les vingt ou les trente ans des autres hommes.

Il s'avoua pourtant qu'il avait atteint l'âge où se fait naturel le désir d'élire de façon définitive, pour y enclore une virile tendresse, une chère et belle poitrine. Et Clotilde n'était-elle pas la plus chère, la plus belle qui fût jamais sur terre ? Tête nue, pour se rafraîchir, il regardait dans la direction prise par Tresten ; le front brillant, les yeux chargés de toute l'électricité de son esprit, il scrutait impérieusement l'âme des passants, sans accorder une pensée à aucun de ces objets mouvants. Il les déchiffrait, les pénétrait pour les rejeter aussitôt comme une roue rejette la boue, et leur image ne s'en trouverait pas moins gravée en traits d'acier dans sa mémoire, le jour où le mouvement persistant des roues rappellerait en lui l'émoi de cette heure. Le monde fondu en lui, au feu de sa vitalité, absorbait son esprit, et, chose étrange, il continuait à recevoir du dehors des impressions aiguës et innombrables, sans se pénétrer d'aucune ou leur accorder attention. La masse de ses cheveux noirs ondulait et luisait au-dessus de son noble profil d'aigle. Il tendait à la brise son cou découvert. Sa mâle poitrine s'unissait à sa tête par la colonne massive du cou, voie large ouverte au sang pour porter le feu à la batterie de sa pensée, voire, dans une tempête, pour la submerger et l'éteindre. Sa quarantaine se lisait sur ses traits et dans sa prestance ; c'était une quarantaine de géant que quatre-vingts années ne courberaient pas plus que le pin des rochers, si nulle monstrueuse tempête ne venait le déraciner. Elle accusait sa virilité et respirait la force calme des muscles, des nerfs et du cerveau.

Des passants, la plupart, ignoraient sa personnalité, mais tous le remarquaient ; certains le connaissaient de réputation ; un ou deux de vue. D'aucun il ne passait inaperçu ; les natures moutonnières mêmes qui inclinent à presser leurs chefs de file après un moment de curiosité devant une créature différente d'elles,

étaient frappées par son port altier. Peut-être un des passants eût-il pu conter la double histoire de la canne qu'il balançait à la main, avec son écusson brillant de métal où s'inscrivaient les noms du donateur, d'Alvan lui-même, et — nom fameux dans les fastes historiques d'une sinistre époque, — le nom de son premier détenteur. Le récit eût emprunté sa chaleur aux opinions politiques du narrateur, et cette simple canne, souillée, selon les uns, des crimes d'un Tarquin, pour avoir fait tomber les têtes des aristocrates français dont le sang rougissait son pommeau, eût semblé aux autres un objet merveilleux et vénérable, digne de figurer dans un musée. Si l'aristocrate chrétien devait s'en écarter avec horreur et dégoût, le républicain fervent eût été tenté de la baiser pieusement. Mais, à leur supposer à tous deux un certain fond de cœur, ils ne pouvaient qu'applaudir, d'un commun accord, à l'héroïque et remarquable exploit qui avait valu ce présent à Alvan. Un médecin illustre qui savait son mépris pour le duel avait appris qu'attaqué, une nuit, par une bande de malandrins, ennemis politiques ou écume de la ville, Alvan leur avait tenu tête et les avait mis en déroute avec un solide gourdin pour toute arme. C'est en souvenir de cet engin de défense, qu'il lui fit tenir, montée et gravée, cette canne fameuse, pour commémorer, du même coup, sa juste horreur du duel et sa pacifique bravoure.

Les gens qui voyaient passer Alvan ne pouvaient s'empêcher de prêter attention à sa physionomie et à sa prestance. Le fruit de leurs réflexions ne nous importe guère, les pensées humaines obéissant, d'ordinaire, aux désirs et aux humeurs de chacun, aux craintes, aux préjugés, aux ambitions ou aux jalousies ; le certain du moins, c'est que nul ne pouvait lui dénier une mine imposante. Si sa qualité de grand démagogue de l'époque le revêtait de terreurs, en faisait l'Attila menaçant de hordes voraces, vivant au

jour le jour, sans intervention de banquiers ou de propriétaires pour demander trêve aux loups, il eût, par son attitude inattendue, causé de rudes perplexités à ceux qui auraient, dans le terrible dévastateur armé de la canne ensanglantée, pu voir un esclave de l'amour, jouant son va-tout sur l'amour, aimant en désespéré, adorant une jeune fille, attendant d'elle le mot qui pouvait, à son humble requête, lui faire ouvrir la porte des citoyens paisibles à passions policées ou, au contraire, — un mot de jeune fille ! — l'anéantir.

Il aimait en Oriental, fils du désert, comme si son sang n'eût jamais cessé d'être trempé dans son Orient originel ; il aimait en barbare, mais avec la stricte volonté d'imposer silence à son sang, de se comporter en civilisé assagi par la grâce de sa dame. À vrai dire, c'est le civilisé qui avait, dès l'abord, fait de la conquête de Clotilde un appât pour le barbare. Et ce civilisé, fort de sa maîtrise d'un jour, espérait bien la conserver. Révolutionnaire par imagination, ami du travailleur par sympathie raisonnante, chef de masses par calcul, Alvan était avant tout un juriste argumentateur de la loi et partant, un cousin germain obligé, tout prêt à devenir l'allié des Philistins, créateurs et féaux de son Livre de Loi. C'est son penchant secret autant que son inclination d'esprit qui lui avait fait choisir une fille des Philistins, dotée de leurs élégances raffinées, gouvernée par maints de leurs préjugés et désignée pourtant par sa réputation d'originalité, par sa culture d'esprit et son amour de la beauté, pour être la compagne de son extravagance. Il faut des Philistins pour posséder ces beautés de choix, pour élever ces fleurs délicates et, même chez eux, on ne rencontre pas à chaque pas une exquise, une excentrique et pourtant assez mondaine Clotilde. Ce que ses amis politiques ne découvrirent jamais en lui, ce que la baronne ne fit que soupçonner,

en se fiant à son hostilité instinctive, Clotilde nous le révèle. À poursuivre la domination de cette enfant, Alvan pouvait un moment calmer ses violences passionnées, mais sa vie politique tout entière s'en trouvait menacée et risquait de changer de cours ; esclave de sa jeune femme, il allait consacrer toute son énergie à satisfaire ses fantaisies et ses caprices ; le républicain risquerait de viser trop vite au pouvoir pour faire asseoir à son côté sa bien-aimée sur son siège exalté ; des enfants viendraient peut-être qui, avec les tendances du légiste endurci, ramèneraient insensiblement le démagogue aux Philistins, émousseraient le fil tranchant de son radicalisme, en feraient un libéral tiède et à demi-conservateur déjà. La femme qu'il aurait épousée trouverait-elle suffisant de s'être unie à ce falot personnage ? Il faudrait se saisir du pouvoir…

Alvan tira sa montre. Tresten devait maintenant être en présence de Clotilde ou tout près de la voir. Le calme du ciel était impressionnant. L'heure suspendait son haleine. Peut-être Clotilde tardait-elle à descendre. Il la vit dans sa chambre, portant la main à ses cheveux, plus nettement qu'il ne voyait le lac devant ses yeux. Il la regardait, et l'approche du rugissement prêt à sortir de sa poitrine retint le geste de froide malice. La voici enfin décidée ; elle coule le long de l'escalier, comme une cascade, et entre dans le salon, droite, calme, pour qui n'a pas l'oreille collée à sa poitrine. Tresten la contemple et reconnaît qu'elle mérite bien des combats. C'est l'amour qui ouvre vos yeux, ami Tresten, l'amour qui foule aux pieds les préjugés et aplanit toutes les aspérités. Tresten ouvre de grands yeux et s'avoue qu'elle vaut des peines plus rudes que celles qu'endura son ami. C'est l'amour qui est cause de ce revirement, l'amour qui sanctifie le désir d'un profane pour cette fleur d'un noble jardin, l'amour qui a donné à

cette fleur le droit de se laisser cueillir par le profane. Qu'importe que l'un ou l'autre ait souffert pour la conquête d'un but si doux ? C'est l'amour seul qui s'en est ressenti. Bientôt, après avoir feint la plus sereine innocence, elle va s'effondrer tout d'un coup et s'épancher en tristes confidences. Cela, quand ils se trouveront seul à seule dans l'intimité sans bornes des mains jointes. Yeux profonds qui apportez à l'amant, dans vos richesses de lumière intérieure, tout ce qu'il put jamais rêver d'extase et de félicité, un aveuglant baiser vous menace pour peu que vous vous fassiez timides ; et si sa voix ose répéter un des reproches futiles qu'elle s'adresse à elle-même, on l'accusera de mendier de nouveaux baisers. Silence ! cria Alvan à Clotilde ; lui qui n'avait pas ouvert la bouche, il jouissait d'un silence que ne troublait même plus la pensée de baisers ou de bonheur. Son cœur débordant avait soif d'un infini de silence.

Un moment après, il comptait avec elle les jours, les heures, les minutes, gouffre de tortures entre naguère et maintenant, entre la séparation et la réunion ; volubile, il n'était plus que paroles et ne s'arrêtait que pour reprendre haleine avec délices.

Que les aiguilles de sa montre tournaient lentement ! Devant Tresten, Clotilde commençait à baisser les yeux. Oh ! il la connaissait si bien : il savait jusqu'où elle jouerait la comédie et quand elle reviendrait au sérieux. Elle ferait d'abord la coquette pour se donner une contenance ; comment ne pas tolérer à une jeune fille un masque qui n'abuserait personne ? Il la connaissait si bien ; elle ne feindrait pas longtemps. Non : elle va vite trembler ; sa poitrine se soulèvera, puis s'affaissera aussitôt ; un mot de Tresten alors, s'il est un ami, et elle ne sera plus que vérité. Alvan l'entendait : « Oui, je veux le revoir ; oui, aujourd'hui même !

Qu'il fixe son heure. Qu'il vienne dès qu'il voudra ; qu'il vienne tout de suite. »

— J'en jurerais ma vie ! s'écria-t-il, mû par sa connaissance infaillible de la jeune fille, par la certitude de son amour.

Il était parvenu dans un quartier à lui inconnu de la ville ; il ne gardait nul souvenir de la physionomie des rues. Un ami qu'il rencontra le remit dans la bonne voie et revint sur ses pas avec lui. C'était le général Leczel, chef fameux d'une de ces insurrections héroïques dont les exploits de désespoir et de sang ont conquis cette loi plus large que réclament ceux qui invoquent avec ferveur le nom de la liberté. Alvan exposa à Leczel l'état de ses affaires avec une franchise toute continentale pour tout ce qui touche à un sujet naturel, puis poursuivant l'entretien sur les affaires publiques, finit par conclure :

— Comment, autrement qu'à coups de marteau, faire entrer dans la tête jaune et noire l'idée que nous ne vivons plus aux premiers jours du dix-huitième siècle ?

Leczel le quitta à la porte de son hôtel et promit de venir le voir dans la soirée. Ni Tresten ni l'avocat n'étaient de retour : il y avait une bonne heure que le colonel était parti et ni à droite ni à gauche on ne le voyait apparaître. Alvan monta dans sa chambre, consulta sa montre, puis se posta à la fenêtre. Impuissant à imaginer ce qui avait pu survenir, il commençait à étouffer, comme si autour de lui, l'atmosphère se fût condensée en eau. À son insu, il avait joué toute sa vie sur la révélation de cette minute. Une si petite chose ! Son intelligence en pesait la petitesse, mais il s'était fait à son échelle ; il l'avait élargie de toute la grandeur de son désir, et telle était sa nature que le désir d'une chose refusée, mais

qu'il croyait pouvoir dire sienne, faisait du monde un tourbillon vide, jusqu'à ce qu'il eût obtenu satisfaction. Il attendait : nulle comparaison ne le représenterait mieux que celle d'un cheval sauvage aspirant la brise, du fond de sa captivité. Ses flancs frémissent comme un champ d'orge creusé par le vent, ses nerfs sont tendus comme des cordes, ses naseaux trompettent son désir ; c'est une flamme qui couve et qui veut éclater.

Chapitre 17

La baronne attendait, ce matin-là, Alvan qui avait annoncé sa venue et observait toujours une stricte exactitude. Elle se sentait, en ce qui concernait Clotilde, étrangère à tout sentiment égoïste ; la fureur de passion d'Alvan l'empêchait de formuler un de ces vœux que, libérés ou non de toute superstition, nous adressons au destin quand se trouvent en suspens des décisions qui nous touchent. Elle pressentait que Clotilde accorderait l'entrevue et ne manquerait pas de céder dès qu'elle se trouverait en présence de son maître ; et alors, adieu à la gloire d'Alvan ! Quant à l'autre alternative, elle songeait, en se souvenant de la frénésie que trahissaient chez Alvan paroles et regards, qu'il n'en pouvait résulter qu'une explosion de révolte et de fureurs infernales. Il était tout anges et démons. Les anges avaient eu longtemps le dessus, mais les démons n'étaient pas morts. Sa passion pour une fille médiocre vouait Alvan à leur troupe immonde. Contrariée, désespérée, elle ne se laisserait sans doute pas arrêter par les barrières légales. Une fertile cervelle de légiste est merveilleusement armée pour combattre la loi : il lirait, ergoterait, agirait, avec une ardente conviction, pour prendre le contre-pied du moindre texte.

La baronne le voyait donner l'assaut à la maison des Rüdiger, enlever Clotilde de gré ou de force, haranguer la foule et emporter sa captive ; il la tenait d'une main ferme, comme il l'avait juré ; il défiait l'autorité ; il devenait un rebelle public ; il laissait éclater la pauvreté du désir qu'il avait, jusque-là, nourri en secret, comme la mère coupable du petit enfant a peur de laisser voir l'orgueil de sa tendresse. La baronne avait compris que son ami visait à se bien poser dans le monde, et à devenir un membre honoré de la société ; il n'entendait, évidemment, rien renier de ses principes, mais laissait sentir son inclination, et l'idée de cet homme en rébellion ouverte, pour s'être vu frustré d'une alliance avec les rigoureux gardiens de cette société, creusait d'un pli ironique la lèvre de la baronne.

Non, sûrement, il ne se laisserait pas battre sans frapper le monde au visage. Il pourrait avoir à en souffrir ; mais les Rüdiger en souffriraient aussi.

La baronne jugeait ces hobereaux fort stupides. Son expérience de la petite noblesse lui avait, dès l'abord, fait pressentir leur horreur d'un prétendant comme Alvan et deviner qu'ils le repousseraient de toutes leurs forces. Pourtant, le dernier succès d'Alvan semblait donner plus de poids à l'éventualité d'une soumission pacifique. Clotilde disposerait de sa main et serait reniée par sa famille. Pour légère, impertinente et superficielle qu'elle fût, elle devait avoir cependant quelque penchant pour Alvan ; il avait exercé sur elle une véritable fascination, qu'elle subirait de nouveau dès leur première rencontre. C'en est assez parfois pour inspirer un semblant de courage : Clotilde saurait peut-être prendre une décision et s'y tenir assez longtemps pour permettre

à Alvan de préparer un enlèvement. Et les sorcières du Brocken le féliciteraient de sa conquête.

— Mieux vaudrait presque, songeait la baronne, que les circonstances le contrarient et déchaînent en lui l'élément démoniaque.

Le matin, le milieu du jour et l'après-midi passèrent.

Tard dans la soirée, la porte s'ouvrit grande devant le colonel de Tresten.

Le visage de la baronne refléta son interrogation :

— Eh bien ?

Tresten n'avait pas l'habitude de laisser lire sur ses traits le cours de ses pensées.

— Comment cela s'est-il passé ? interrogea-t-elle.

— Comme je l'avais prédit. Je crois avoir assez bien jaugé la donzelle.

— Elle refuse de le voir ?

— Bien entendu.

— Et Alvan ?

Le colonel haussa les épaules. Ce geste ne visait pas à taquiner une femme parfaitement calme, mais à exprimer la conséquence inévitable de ce refus : une explosion de l'Etna. La baronne en jugea comme lui.

— Où est-il, pour l'instant ? reprit-elle.

— À son hôtel.

— Seul ?

— Leczel est avec lui.

— Voilà qui sent la guerre.

Tresten eut un nouveau haussement d'épaules.

— C'était à prévoir pour quiconque s'est occupé de l'affaire. Cette fille-là se soucie de lui comme de sa dernière chemise. Elle s'est présentée à nous avec un calme parfait, comme à une leçon de danse ; elle a juré ne s'être jamais liée à lui par serment et s'est même moquée de lui, vous m'entendez ! À juger de son attitude à mon endroit, je ne doute pas qu'elle ne l'eût insulté, s'il se fût trouvé à ma place.

— Je ne sais pas. Elle peut faire, loin de lui, ce qu'elle n'oserait pas faire sous ses yeux, corrigea la baronne. Le sort en est jeté, alors ?

— Absolument.

— Va-t-il venir ce soir ?

— Je ne le crois pas.

— Elle a été vraiment insolente ?

— Pour une jeune fille dans sa situation, oui.

— Vous lui avez rapporté les paroles d'Alvan ?

— En partie.

— En quoi consistait son insolence ?

— Elle a parlé de sa vanité…

— Et puis… ?

— C'était plutôt sa manière d'être avec moi qui, des deux, représentais l'ami d'Alvan. Envers Störchel, elle a fait montre d'une politesse relative, et cette différence d'attitude devait être préméditée, car non seulement elle le regardait de façon à bien faire sentir la distinction, mais au moment où nous tournions les talons, c'est à lui qu'elle s'est adressée, avec une certaine vivacité, pour lui dire qu'elle lui écrirait à lui, et lui ferait tenir sa réponse par lettre. Je lui promets un beau bavardage de coquette.

— Cela paraîtrait monstrueux si rien pouvait étonner de cette fille-là ! fit la baronne. Quand doit-elle écrire ?

— Oh ! elle peut bien le faire : la lettre ne trouvera plus son destinataire, répondit Tresten en levant les sourcils d'un air significatif. Monsieur le légiste est parti. Un vrai boulet de canon ; reparti chez lui. Il m'a dit qu'il écrirait au général, qu'il renonçait à son rôle et entendait, pour sa part, en finir avec cette affaire.

— On ne s'est pas montré impoli pour le pauvre homme ?

— Mon Dieu, non. Mais représentez-vous un petit avocat paisible, bien ordonné et bien onctueux, — on vous a déjà parlé de lui, — dont le client s'enfle tout à coup, se transforme à ses yeux, en bête effroyable, combinaison de lion et d'éléphant, rugit, fait trembler les murs, piétine et vomit un torrent de paroles enflammées, ponctuées d'éclats de tonnerre. Vous entendez d'ici notre Alvan ; vous le voyez ! Il a perdu la tête et quelques poignées de cheveux. La fille ne vaut pas un cheveu ! Mais allez donc faire entendre raison à cet homme-là !

— Voilà comment il prend la chose, fit la baronne, d'un ton rêveur. Cela passera d'autant plus vite. Elle ne s'est jamais souciée le moindrement de lui. Et voilà où le bât le blesse ! Il a convoqué le monde entier pour lui présenter une péronnelle qui se rit de lui et le tourne en ridicule. Ce serait dur pour n'importe quel homme ! Quant à Alvan, songez un peu ! Pourquoi ne vient-il pas ici ? Il tempêterait toute la journée et toute la nuit contre moi, après quoi je finirais bien par le bercer et par l'endormir. Mais voyons : il n'a encore rien fait ?

C'était là le gros point dont la baronne sentait toute l'importance. Elle réitéra avec vivacité sa question :

— Il a été là-bas ? Non ? Il a écrit ?

Tresten fit un signe affirmatif.

— Pas à la fille, je suppose ? Au père ?

— Il a écrit au général.

— Vous auriez dû l'en empêcher.

— Dites à une sentinelle d'arrêter une charge de cavalerie. Vous ne l'avez pas vu. Il est dans un état de fureur blanche.

— Je vais aller le trouver.

— Vous aurez tort. Laissez-le digérer le poison. Le pauvre Nuciotti, après qu'il venait de laisser ses hommes s'engager dans un traquenard — encore une histoire de femme ! — je me souviens qu'une de ses sœurs vint le voir. Elle le calma ; le chef avait fermé les yeux. Et le surlendemain, mon Nuciotti se faisait sauter la cervelle. Il serait encore de ce monde si on l'avait laissé en paix. Fureurs et imprécations sont un soulagement naturel pour certains

hommes, comme les larmes pour les femmes. Il a écrit au père une lettre inimaginable où il envoie la donzelle au diable avec le nom qu'elle mérite, et provoque le général.

— Et cette lettre est partie ?

— Rüdiger l'a maintenant.

La baronne ouvrit de grands yeux sur Tresten, et, se frappant les genoux :

— Alvan, lui ? Mais le général est un vieillard podagre, hors cadre. Une rencontre avec lui est impossible. Il vous a fait des excuses pour l'insolence de sa fille envers moi. Il ne va pas se battre, soyez-en sûr.

— C'est fort possible, fit Tresten.

— Quant à la jeune personne, Alvan a tous droits à l'insulter et à faire connaître partout son infamie. Quelle raison, au surplus, peut-on attendre d'un homme affolé ? En pareille occurrence, on ne considère pas les menues infractions à l'étiquette. Avec le nom qu'elle mérite, dites-vous ? Il lui a jeté à la face le mot caractéristique ? il lui a dit ce qu'elle était ?

La baronne aurait entendu le mot sans sourciller ; elle ignorait la terreur féminine de l'épithète infamante adressée à son sexe. Mais le colonel, qui savait la distance du salon au corps de garde, se contenta de dire qu'Alvan avait lancé contre la jeune fille un mot flétrissant comme une encre de seiche. Et il ajouta :

— C'est un bain très noir pour elle, et ils feront bien de garder la chose pour eux. Imputation regrettable, à coup sûr, mais probablement fondée. D'ailleurs, il est hors de lui ; il y aurait danger

à vouloir le retenir ; il contraindrait à se battre son meilleur ami. Leczel est près de lui et lui lâche la bride. Maintenant, il faut que j'aille le retrouver, car il pourrait avoir besoin de moi.

La baronne ne croyait pas la chose probable ; elle espérait que le rideau allait tomber sur cette explosion d'Alvan.

Mais Tresten lui fit part de ses appréhensions. Il connaissait la teneur de la lettre et savait qu'une copie intégrale, sans la moindre expurgation de syllabes infamantes, en avait été adressée au prince Marko. Il fallait patienter quelques heures. La baronne se laissa arracher une promesse de calme. Il lui semblait que puisqu'Alvan avait rompu avec l'odieuse fille, le pis était passé.

Il en avait fini avec cette fille ; c'était la seule chose qui comptait. Le nuage qui avait obscurci son ciel se dissipait et il allait redevenir l'homme qu'elle admirait et dont elle attendait tant. Le degré d'abaissement de son héros, elle en trouvait la mesure dans l'éphémère mépris dont elle n'avait pas eu conscience quand elle le voyait se débattre dans les rets de son amour, et qu'elle sentait maintenant s'émousser devant le paroxysme de sa démence. On pouvait ne point trop déplorer, au nom de son résultat, sinon dans ses manifestations, un scandaleux accès de folie qui promettait de dénouer une passion fatale. Des femmes, songeait l'amie au grand cœur, il en trouverait cinquante, cent, des centaines, quand il voudrait se marier. Quant à celle qui avait aspiré à être sa compagne, ses prétentions étaient brisées par l'épithète méritée qu'on venait de lui asséner. Le mot, que la baronne devinait, était bien le gouffre infranchissable, l'incurable blessure. Il donnait, du même coup, son vrai nom à la fille, et une certitude du retour d'Alvan à la raison. Car il avait atteint au sommet de la

folie : il avait jeté l'anathème contre son amour, trahi avec éclat la frénésie et la colère furieuse déchaînées dans les recoins les plus sensibles de son être par l'attitude méprisante de Clotilde. L'homme qui a lâché de telles paroles n'a plus qu'à recouvrer sa raison où à mourir. Ainsi raisonnait la baronne. Elle n'éprouvait pas une excessive curiosité de savoir comment les Rüdiger avaient pris l'insulte qu'ils s'étaient attirée et se résignait à attendre, pour revoir Alvan, qu'il se fût calmé. Elle comprenait que sa vanité, saignée à blanc, ne saurait point user de politesse envers le chirurgien, avant le troisième ou quatrième pansement.

Chapitre 18

Dans la maison des Rüdiger, tout était en émoi. Clotilde, pour se soustraire à l'agitation générale, s'était enfermée dans sa chambre. Consciente d'avoir donné, en refusant l'entrevue sollicitée par Alvan, la consécration suprême à son obéissance filiale, elle se sentait, par réaction, en proie à une sourde révolte. Deux circonstances l'avaient aidée à tenir sa promesse et à donner une preuve définitive de soumission : l'une était la vue du visage rigide et exécré, des yeux de glace de Tresten, l'autre l'échappatoire éventuelle et l'amorce de liberté future qu'allait préparer sa lettre au D Störchel, l'émissaire du comte Hollinger. Pour que le petit homme ne pût se méprendre à ses intentions, elle avait fixé sur lui un regard expressif et cru voir s'embuer les verres de ses lunettes. Il était ému. C'était un ami, c'était l'ami qu'elle cherchait, l'allié venu du dehors, pour favoriser son évasion et correspondre avec Alvan. Elle n'avait plus qu'à lui écrire pour l'emprisonner dans sa belle et généreuse émotion. Par contraste avec le félon de

Tresten dont la glaciale froideur excitait son esprit de provocation, le petit avocat timide semblait un envoyé du ciel, et elle fit appel aux trésors d'astuce des poltrons en révolte pour composer une lettre qui touchât le cœur du bon ange et le décidât à épouser sa cause. Il fallait lui faire comprendre, — et l'ange qu'il était comprendrait tout de suite, — pourquoi elle avait agi de façon apparemment si contradictoire. Enchaînée, cruellement contrainte par des menaces et d'hypocrites sermons sur ses devoirs filiaux, terrorisée, prisonnière, « au bord de ce lac bleu, en face du plus sublime tableau de la nature », exécrant un odieux acolyte, « exécrant ce Tresten », souligna-t-elle, elle avait trahi sa pensée. Oui, elle consentait à revoir Alvan ; elle voulait le revoir. Au véritable ami d'Alvan, à son seul vrai ami, elle pouvait bien ouvrir son cœur : il comprendrait aussitôt son affreuse situation. En présence de l'autre, elle n'avait pu donner aucune explication, pu se comporter que comme elle l'avait fait. Il l'avait glacée. Elle avait raison de tenir cet homme pour son ennemi. Elle se faisait fort de prouver qu'il trahissait Alvan. Malgré son absolue et immédiate confiance en la droiture et la bonté du D Störchel, elle était restée pétrifiée devant le colonel et comme en proie à quelque influence maléfique. Elle avouait s'être infligé un démenti parfait ; mais c'était faute d'avoir pu agir en toute liberté.

C'est le D Störchel qu'elle chargeait, à l'avenir, de la défense de sa cause, et qu'elle accablait, en attendant, de ces compliments qui doivent aller au cœur des anges mêmes.

Sa lettre était longue, ampoulée, non sans éloquence d'ailleurs, quand elle s'oubliait et redevenait elle-même ; très volontairement féminine au surplus, et comme toutes les lettres implorantes, où, s'adressant à leur cœur, par terreur de leur cer-

veau, les femmes cherchent à séduire les hommes de loi par leur ingénuité et leur faiblesse féminine.

Elle traçait la suscription quand Marko Romaris se présenta à sa porte. C'était son allié le plus secret et le plus sûr : il savait son intention d'écrire au D Störchel et venait l'avertir que ce serait peine perdue. Singulièrement grave et pâle, tout différent de l'esclave joyeux qu'elle flattait au temps où elle se cherchait un tyran, il restait devant elle.

— Trop tard, fit-il, en désignant la lettre qu'elle tenait à la main. Le D Störchel est parti.

Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Störchel lui avait déclaré qu'il allait rester trois jours en ville. Sa crédulité fut mise à plus rude épreuve encore par ce qu'ajouta Martko :

— Alvan vient de provoquer votre père en duel. Sur quoi, il tourna les talons, pour aller assister aux délibérations familiales.

Clotilde se pressa les tempes : un conflit d'idées obscurcissait son esprit : Alvan et un duel ! Alvan provoquant son père ; Alvan, le contempteur de l'inepte appel aux armes pour vider les affaires personnelles ! Elle se mit à courir par la maison, implorant de tous ceux qu'elle rencontrait nouvelles et explications. Mais son jeune frère était absent ; ses sœurs ne savaient rien et ses parents tenaient un conciliabule secret avec leurs amis. Le soir, Marko lui fit dire qu'elle pouvait dormir en paix ; les choses allaient s'arranger et son père avait quitté la ville.

Elle revint à sa solitude pour élucider l'obscure énigme de l'image d'Alvan réduite en pièces. Loin de se laisser réunir, les fragments en formaient des masses formidables qui menaçaient

de l'écraser. Elle ne se demandait pas si elle avait jamais vraiment connu Alvan, mais quel cataclysme avait pu troubler la raison du plus fort des hommes. Puis soudain, elle le voyait émerger dans toute sa splendide intégrité des brumes de sa pensée, et impuissante à concilier cette magnifique et virile silhouette avec une âme de fou, elle renonçait vite à sa tentative et se contentait d'adorer l'homme en exécrant son geste. Problème insoluble : Alvan lui faisait l'effet d'un grand orgue de cathédrale où des démons nocturnes auraient joué des refrains obscènes. Lui dont la claire raison était un ciel sans nuage au-dessus de toutes les difficultés terrestres, il se montrait ivre de bataille, il demandait le sang du père de sa bien-aimée. Fait plus incompréhensible encore : il devait comprendre que sa provocation suffisait à élever un éternel obstacle entre sa Clotilde et lui. Abandonnée à sa sensibilité, elle trouva dans les larmes un répit mental à l'angoisse de douloureux problèmes.

Le lendemain, le calme régna du matin au soir dans la maison. Le général était parti ; sa femme traitait Clotilde avec rigueur et la rabrouait dès qu'elle ouvrait la bouche, mais la malheureuse affaire de la veille semblait chose réglée et oubliée. Alvan s'était donc laissé calmer ; ce n'était pas un buveur de sang mais le plus humain des hommes. Elle retrouvait, pour étayer son image, ses nobles traits et son royal sourire ; elle parvenait, de temps en temps, à les évoquer avec toute leur vie. Quelle avait été, hélas ! sa sottise, de céder à son dépit, en lui renvoyant photographies et présents, pour qu'il retrouvât, jusqu'au dernier vestige, les objets par lui réclamés ! Les avait-il vraiment jamais réclamés ? Elle inclinait à douter de tout ce qui s'était fait et dit depuis leur séparation. Si elle avait pu seulement, en un de ses portraits, le revoir tel qu'il était avant leur mésentente, l'image fixée par le soleil ne

pourrait la tromper comme les fantaisies de son imagination ; en le revoyant tel qu'elle l'avait connu, elle ferait revivre l'heure de leur rencontre et sentirait du même coup comment il vivait et pensait maintenant. Ainsi songeait Clotilde, toute à son effort pour rendre à Alvan sa place dans le cœur qu'il venait de frapper, après le coup qui avait fait de lui un quasi inconnu, comme un dieu qui aurait pris forme et esprit d'homme.

Après Alvan, nul ne pouvait être mieux venu de Clotilde que Marko. Le jeune homme vint la saluer dans la soirée : ses grands yeux noirs brillaient, et il se mit à murmurer des paroles confuses : séparation, adieu. Elle l'interrompit vivement : elle était lasse des mystères et c'était déjà trop que d'un. Qu'avait-il à lui dire ? Elle lui tendit la main, en manière d'encouragement, et se fit tout attention. Mais ce fut bientôt sa main à elle dont l'étreinte se resserra : elle le pressait de questions incrédules et sentait son intelligence hésiter devant ce qu'avait déjà deviné son instinct. Ou peut-être son instinct redoutable faisait-il fuser dans sa tête des clartés dont les révélations étaient trop intelligibles pour ses yeux. Quand notre être profond s'illumine ainsi en nous et qu'espoir, convoitises ou terreurs en éveillent les vils appétits, nous crions à la diablerie, et nous faisons appel, pour la désavouer, à notre cerveau de civilisé. L'étreinte fébrile de la main de Clotilde disait assez qu'elle comprenait parfaitement ce qu'elle faisait répéter, mais elle prétendait, au nom d'une croissante horreur, repousser l'évidence et croyait, en demandant double et triple confirmation, décharger sa conscience, pour rejeter le poids du crime sur la situation matérielle.

Avec l'assentiment du général et aux applaudissements de la famille et des amis, Marko avait relevé le défi d'Alvan. Voilà ce

qu'il avait à dire. Et c'en était assez pour que Clotilde le vît mort.

— Quoi ? s'écria-t-elle. Quoi ? Vous ? et ses doigts se crispaient durement sur ceux de Marko. Allons donc ! C'est impossible ! Elle s'en voulait de ne pas le plaindre davantage, mais elle venait de voir luire l'épée qui trancherait son nœud gordien ; lui mort, c'était l'obstacle supprimé ; c'en était fini de l'homme que ses parents opposaient à Alvan ; une porte sombre s'ouvrait devant un torrent de lumière. Elle n'avait jamais souhaité pareil dénouement, jamais espéré, rêvé cela, mais si cela devait être…

— Oh ! c'est impossible ! Il faut que l'un de nous soit fou ! Vous battre, vous ? C'est vous que l'on charge de… Et contre lui ? Mais c'est affreux, c'est abominable ! Incroyable aussi ! Et vous avez relevé son défi, dites-vous ?

Il répondit affirmativement et chercha au fond des yeux de Clotilde un regard d'amour.

Elle baissa les paupières et cria son indignation contre la lâcheté de ceux qui permettaient à Marko de se battre.

— C'est donc certain ; c'est donc vrai ? répétait-elle, brûlant et redoutant à la fois d'évoquer le changement magique que pouvait amener l'événement. Elle caressait le jeune homme avec horreur pour elle-même et horreur plus grande pour parents et amis qui avaient fini par la contraindre à souhaiter quelque terrible issue, pour échapper à son sort. La coupable, ce n'était pas elle, mais bien la situation qu'ils avaient créée. Mais quand elle eut bien dénoncé leur cruauté, elle sentit se réveiller sa conscience, et avec elle la compassion :

— Marko, Marko ! mon pauvre enfant ! Il est impossible que vous vous battiez, Vous n'avez jamais, de votre vie, touché épée ou pistolet. Vous n'avez jamais eu la vigueur nécessaire pour ces jeux virils, et vous ne sauriez même pas presser uns gâchette en visant.

— Je me suis exercé deux heures aujourd'hui, répondit-il.

Elle frémit de pitié.

— Deux heures. Mon pauvre garçon ! Vous ne savez donc pas qu'il ne manque jamais le but. Tout le monde parle de son adresse. Le duel, à l'épée ou au pistolet, il en connaît tous les tours, et c'est ce qui le faisait respecter, chaque fois qu'il repoussait un cartel, avant que mes parents ne l'aient forcé… mes parents et moi. Il faut que nous soyons fous tous les deux. Lui qui méprisait tant le duel ! Lui, lui, Alvan ! avoir provoqué mon père. Il me parlait du duel comme d'une lâcheté. Qu'est-il donc, maintenant, qu'a-t-on fait de lui ? Ce serait une lâcheté, en effet, que de vous tuer, Marko,

— J'en courrai la chance, fit le jeune homme,

— La chance ! Mais vous n'en avez aucune. Il ne manque jamais son coup ! Clotilde insistait sur la redoutable adresse d'Alvan, et s'y appesantissait avec une ardeur passionnée, sans que sa conscience pût pourtant lui faire de reproches, puisque c'était détourner le jeune homme de s'exposer au coup fatal.

— S'il vous voit en face de lui, il ne vous épargnera pas, je le crois, du moins ; j'ai tout lieu de le croire d'après ce que je sais de lui maintenant. C'est un homme terrible quand la colère le prend. En tout autre cas, je crois qu'il vous préviendrait, mais face à

face ! et avec l'idée que vous lui barrez le chemin ! Trouvez quelque moyen de lui échapper, je vous en supplie. Au nom de votre amour pour moi ! Oh ! pas de sang ! Je ne veux pas vous perdre. C'est une idée que je ne supporterai pas.

— Vous me regretteriez ?

Leurs yeux se rencontrèrent, et devant la beauté des grands yeux sombres, la tendresse de Clotilde se laissa lire. La certitude d'une issue fatale lui causa une crispation d'angoisse. Elle se dit que ce cœur dévoué avait peut-être été prédestiné au sacrifice qui devait la rendre à Alvan. Elle n'en redoubla pas moins d'efforts, mais sa voix finit par se briser ; elle pleura de se sentir muette et s'en prit à la Providence et aux siens ; elle retrouva, pour vitupérer contre eux, un son de voix moins misérable ; elle sentait pourtant en elle une chaleur que ne contentaient pas les cris de colère, mais sa voix se refusait aux nuances de tendresse. Elle se consola en songeant que nulles paroles n'eussent pu fidèlement traduire ses sentiments. Au surplus, son bon sens pratique ne pouvait qu'approuver Marko quand il affirmait, au nom des usages de leur monde, l'impossibilité pour lui de fuir un duel accepté, voire d'en accueillir l'idée. C'était la destinée. Clotide laissa tomber sa tête ; écrasée par les faits autant que par son cœur, elle n'osait plus regarder Marko. Elle ne leva pas les yeux quand il la quitta.

Le silence l'encouragea à relever la tête. Elle regarda autour d'elle : le fantôme du jeune homme semblait présent, et, pendant un instant, elle le vit à la fois debout vivant, et étendu mort à terre. Après tout, s'il mourait, on ne pourrait s'en prendre à elle : c'était la fatalité. Sort étrange : la Providence, après l'avoir si cruellement traitée, lui offrait cette réparation par la mort de Marko.

Peut-être eût-elle dû courir chez Alvan et le supplier d'épargner un innocent. Elle se leva, toute tremblante sur ses jambes. Elle cria de loin à Alvan : « Ne mettez pas de sang entre nous. Oh ! je vous aime plus que jamais. Pourquoi avoir laissé venir ici cet odieux homme que vous prenez pour un ami ? Je l'exècre et, en sa présence, je ne puis plus sentir mon amour pour vous. Il me glace jusqu'aux moelles. Il m'a fait dire le contraire de ce que j'avais dans le cœur. Épargnez le pauvre Marko. Vous n'avez pas de motif de jalousie ; et si vous en aviez, vous seriez au-dessus de la jalousie. Ne visez pas ; tirez en l'air. Ne me faites pas sentir, quand je baiserai votre main… »

Elle s'affala tout à coup sur sa chaise : « Je suis prisonnière ! » Elle ne pouvait faire deux pas, paralysée par la volonté paternelle et le dérobement de ses jambes. La Providence la condamnait à attendre l'issue du drame. Puissance redoutable ! Être traînée au bonheur à travers un fleuve de sang c'est évidemment chose affreuse, mais la sagesse occulte qui préside aux destinées humaines nous inspire une confiance fervente dès qu'elle paraît tenir compte de nos désirs. Clotilde se sentait disposée à admettre les décrets de la Providence, pour mystérieuse qu'elle fût dans sa munificence. Pour le poltron, la Providence joue le rôle de l'aveugle fortune à laquelle il offre servilement, au nom de ses convoitises, de sanglants sacrifices. Dès qu'il attend la satisfaction de ses désirs, il assigne à une puissance extérieure au monde la direction des événements terrestres. L'âme de Clotilde s'abandonnait toute à cette force agissante, et la paralysie de ses membres faisait place à une activité pratique ; elle allait çà et là par la chambre, brûlait des lettres, préparait un paquet de vêtements en prévision de l'heure où l'on rapporterait le corps de Marko, et où, profitant de la confusion générale, elle échapperait

sans être vue, aux gémissements et au tumulte, pour se réfugier près d'Alvan, sous l'égide de la Providence. Fuir la maison, ce ne pouvait être que pour tomber dans les bras d'Alvan.

Cette perspective eût pu lui paraître trop divine, sans le prix terrible dont elle allait la payer. Ainsi, comme il l'eût souhaité lui-même, Marko lui rendait double service, car elle aimait d'une affection sincère le bel et chevaleresque jeune homme et était loin de désirer le perdre. Son sang retomberait sur la tête de ceux qui lui avaient permis de s'exposer au danger. Elle eût nourri pour lui des sentiments plus tendres encore s'il était licite à un cœur de femme de chérir deux hommes à la fois. Chose impossible, paraît-il ; force est donc à l'amoureuse de se plier à une pénible contrainte, et de se tristement résigner à la suppression de l'un d'eux.

La nuit se traînait et courait tour à tour. Aux premières lueurs de l'aube, Clotilde s'avisa d'ajouter quelques bijoux au paquet qu'elle avait préparé. L'objet de son récent culte lui enseignait le souci de ses intérêts : elle revêtit une robe qui eût inutilement alourdi son bagage.

Ce jour appartenait à la Providence : elle avait fait appel à toutes ses forces pour y jouer son rôle et connu déjà, dans sa chambre, la douleur des destinées tragiques, au moment de l'adieu final de Marko. Elle avait donc le droit de soupirer sans faiblesse son triste souhait : « Que le ciel le protège ! » Son père était revenu. Pour fuir sa présence autant que pour garder son bagage sous la main, elle remonta précipitamment dans sa chambre et attendit la catastrophe, comme un mort qui attendrait de sortir du sépulcre. Un bruit de roues serait pour elle le premier avertissement. Lent, très lent, cela voudrait dire que

Marko était grièvement blessé ; elle conclurait à sa mort si de la voiture arrêtée à quelques pas de la porte, l'un des seconds du pauvre enfant descendait pour venir apporter la lugubre nouvelle. Il y avait tout à redouter d'un impitoyable verdict. Ce serait sans doute la mort. Alvan était décidé à supprimer son rival. Clotilde ne pouvait le blâmer de sa passion furieuse tout en plaignant sa victime. En tout cas, l'arrivée de la voiture serait le moment désigné, de façon péremptoire, par le doigt de la Providence. Elle restait assise, son paquet aux genoux. Son amour pour Alvan se teintait maintenant d'une sorte de terreur qui n'allait pas sans charme ; elle le voyait dispensant la mort, debout contre le ciel ensanglanté, et plus terriblement satanique dans la majesté de sa colère qu'elle ne l'avait jamais senti. Elle tremblait, frissonnait de la terreur de le revoir, du désir de courir à lui, d'appuyer la tête sur sa poitrine, de fermer les yeux dans un bonheur aveugle. Elle en poussa un sanglot de circonstance.

Une voiture, lancée à toute vitesse, s'arrêta devant la porte. Pareille allure ne pouvait être celle d'un convoi funèbre. C'était une visite de rencontre pour le général. Clotilde attendit un nouveau bruit de roues : il lui fallait de la patience et de la présence d'esprit.

Son émotion, prête à éclater, était rude à maîtriser. Des larmes s'accumulaient sous ses paupières à l'idée du chagrin qu'elle allait éprouver ou du moins qu'elle éprouverait plus tard, quand elle porterait le deuil de Marko. Elle n'osait dénombrer ses mérites, sachant par expérience le danger d'une telle émotion, et redoutant d'affaiblir en elle-même l'énergie requise pour le moment critique.

Des pas précipités gravissaient l'escalier ; la porte s'ouvrit et Marko parut, plus inattendu qu'un spectre sous cette forme de vivant. On lisait dans ses yeux l'espoir d'une démonstration de joie chez Clotilde ; il finit par lui demander si elle était heureuse de le revoir.

— Très heureuse, évidemment, répondit-elle. À vrai dire, elle était heureuse qu'Alvan eût pardonné au jeune homme sa témérité, mais désappointée par un événement qui contrariait son attente d'une confusion générale. Elle était dépitée, pétrifiée d'étonnement.

— Et si je vous disais qu'Alvan est blessé ? reprit Marko d'une voix grosse de larmes.

Clotilde raconte dans ses mémoires que cette question la fit rire. Elle ne se sentait pourtant aucun motif de rire. C'était le rire des comédiens tragiques.

Comment croire en une Providence capable de laisser un chétif avorton abattre le plus magnifique géant de la terre ?

— Vous — lui ? fit-elle, avec une expression formidable de dédain.

Elle rit. Le monde était sens dessus dessous ; monde sans lumière, sans directions, sans tendresse pour ses favoris, monde privé de toute sagesse profonde et rassurante, monde dément, cadavre de monde, si une telle chose était vraie.

Mais on pouvait encore n'y pas croire.

Marko se tenait devant elle, la tête basse, et elle le congédia avec un « Laissez-moi ! » d'horreur. Le jeune homme se sentait la

conscience trop lourde pour s'attarder. Sa façon de se retirer frappa Clotilde au cœur.

Était-ce croyable ? Pouvait-on imaginer un Alvan blessé ; le géant couché à terre, entre les mains des chirurgiens ? Ridicule jeté à toutes les prévisions. Clotilde ne parvenait pas à se le représenter et ne ressentait plus en elle qu'engourdissement et torpeur. Si c'était vrai ?

Mais on pouvait résolument n'y pas croire.

Nous donnons volontiers, en pareil cas, le choix à la Providence de se laver d'un tel forfait ou d'en subir les conséquences, en renonçant pour toujours à notre culte, à notre foi et à notre respect secret. Clotilde entendit confirmer le récit de Marko, chuchoter des nouvelles sinistres, rapporter des verdicts de médecins, et elle douta encore. Elle s'attachait follement à son incrédulité. Le rire avait été tué en elle, mais non sa foi en l'invincibilité d'Alvan ; elle ne pouvait se le figurer vaincu dans une rencontre, et vaincu par une main qu'elle avait tenue et sentie docilement plier dans sa main de femme. Lui, le tireur impeccable, frappé par un adversaire qui n'avait jamais brûlé de poudre avant la veille du combat ! Il était plus facile de rester incrédule, malgré la précision sans cesse aggravée des nouvelles. Elle lançait son « Impossible ! » à la Providence, et usant à son propre endroit d'une duplicité volontaire et presque sereine, accusait les siens d'avoir inventé l'histoire pour lui cacher la générosité d'Alvan. Il avait renvoyé du terrain le pauvre Marko ; c'était l'évidence même. Ainsi passait-elle d'une illusion à l'autre, les épuisant l'une après l'autre et les caressant encore, après en avoir senti fuir la vie factice.

Si manifestement absurde était l'idée d'un Alvan condescendant à un duel pour tomber sous les coups d'un Marko, qu'elle appelait un éclat de rire. Mais Clotilde ne savait plus rire, ne pouvait plus rire ni imaginer le rire, bien qu'elle dît encore des gens de la maison : « Ils jouent bien leur comédie ! » et détestât leurs mines de gravité chuchotante comme les termes médicaux et les noms de drogues qu'ils laissaient tomber ; elle sentait d'instinct que ces conciliabules brisaient dans sa main l'arme la plus propice à combattre leur mensonge. Eux pourtant et leur comédie, elle eût pu s'obstiner à leur refuser le crédit que la violence même de sa haine prouvait qu'elle leur accordait. Mais son entêtement frénétique ne résistait pas au regard de Marko. Force lui était, tout en ouvrant son cœur à la vérité, de simuler une incrédulité persistante, de peur que le poids du remords ne la contraignît à courir au chevet du lion blessé et à subir ses reproches. Il fallait tromper son cœur, son faible cœur qui consentait au mensonge et en exécrait l'imposture. La vue de Marko et son air de consternation achevaient de dissiper ses doutes, et la certitude de l'affreuse vérité la rongeait moins encore que son atroce ironie. Elle en était plus atteinte dans son intelligence que dans sa chair ; c'était une hantise qui troublait son entendement et son imagination. Tout en était décoloré ; c'était un dénigrement de la terre et de ses leçons, de sa conception de la vie. La clarté de toutes les voies de la raison s'en trouvait obscurcie. Penser qu'Alvan gisait blessé et en danger de mort, c'était une chose, mais que Marko fût l'auteur de ce désastre, c'en était une tout autre ; pensée blafarde et éblouissante que la douleur de Clotilde devait d'abord anéantir, pour retrouver chaleur et vie. Elle ne savait, en vérité, comment sentir, selon l'incertitude des cœurs lâches en face de sentiments trop forts. La colère contre la Providence prenait la première

place en elle. Elle avait tant biaisé et cherché de détours, si bien lacéré son cœur, qu'elle n'aurait pu sans péril supporter de secousse nouvelle : elle n'avait plus de sensation assez solide pour supporter l'impression d'un sceau.

Le troisième jour même, jour fatal où Marko, livide comme son adversaire au cercueil, la conduisit au jardin et prononça le mot de mort, même ce jour-là, une stupeur de haine, aussi forte que la paralysante douleur de sa perte lui fit formuler cette pensée : « Pourquoi n'est-ce pas Alvan qui me parle ? » Question éperdue qui résonna près d'une minute en elle avant que l'angoisse, descendue comme un nuage, ne la submergeât. La Providence devenait une chose trop lointaine pour les imprécations. Clotilde ne s'adressa pas de reproches, car l'acuité de sa souffrance attestait la sincérité de son amour pour le mort. Le lâche instinct qui envoie les autres au sacrifice lui inspira des pensées de haine pour ses parents. Elle les voua à l'holocauste et l'esprit qui la guidait semble les avoir agréés comme substituts de sa conscience.

Chapitre 19

Alvan était mort. Dirigé par le hasard, le coup de son adversaire l'avait mortellement frappé. Il mourut au matin du troisième jour. On n'avait eu, dès le début, aucun espoir de le sauver, et ses atroces souffrances faisaient appeler une issue rapide par ceux qui auraient le plus ardemment souhaité le voir vivre.

La baronne avait été mandée en hâte près de lui dès qu'il était sorti de sa première syncope. Elle le soigna jusqu'à la fin et, toute

à son rôle, reçut sans une larme ses dernières confidences. La mort seule libéra la main qu'il tenait dans la sienne. Il accueillit son destin en vaillant qu'il était. Si les affres et les tortures physiques de l'agonie avaient laissé plus de liberté à sa pensée, il aurait pu, lui aussi, s'étonner de l'ironie du sort et de l'étrange destin qui faisait, au nom d'une fille sans fond, tomber un homme comme lui sous le coup d'un enfant ! Il aurait pu adresser à la vie quelque raillerie suprême et goûter le triste parfum de cet adieu : c'est ainsi que nous nous résignons, quand le poids trop lourd de nos prétentions a fait sombrer le vaisseau de nos espoirs. Il passa sans transition de l'extrême angoisse à l'immobilité.

Le silence régnait dans la vaste demeure. Cette pâte humaine, si abondamment pétrie de bien et de mal, de révoltes et de généreuse colère, de passion pour l'avenir de l'humanité et de vanité personnelle, de magnanimité et de sensualité, de hauteur de jugement, de folle témérité, de chevaleresque et d'indompté, de solidité et d'incohérence, n'était plus que poussière.

Les deux hommes dont il était fait, le sauvage et le candidat à la vie rangée avaient, par leur lutte, amené sa destruction. Il périt de sa faiblesse, mais ce fut un fort qui tomba. Si sa fin fut sans gloire, la tache n'en suffit pas à obscurcir sa vie. Sa mort fut une dérision parce que le fauve qui s'agitait en lui l'y poussa seul. Un sang impétueux compromit en lui une belle intelligence. Ceux pourtant qui, jugeant les morts d'après le dernier chapitre d'une lamentable histoire, renouvellent à son sujet l'ordinaire imputation de fatalité et de destin accompli, ceux-là pourraient hésiter avant d'infliger l'épithète de sot ou de fou à un homme qui fut un ardent travailleur, objet de respect pour l'élite de son temps, chef reconnu de l'énorme armée laborieuse et qui, malgré les in-

fluences qui travaillaient en lui, commençait à se dégager de ses passions les plus viles pour brûler d'une flamme épurée, à l'heure même où un dernier coup de folie le poussait à la ruine. Il n'était pas non plus le dieu disparu que pleuraient les théories de travailleurs derrière un cercueil longuement promené de ville en ville par la baronne. Ce dernier mot de son histoire jette un voile de ridicule sur le zèle des fanatiques, les excès d'un culte ne parviennent qu'à vulgariser le géant qu'on prétend honorer : la vérité qui exige de justes proportions se venge d'une image trop idéalisée en la faisant grimacer, et laisse aux juges sagaces le soin de rétablir la balance entre deux excès. Pas plus qu'un imbécile ou un fou, Alvan ne fut un dieu à adorer ; sa tentation suprême, l'assaillant avant que ne fût calmée l'ardeur de son sang, fit de lui, aux yeux de la multitude simpliste, un comédien tragique, c'est-à-dire un chasseur de chimères, un songe-creux, un de ces pitres lugubres, dont on n'ose pas rire, mais que l'on dévisage, pour démêler ce qui, dans leur personnage, détonne d'avec la vie, car si l'on en devait juger d'après leur histoire, la vie serait une chose démoniaque, sujette tour à tour à des crises de bouffonnerie et à des plongeons dans l'abîme. La masse de l'humanité relève uniquement de l'ordre comique ; rares sont les natures assez hautes et assez complexes pour que deux Muses aient besoin de s'unir sous leur nom.

Le cadavre était encore chaud dans la tombe que l'autre comédienne tragique, la pauvre Clotilde, dépassant, pour la stupeur de ses compatriotes, comédie et tragi-comédie, mettait sa main dans celle qui avait tué Alvan. À vrai dire, la chose n'est pas inexplicable, pour qui se rappelle son caractère. Marko était un doux enfant ; ses parents la poussaient au mariage ; on lui avait montré la lettre adressée par Alvan au général et l'insulte qui la salissait.

Outrage hideux et folle provocation ! Comment blâmer le prince Marko ? Qui, plus que lui, eût donné des preuves de noble bravoure ? Il s'était dressé pour défendre le nom et la réputation de celle qu'il aimait. Il représentait tout l'amour, la torche jamais éteinte de l'amour. Et il dépendait d'elle, pour le peu de vie qui semblait lui rester. À la face du ciel, il était innocent. Il était bon. La douleur de Clotilde l'avait plongée dans le néant, et du néant elle sortit glacée et exsangue, en songeant qu'elle pouvait faire le bonheur du noble jeune homme, le soigner dans ses derniers jours, trouver un rôle à remplir. Il lui serait de plus un refuge, au sortir de la maison paternelle. Elle ferma les yeux sur le passé, au nom de la bonté de Marko : la bonté, depuis son retour à la vie, c'était la vertu qu'elle prisait entre toutes, et peut-être croyait-elle que la seule alliance avec la bonté constituait une bonne action. Quelques mois plus tard, elle enterra le prince. De ce jour, ou peut-être, depuis le jour de son mariage, son cœur appartint tout entier à Alvan. Bien des années après, elle donna sa version personnelle de leur double histoire, sans s'épargner autant qu'elle le croyait elle-même. À la Providence, non plus qu'à ses parents, elle ne pardonna jamais. Mais comme nous lui devons quelque gratitude pour la leçon qu'elle nous donne, nous pouvons maintenant la laisser.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Com%C3%A9diens_tragiques. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.